L'AUTRE MONDE

MYTHES ET LÉGENDES

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

THÈSE

Présentée à la Faculté de théologie protestante de Montauban

EN JUILLET 1906

PAR

Philippe de FÉLICE

BACHELIER EN THÉOLOGIE

Pour obtenir le grade de licencié en théologie



PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1906

L'AUTRE MONDE

MYTHES ET LÉGENDES

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

L'AUTRE MONDE

MYTHES ET LÉGENDES

LE PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

THÈSE

Présentée à la Faculté de théologie protestante de Montauban

EN JUILLET 1906

PAR

Philippe de FÉLICE

BACHELIER EN THÉOLOGIE

Pour obtenir le grade de licencié en théologie

PARIS

HONORÉ CHAMPION, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, QUAI MALAQUAIS, 5

—

1906

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Faculté de théologie protestante de Montauban

Professeurs

MM. C. BRUSTON, ❋, I. Ⓘ, *Doyen.*	Exégèse et Critique de l'A. T.
A. WABNITZ, ❋, I. Ⓘ . . .	Exégèse et Critique du N. T.
E. DOUMERGUE, I. Ⓘ. . . .	Histoire ecclésiastique.
F. LEENHARDT, I. Ⓘ. . . .	Philosophie et Sciences.
F. MONTET, A. Ⓘ.	Grec du N. T. et Patristique.
H. BOIS, I. Ⓘ	Théologie systématique.
L. MAURY, A. Ⓘ	Théologie pratique.
A. WESTPHAL, A. Ⓘ. . . .	Histoire des Religions et Théologie biblique.

J. MONOD, ❋, I. Ⓘ, doyen honoraire.

Examinateurs

MM. A. WESTPHAL, A. Ⓘ, *Président de la soutenance.*
C. BRUSTON, ❋, I. Ⓘ.
A. WABNITZ, ❋, I. Ⓘ.

La Faculté ne prétend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat

AVANT-PROPOS

Les pages qui suivent renferment la première partie d'une étude sur le Purgatoire de saint Patrice. J'ai voulu, après avoir raconté la légende, en rechercher les origines lointaines et montrer la place qu'elle occupe dans l'ensemble des traditions relatives à l'Autre Monde. Je me propose d'établir plus tard quelle a été son influence sur les littératures anglaise, française, espagnole et italienne.

Ce que j'ai pu réaliser jusqu'à présent ne l'eût pas été, je dois en convenir, sans le bienveillant concours que m'ont prêté mes maîtres de l'École des Hautes-Études (section des sciences religieuses) et quelques-uns de leurs élèves. Je tiens à leur dire ici toute ma reconnaissance. M. le professeur Hubert me permettra, je l'espère, de faire une mention spéciale de son nom. Mon rôle s'est borné souvent à suivre ses indications, à me laisser gui-

der par ses leçons ou ses conseils. Je souhaite de n'avoir pas trop défiguré sa pensée. Si je pouvais prévoir des éloges, c'est à lui que je voudrais les voir décerner. Quant aux critiques, personne, j'en suis certain, ne se trompera d'adresse.

Ph. de F.

Paris, juillet 1906.

PREMIÈRE PARTIE

LE MYTHE DU PURGATOIRE DE SAINT PATRICE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

Le Lough Derg et l'île du Purgatoire

Il ne semble pas qu'on ait accordé jusqu'ici une place suffisante à l'étude du christianisme populaire. Je me suis proposé d'écrire un chapitre de son histoire. Peut-être eût-il été plus prudent de ne pas m'aventurer dans un domaine encore si peu connu. Je ne me dissimule pas les risques de l'entreprise, et je sais qu'on s'égare vite dans la forêt immense du *folklore* chrétien. Les arbres ont poussé au hasard, leurs troncs se pressent les uns contre les autres, leurs branches s'enchevêtrent et se nouent. A travers l'épaisseur du feuillage, la lumière perce difficilement, et sur le sol jonché de débris de toutes sortes, les sentiers sont rares et à peine tracés.

Pourtant je ne regrette pas d'avoir pénétré dans l'ombre mystérieuse de cette végétation séculaire. Tandis que j'essayais de me frayer un chemin à

travers les fourrés et d'écarter les lianes folles qui entravaient ma marche, j'ai senti trop vivement la nécessité de défricher la terre d'où sortit jadis une vie aussi intense, pour me laisser décourager dans mes efforts.

Il est impossible de réduire l'histoire d'une religion à une série d'études sur des individualités isolées, et c'est fausser son évolution que de vouloir la confondre avec celle des systèmes théologiques. Pourrait-on se faire une idée juste de la vie d'un peuple si l'on ne connaissait que ses grands hommes? N'est-il pas nécessaire aussi de fouiller les couches profondes où ils ont puisé la sève de leur génie? De même, en séparant les héros de la foi du milieu qui les a produits, on ne s'expose pas seulement à ne comprendre ni leurs préoccupations, ni leurs théories, ni même le sens des mots dont ils se sont servis, mais encore à ignorer le développement réel du christianisme à travers les âges.

Cette raison n'est pas la seule qui rende indispensable l'étude de la foule des humbles et des ignorés. Il en est une autre d'ordre plus général. Le sentiment religieux, quelle que soit son origine, ne se manifeste pas seulement dans la conscience individuelle; il est aussi l'un des principaux facteurs de la vie sociale. Il a contribué plus qu'aucun autre à provoquer des états spéciaux, où l'individu semble oublier son indépendance relative et s'absorber entièrement dans le groupe dont il fait partie. Les rites, les chants et les mouvements rythmés, c'est-à-dire la répétition machinale de certaines paroles, de cer-

taines attitudes et de certains gestes traditionnels, le réduisent à n'être plus qu'une simple cellule dans un grand organisme. L'acte général ainsi réalisé diffère de la totalité des actes individuels. Une même pensée s'empare de tous les esprits ; une direction unique s'impose à toutes les volontés ; les personnalités s'effacent et chaque âme paraît s'évanouir au sein d'une âme collective [1]. Les expériences, les croyances, les dogmes surgissent renouvelés de cette masse confuse où les éléments les plus divers se mélangent et s'harmonisent. Elle est pareille à la nappe d'eau souterraine formée des innombrables gouttes de pluie. Il faut qu'elles pénètrent une à une dans des canaux obscurs et se rejoignent lentement par des voies inconnues, pour que la source puisse jaillir un jour des profondeurs du sol. Ainsi les progrès de la pensée religieuse sont nés le plus souvent

1 Ces états de groupe sont de plus en plus fréquents à mesure qu'on se rapproche des peuples primitifs, chez lesquels presque toute manifestation religieuse est d'ordre collectif. Mais on les retrouve aussi dans des religions beaucoup plus évoluées. Il suffira de citer quelques exemples : les orgies orphiques chez les Grecs (V. Rohde, *Psyché*, II², p. 43 et 47) ; certaines formes du prophétisme chez les Hébreux (*Les Bne-nebiim*. V. *1. Samuel*, x) ; les crises de glossolalie dans certaines églises chrétiennes primitives (*I. Cor.*, xiv, 23) ; les épidémies de danse, de possession, les paniques inexpliquées, les croisades...., etc., au moyen âge ; certains mouvements anabaptistes à l'époque de la Réforme : à Amsterdam, au mois de février 1535, Richard de Snyder et onze de ses compagnons (six hommes et cinq femmes) se précipitent nus à travers les rues de la ville en criant : Malheur, malheur, la colère de Dieu ! Ils refusent de mettre des vêtements, disant : « Nous sommes la vérité nue. » J. Brandt, *Hist. abr. de la Réf. des Pays-Bas*, trad. franç. La Haye, 1726, II, p. 48-49; les convulsionnaires de Saint-Médard au xviiie siècle, certaines réunions religieuses à l'heure actuelle...., etc., etc....

du labeur inconscient des générations successives. Ce que leurs longs efforts ont produit au cours des siècles, ces monuments, ces cultes, ces récits fabuleux où le peuple a exprimé ses aspirations et ses rêves, toutes ces œuvres naïves, spontanées et impersonnelles, doivent être pour les historiens du christianisme des documents aussi précieux que les écrits les plus subtils des Pères ou des Réformateurs.

*
* *

On s'étonnera peut-être du sujet que j'ai choisi. A quoi bon ressusciter de vieilles légendes ensevelies dans la poussière grise des chroniques du moyen âge ?

Il ne faut pas trop médire de ces histoires pieuses, bien qu'elles soient souvent enfantines et grotesques. Ce sont des documents curieux qui permettent de remonter à la source des idées chrétiennes relatives à l'*Autre Monde* et de suivre leurs transformations pendant des siècles. Les mythes de l'enfer, du purgatoire et du paradis nous paraissent maintenant secondaires. Mais leur influence sur la pensée médiévale fut immense. Ils figurèrent parmi les principaux éléments de l'expérience religieuse et provoquèrent de véritables épidémies de visions. Leur importance au point de vue littéraire n'est pas moins considérable, puisqu'ils ont inspiré des œuvres comme la « Divine Comédie » et certains drames du théâtre espagnol. Enfin la présence de mythes semblables dans la plupart des religions rend les comparaisons faciles, et fournit un prétexte à ces

rapprochements devenus si nécessaires, entre les croyances des peuples chrétiens et celles des autres groupes de l'humanité.

Le résultat a dépassé mon attente. Je me figurais pénétrer dans un domaine restreint dont j'aurais bientôt atteint les limites. Mais à mesure que j'avançais, je voyais ces limites reculer et l'horizon s'élargir. Là où je croyais rencontrer une frontière nette et précise, je ne trouvais plus qu'une ligne de démarcation confuse. Du christianisme populaire, je passais, presque sans m'en douter, dans les mondes celtique et gréco-latin. La pensée collective a ignoré ces brusques interruptions et ces brusques commencements, auxquels on reconnaît les grands hommes. Elle est plus continue et se modifie avec lenteur. Le génie invente, mais la foule imite. Elle vit dans le passé qui l'a façonnée et ne rompt pas en un jour avec des traditions séculaires. Et si, de temps à autre, une révolution semble la bouleverser, on s'aperçoit bientôt que les vagues, qui se sont creusées à sa surface, ne troublent pas les couches profondes dans leur éternelle immobilité. Tout ce qui disparaît finit par renaître sous une forme nouvelle, et nous appelons évolution et progrès ce qui n'est souvent qu'un recommencement, ou une synthèse d'éléments anciens.

Je m'estimerai heureux d'avoir réussi à établir la persistance, dans le christianisme, de croyances qui remontent aux premiers âges de l'humanité, et la facilité avec laquelle le vieux fonds d'idées communes à tous les peuples et à toutes les races s'adapte aux

transformations les plus imprévues des doctrines religieuses.

LE LOUGH DERG ET L'ILE DU PURGATOIRE

Le point de départ de ce travail est le mythe peu connu du Purgatoire de saint Patrice. Il existe au nord-ouest de l'Irlande, dans la partie méridionale du comté de Donegal, un lac sauvage appelé le Lough Derg ou Lac Rouge. Il est semé de petits îlots. L'un d'eux renfermait autrefois une grotte célèbre, qu'on disait être une entrée de l'*Autre Monde.* Les audacieux qui, les premiers, s'étaient aventurés dans le souterrain, avaient pu contempler les spectacles terrifiants ou magnifiques des supplices qui attendaient les méchants et des joies réservées aux élus. Leurs récits produisirent une impression profonde. Les bons moines des couvents d'Irlande et d'Angleterre en tirèrent pour eux-mêmes des trésors d'édification. Animés par le saint désir de ne pas laisser perdre une pareille source de vie et de profits spirituels, ils copièrent soigneusement ces visions merveilleuses. Elles passèrent ainsi dans les différents pays de l'Europe occidentale, donnant naissance à tout un cycle de littérature populaire, qui répandit parmi les foules naïves la terreur salutaire de l'au delà et la renommée du sanctuaire du Lac Rouge. Il devint, sous le nom de Purgatoire de saint Patrice, un centre de pèlerinage pour la chrétienté latine. On y venait dans l'espoir d'obtenir, par un séjour de vingt-quatre heures dans la grotte sa-

crée, le pardon des fautes les plus graves et des révélations sur la vie future. S'il faut en croire les dires de certains voyageurs, ils furent largement récompensés de leur pieuse entreprise. Les régions infernales s'ouvrirent devant eux, et pendant près de trois siècles, les visions des tortures de l'enfer et des délices du paradis se répétèrent avec une admirable régularité.

Il valait la peine de visiter à notre tour un lieu aussi extraordinaire. C'est pourquoi, le 29 mars 1905, un de mes parents [1] et moi nous arrivions dans la petite ville de Donegal.

De là nous pensions pouvoir aisément gagner le Lough Derg, qui se cache à quelque distance, au milieu des montagnes. Mais on nous expliqua que le seul moyen de l'atteindre était de faire d'abord un long détour jusqu'à Pettigo, bourg situé à vingt-cinq kilomètres au sud-est de Donegal, près du Lough Erne. Nous nous mîmes en route aussitôt. Le chemin commence par longer une baie qui s'ouvre dans l'océan Atlantique ; il traverse ensuite des champs et des prairies, puis s'élève brusquement au sommet d'un plateau désert sillonné de rides profondes. La vie paraît s'être arrêtée à la lisière de ces régions désolées battues par les tempêtes On aperçoit à peine, dans les bas-fonds où elles s'abritent, de misérables cabanes blanchies à la chaux, et les silhouettes tordues d'arbres rabougris.

Sous un ciel chargé de nuées basses emportées

1. Mon cousin, M. Jean Meyhoffer, de Bruxelles.

par le vent du large, une impression de mélancolie intense se dégageait de tout ce paysage. Autour de nous les bruyères s'étendaient uniformément brunes sur les plis du terrain. Çà et là, des rochers trouaient leurs masses sombres et les marquaient de taches grises. Seuls quelques genêts perdus dans ces landes mornes jetaient au milieu des teintes tristes la note éclatante de leurs fleurs d'or. Dans les vallées pleines de tourbe, des lacs minuscules brillaient avec des reflets bleuâtres. A l'horizon, sous les raies obliques de la pluie, nous pouvions distinguer la côte étrangement découpée, et plus loin la mer immense enveloppée de brumes. Le bruit mystérieux de sa plainte monotone s'élevait jusqu'à nous. Lorsqu'un rayon de soleil perçait les nuages et suivait les lignes lointaines des collines, on les voyait s'illuminer soudain d'une lueur trop vive, leurs contours, un moment, avaient une précision exagérée, puis elles retombaient dans l'ombre et, sous son voile de deuil, la contrée semblait s'attrister encore après ces brusques éclaircies.

Le soir, dans la pauvre auberge de Pettigo, nous éprouvions une vive satisfaction à nous décharger de nos sacs alourdis par la pluie, et à sécher nos vêtements trempés devant les flammes d'un grand feu clair.

Le Lough Derg est situé au centre de ce pays sauvage que nous avions dû traverser sous les rafales. Les tourbières et les marais qui l'entourent de toutes parts en rendent l'accès difficile; une seule route créée pour les pèlerins permet de l'atteindre. En été

elle se couvre de milliers de pénitents [1], mais à cette époque de l'année, les passants y étaient rares, et bientôt nous nous trouvions seuls sur le chemin abandonné. Pourtant, à quelque distance du lac, nous fûmes rejoints par un vieux paysan, qui se montra fort surpris de la présence d'étrangers dans ces parages. Il nous posa quelques questions, parut satisfait de nos réponses, et s'offrit à nous servir de guide, ce que nous acceptâmes volontiers. Le brave homme était loquace. Il nous raconta qu'il avait déjà vu deux Français dans sa vie, puis se mit à parler du Lough Derg, sur les bords duquel nous venions d'arriver.

On comprend que l'imagination populaire ait placé dans ce cirque de montagnes dénudées l'entrée du monde des morts. Le lac est assez étendu. Ses eaux d'un violet sombre doivent s'éclairer de reflets roses quand les bruyères fleurissent sur les pentes voisines. Peut-être pourrait-on chercher là l'origine de son nom. Notre compagnon connaissait une autre explication qui mérite d'être signalée. Il faut savoir que l'Irlande, avant l'arrivée du bienheureux Patrice, était infestée de serpents et de dragons. Un de ces monstres, le plus terrible sans doute, avait choisi comme repaire le sud du comté de Donegal. Ses ravages s'étendaient à toute la contrée d'alentour. La population vivait dans l'angoisse et chaque jour grossissait le nombre de ses victimes. Mais le saint

1. Du 1er juin au 15 août, de huit à dix mille personnes se rendent au sanctuaire. V. R. Chambers, *The Book of Days*. London and Edinburgh, 1863, vol. I, p. 725-728.

parut; il s'avança au-devant de la bête infernale sans autre arme que son divin bâton [1], et sa victoire éclatante fut l'admirable démonstration de la vérité de sa doctrine. Le dragon, mortellement frappé, fut contraint de s'ensevelir dans les eaux profondes du lac. Les tempêtes qui l'agitent encore sont les derniers soubresauts de sa lente agonie; ses cris désespérés retentissent dans le gémissement des vagues, et le sang qui s'échappe de sa blessure colore parfois les eaux en rouge. Aussi les habitants du pays substituèrent-ils au nom ancien de Lough Fin celui de Lough Derg, qui doit perpétuer à travers les âges le souvenir du triomphe de l'apôtre d'Irlande [2].

1. Ce fameux *bâton de Jésus*, que Patrice aurait reçu du Seigneur lui-même, soit directement, soit par l'intermédiaire d'un ermite, ou que, suivant une autre tradition, il aurait été chercher dans une île de la mer Tyrrhénienne.

2. Cette légende, sous une forme plus complète, a été racontée deux fois par le Révérend Cæsar Otway (*Sketches in Ireland*, 1827, p. 180 et 192), et reproduite par T. Wright (*Saint Patrick's Purgatory*, 1844, p. 1-4). C'est l'histoire de la *Sorcière au doigt*.

Au temps où le Lough Derg s'appelait encore Lough Fin, une sorcière très vieille et très méchante vivait en Irlande. On l'avait surnommée la « Sorcière au doigt » parce qu'elle avait seulement un long doigt à chaque main. Elle préparait, avec des herbes, une liqueur empoisonnée dans laquelle son fils, un géant, trempait les pointes de ses flèches. Le roi Niul résolut de débarrasser son pays de ces deux êtres malfaisants. Fin Mac Coul, chargé d'aller les combattre, réussit à tuer la sorcière pendant que son fils s'enfuyait en la portant sur son dos. Le géant abandonna dans les montagnes de Donegal les restes de sa mère. C'est là que Fin et ses compagnons les retrouvèrent quelques années plus tard. L'un des guerriers eut l'imprudence de briser un os de la vieille. Il en sortit un petit ver qui, jeté à l'eau, se transforma soudain en un monstre effrayant. Heureusement, Fin parvint à deviner la place où le dragon était vulnérable. Avec sa courte épée, il lui fit une blessure terrible et l'abandonna hurlant et saignant au bord du Lough Fin,

Le Purgatoire de saint Patrice se trouve assez loin de la côte, et le bac qui, pendant la saison des pèlerinages, transporte les visiteurs, reposait encore sous un hangar de planches. Nous ne savions trop comment faire la traversée quand notre guide nous rappela fort à propos qu'il avait son canot amarré à quelque distance. Au bout d'une demi-heure nous débarquions dans le sanctuaire. Il était complètement désert, ce qui nous permit de le visiter à loisir, sans craindre de froisser personne et de manquer ainsi à la prudence qu'on nous avait soigneusement recommandée.

Les bâtiments actuels ne présentent aucun intérêt. Ce sont des constructions modernes et sans originalité [1]. Deux ou trois chapelles et des logements

qui prit alors le nom de Lough Derg. La bête blessée resta là jusqu'au jour où saint Patrice, pour frapper les esprits des incrédules, lui ordonna d'aller se plonger dans les eaux qu'elle avait rougies de son sang. — Cette légende est certainement ancienne. Au XVIIe siècle, on montrait près de l'île des rochers où l'on croyait voir des fragments du corps du dragon. V. Messingham, *Florilegium Insulæ sanctorum*, 1624, p. 96, et Jones, *Saint Patrick's Purgatory*, 1647. Cf. Wright, p. 4.

1. Cf. la description de Cæsar Otway (*Sketches in Ireland*, p. 149-150) : A person who had never seen the picture that was now under my eye, who had read of a place consecrated by the devotion of ages, towards which the tide of human superstition had flowed for twelve centuries, might imagine that St Patrick's purgatory, secluded in its sacred island, would have all the venerable and gothic accompaniments of olden time; and its ivyed towers and belfried steeples — its carved windows and cloistered arches, its long dark aisles and fretted vaults would have risen out of the water, rivalling Iona or Lindisfarm; but nothing of the sort was to be seen : the island about half a mile from shore presented nothing but a collection of hideous slated houses and cabins, which give you an idea that they were rather erected for the recent purpose of

pour les prêtres et les pèlerins occupent la plus grande partie de la surface de l'île. Les intervalles ménagés entre ces divers édifices forment de petites places couvertes de mauvaises herbes et de cailloux. L'une d'elles est ornée de deux statues représentant la Vierge et saint Patrice. Le vieil Irlandais ne nous cacha pas l'admiration profonde qu'elles lui inspiraient. Notre impression fut moins favorable.

Un peu plus loin, on aperçoit un monticule au sommet duquel se trouvent un pilier de pierre et une ouverture ronde, qui semble la margelle d'un puits. Elle éclaire un souterrain de forme circulaire, sorte de hutte construite en pierres, et dont la voûte en encorbellement a été recouverte de terre et de gazon. Cette cave est probablement la reproduction fidèle de l'ancienne grotte, depuis longtemps comblée. Les pèlerins y pénètrent par un passage latéral, après avoir traversé, pieds nus et sur les genoux, un espace rocailleux nommé les « lits des saints. » C'est un des rites essentiels de la pénitence extrêmement dure imposée aux visiteurs du Purgatoire [1]. Il est précédé et suivi de longues oraisons dans les églises, spécialement dans celle qu'on appelle « la prison. » Les fidèles, sous le nom de *stationers*, y

toll houses or police stations, than anything else — and true it is they were nothing else but toll houses which priest craft had erected to tax its deluded victims.

1. Le Rév. Matthew Kelly cite, en l'approuvant, l'opinion que la pénitence du Lough Derg est la plus dure qui soit au monde. Voir *Cambrensis Eversus seu potius Historica Fides in rebus Hibernicis Giraldo Cambrensi abrogata.* Gratianus Lucius, Hibernus, impress. an. MDCLXII. Ed. by Rev. Matthew Kelly. Dublin, 1848, vol. I, p. 153, note.

entrent à sept heures du soir. Les hommes sont placés d'un côté, les femmes de l'autre. Ils restent vingt-quatre heures sans manger ni dormir, mais ont la permission de boire de l'eau [1].

Pourtant, les visions du moyen âge ont cessé de se produire. Si les esprits malins hantent encore les alentours du sol sacré, les pèlerins ne les suivent pas dans les ténèbres de leur empire. On ne va plus dans l'île du Lough Derg pour visiter le monde des morts, mais simplement pour se purifier des fautes les plus communes par des pratiques banales, images bien lointaines de la mise en scène primitive. La vieille gloire du Purgatoire de saint Patrice a sombré dans l'oubli. La légende s'en est allée avec la poésie, et les paysans d'Irlande, qui se rendent encore au sanctuaire, n'y voient plus qu'un dépôt inépuisable d'indulgences, où chacun peut aller faire ses provisions.

Nous le quittâmes sans regret. Les nuages montaient rapides dans le ciel, et leurs ombres bleues couraient sur les montagnes. Les eaux du lac avaient pris une teinte d'encre. Sa surface se hérissait de petites vagues frangées d'écume blanche. C'étaient bien toujours le même paysage désolé, la même tristesse, la même solitude, mais qu'elle était loin l'époque où le vieux chroniqueur pouvait écrire :

« Il fut au temps du roy Estienne ung noble chevalier, lequel estoit appelé Oben, et estoit natif des parties Dalemaigne. Ung jour luy estant en contem-

1. V. Chambers, *Book of Days*, loc. cit.

plation, considerant en soy-mesme que en cestuy monde ne sont que toutes miserabletez, se mist en couraige daller visiter le puys Sainct Patrix, auquel sont veuez les peines de purgatoire et aussi les joyes de paradis. En cestuy temps avoit en icelle contrée ung bon archevesque, lequel fist faire deffence que nul ne sentremist de faire ledict voyage sans avoir congié de luy, à cause que plusieurs y alloient, lesquelz y demouroient et estoient dampnez en corps et en ame.

« Cestuy chevalier Oben, estant tousjours affectioné de parfaire ledict voyage, et non voulant estre desobeissant audict archevesque, se tyra devers luy pour demander la licence de son entreprinse, lequel lui ottroya en lui desmonstrant les dangiers ausquels il se boutoit. Cela fait, ledict chevalier fut tousjours de propos d'accomplir son voyage. Larchevesque, voyant son vouloir, luy donna sa licence et luy bailla une lettre pour la porter au prieur de Sainct Patrix en recommandant le chevalier en la garde de Nostre Seigneur. Le chevalier se mist en chemin, et tant fist qu'il arriva à Sainct Patrix et présenta ses lettres au prieur, lequel le receult moult honorablement, en luy desmontrant les grans perilz et dangiers où il se boutoit et que plusieurs y estoient demourez. Le chevalier, perseverant tousjours en son propos, dist au prieur qu'il ne doubtoit point qu'il ne le fist à layde de Dieu, car il se sentoit remply de la grâce du sainct esperit.... »

Il ne nous restait plus qu'à reprendre le chemin de Pettigo et à remercier notre vieux guide. Le

pourboire que nous lui remîmes au moment des adieux lui causa une joie profonde; sa reconnaissance s'exprima en une phrase, où l'on retrouve toute l'humilité d'une race depuis longtemps vouée à la servitude : « You are gentlemen ! » Et comme nous lui demandions encore quel sentier nous devions prendre pour visiter, en passant, le cimetière de Templecairn, situé sur une hauteur, tout près de la route : « Avez-vous quelque parent ou quelque ami enterré là ? nous répondit-il. — Non ? Eh bien, n'y allez pas, c'est plus prudent ; cela pourrait vous porter malheur ! »

CHAPITRE II

LA LÉGENDE DU PURGATOIRE

Jocelin. — Giraldus Cambrensis (Giraud de Cambrie). — Henry de Saltrey. — Date des *Aventures du chevalier Owein.* — Manuscrits. — Textes. — Traductions.

Vers la fin du XIIe siècle, trois auteurs mentionnent presque simultanément l'existence d'un Purgatoire de saint Patrice. Les renseignements qu'ils donnent ne s'accordent point entre eux. Ils n'ont donc pu puiser à une même source une commune inspiration.

Le plus ancien est Jocelin, Gallois d'origine et moine à Furness, dans le Lancashire. On sait que Thomas, archevêque d'Armagh, l'avait prié d'écrire la vie du grand saint irlandais. La composition de cet ouvrage se place entre les années 1180 et 1185 [1].

1. La vie de saint Patrice, par Jocelin, a été publiée par Messingham, *Florilegium insulæ sanctorum seu vitæ et acta sanctorum Hiberniæ.* Paris, 1624, p. 1-85; par Colgan, *Acta sanctorum veteris et majoris Scotiæ seu Hiberniæ....* Lovan , 1645-1647, t. II. *Patricii, Columbæ et Brigidæ acta continens* (aussi sous le titre) : *Triadis thaumaturgæ, seu div. Patr. Col. et Brig. acta.* Louvain, 1647; dans les *Acta Sanct. Boll.*, 17 mart., II, p. 540-580. Trad. anglaise de Edm. L. Swift, *Jocelin, the Life and Acts of St Patrick, Apostle of Ireland*, Dublin, 1809.

Jocelin localise le Purgatoire sur le mont Cruachan Aigle, en Connaught, et rattache sa fondation à l'expulsion des mauvais esprits qui hantaient l'Irlande. Les démons, dit-il, étaient furieux de voir leur empire détruit par les progrès de l'Évangile. Ils résolurent de se venger. Pendant que Patrice, seul sur la montagne, se consacrait au jeûne et aux oraisons, les ennemis des âmes, sous forme d'horribles oiseaux noirs, voltigeaient autour de lui et s'efforçaient de troubler sa méditation en poussant des cris stridents. Mais le Seigneur, dans sa miséricorde infinie, veillait sur son serviteur. Par la puissance du signe de croix, l'apôtre chassa bien loin de lui tous les diables. Puis il se mit à battre de son tambour avec un tel entrain et une telle persévérance qu'il les obligea à fuir l'Irlande. Les démons, épouvantés, traversèrent la mer et vinrent s'établir dans les îles qui sont restées étrangères à la foi et à l'amour de Dieu.... Il est vrai que, sous la violence des coups, la peau du tambour s'était crevée. Mais une main angélique la répara miraculeusement. La marque de la déchirure, maintenant cicatrisée, est encore visible. Dans la suite, on a pris l'habitude de gravir la montagne sacrée pour y jeûner et y prier. Ceux qui s'imposent cette pénitence croient que, grâce aux mérites et à l'intercession du saint, ils n'auront plus à franchir les portes de l'enfer. Plusieurs même affirment qu'ils ont dû subir des tourments terribles, tandis qu'ils passaient la nuit sur le sommet désert. Ils pensent avoir été ainsi purifiés de leurs péchés. C'est pourquoi certains d'entre

eux appellent ce lieu le Purgatoire de saint Patrice [1].

Jocelin parle aussi d'un autre prodige, dont l'influence sur le développement de la légende paraît presque certaine. Il s'agit de la résurrection du roi païen Echu. Ce prince mourut sans avoir été baptisé. Mais le saint obtint qu'il fût rendu à la vie. Il l'instruisit des règles de la foi et lui administra le sacrement régénérateur. Après la cérémonie, Echu dut raconter à la foule ce qu'il avait pu contempler du bonheur des élus et des peines effroyables des damnés. Il affirma qu'on lui avait montré, dans le paradis, sa place déjà toute prête, celle que Patrice lui avait promise. Seulement il s'en était vu interdire l'accès parce qu'il n'avait pas encore reçu le baptême. Et comme l'apôtre lui demandait s'il préférait rester sur terre ou retourner immédiatement dans l'éternité, le roi répondit qu'il considérait l'empire du monde entier et toutes ses richesses comme la plus vaine des fumées, en comparaison des joies du ciel. « Mais, dit-il, je désire être délivré de ce corps de mort, et sortir de cette prison. Je veux mourir de nouveau afin de me retrouver auprès du Christ. » Il reçut le viatique de l'Eucharistie, s'endormit dans le Seigneur et partit pour le séjour de l'immortalité [2].

1. « In hujus igitur montis cacumine jejunare ac vigilare consuescunt plurimi opinantes se postea nunquam intraturos portas inferni, quia hoc impetratum a Domino existimant meritis et precibus S. Patricii. Referunt etiam nonnulli, qui pernoctaverant ibi, se tormenta gravissima fuisse perpessos, quibus se purgatos a peccatis putant, unde et quidam illorum locum illum purgatorium S. Patricii vocant. » Jocelin, chap. CLXXII (Colgan, *op. cit.*, p. 1027).

2. « His dictis, accepit eucharistiæ viaticum, et sic dormiens in Domino abiit in immortalitatis locum. » Jocelin, ch. LXXX (Colgan, p. 83).

Sylvester Giraldus, appelé Cambrensis à cause de son pays natal (le pays de Galles), est le second écrivain qui parle d'un Purgatoire de saint Patrice. Sa vie est mieux connue que celle de Jocelin. Il naquit vers 1146, au château de Manorbeer, dans le Pembrokeshire. Sa famille, une des meilleures de la contrée, portait le nom de Barri, pris à une petite île de la côte du Glamorganshire. Il fut élevé par son oncle maternel, David Fitz-Gérald, évêque de Saint-David. Après un voyage d'études à Paris, il revint en Angleterre, en 1172, et entra dans les ordres. Son ambition était de se faire élire au siège épiscopal laissé vacant par la mort de son tuteur. Un premier échec le ramena à Paris, où bientôt il devint célèbre. Son séjour en France se prolongea assez longtemps, puis il reprit le chemin de sa patrie. Le roi Henri II, séduit par son grand savoir, l'attira à sa cour. Il le chargea de négociations diplomatiques avec les Gallois, en fit l'un de ses chapelains et lui confia l'éducation de son fils favori, celui qu'on devait surnommer plus tard Jean sans Terre. En 1185, Giraldus accompagna, en qualité de secrétaire, le jeune prince en Irlande. Ce fut durant ce voyage, qu'il réunit les matériaux qui forment sa *Topographia Hibernica*, terminée deux ans après, et lue publiquement à Oxford. Il parcourut ensuite le pays de Galles avec Baldwin, archevêque de Cantorbéry, qui prêchait la croisade. Ses notes lui servirent à composer un nouvel ouvrage, son *Itinéraire de Cambrie*. Enfin, Henri II l'emmena encore en France en 1189. A son retour il fit tous ses efforts

pour obtenir l'évêché depuis si longtemps convoité. Mais il mourut en 1223, sans avoir vu ses intrigues couronnées de succès.

Giraldus est un des prosateurs les plus agréables du moyen âge; son style a une allure vive et enjouée. Les deux traits essentiels de son caractère sont la vanité et la crédulité. Ses écrits fourmillent de traditions et de légendes populaires. Le seul qui nous intéresse ici directement est la *Topographia Hibernica* [1]. Elle est divisée en trois parties : la première traite de la topographie et de l'histoire naturelle de l'Irlande; la seconde de ses miracles et de ses merveilles; la troisième de ses habitants. Il suffira de quelques citations pour éclairer la mentalité étrange du milieu social où prit naissance le mythe du Purgatoire de saint Patrice.

L'Irlande, l'île des saints, fut de tout temps une terre fertile en phénomènes extraordinaires. Ainsi le Lough Neagh, d'où sort la rivière Bann, qui forme la frontière entre les comtés d'Antrim et de Londonderry, n'a pas toujours existé. Cette vaste étendue d'eau est le résultat d'une inondation provoquée jadis par une petite source, qu'une femme avait oublié de recouvrir. Les pêcheurs, par un temps calme, distinguent encore, dans les profondeurs, des tours rondes irlandaises, que le conteur appelle tours ecclésiastiques [2].

1. V. *The Historical Works of Giraldus Cambrensis....* Ed. by Thomas Wright, London, 1863.

2. *Top. Hib.*, II, chap. IX, p. 70-72. Cette légende se retrouve dans Tigernach, le plus ancien des annalistes irlandais; les noms des

Ailleurs se trouvait une île flottante qui disparaissait de temps en temps. Elle fut rendue fixe par une flèche, dont la pointe avait été rougie au feu. Ce qui prouve bien, ajoute Giraldus, que le feu est le plus grand ennemi des fantômes de toutes sortes [1].

Près de Cork, dans une église vouée à saint Michel, une pierre creuse se remplit miraculeusement de vin chaque jour. A Kildare, le feu de sainte Brigite brûle continuellement sans que jamais les cendres s'amoncellent. A Dublin, un crucifix parle ; à Ossory, le moulin de saint Luchérius se refuse à travailler le dimanche...., etc. [2].

L'entrée de certains sanctuaires est interdite, suivant les cas, à l'un ou à l'autre sexe. Ni femme ni animal femelle ne peuvent pénétrer dans un des cimetières de l'Ulster. Il en est de même au moulin et à l'église de saint Féchin. Mais, par une juste compensation, les hommes sont exclus de l'enclos où se trouve le feu sacré de Brigite [3].

Les saints irlandais se sont rendus célèbres par une foule d'actes vraiment merveilleux. C'est ainsi que saint Nannan réussit à expulser les puces d'un village de Connaught et saint Yvorus, les rats d'un district du Leinster. Mais leur caractère laisse à dé-

tribus qui occupaient la plaine inondée par ce déluge sont donnés dans des documents anciens. La date de la catastrophe est fixée à 62 après Jésus-Christ.

1. *Top. Hib.*, II, chap. XII, p. 73-74.

2. *Top. Hib.*, II, chap. XXX, p. 95; chap. XXXIV, p. 96 ; chap. XLIV, p. 103-104 ; chap. LI, p. 108.

3. *Top. Hib* , II, chap. VI, p. 62; chap. LII, p. 108 ; chap. XXXVI, p. 97.

sirer. Ils ont un tempérament irascible et vindicatif [1]. Malheur à qui viole le droit d'asile d'une église, ou détruit quelque arbre consacré, ou encore oublie l'interdiction qui pèse sur un sanctuaire. Pour s'être approché du feu de sainte Brigite, un imprudent perdit l'usage de ses jambes; un autre fut frappé de folie [2]. On peut se demander si les souffrances endurées au Purgatoire de saint Patrice ne se rattachaient pas primitivement à la violation d'un *tabou* de ce genre.

Les habitants de l'Irlande sont profondément ignorants des rudiments de la foi. Leur sauvagerie seule peut excuser certaines coutumes dont Giraldus se montre très scandalisé [3]. Le nord de l'Ulster, dans la partie la plus déserte et la plus reculée de l'île, est encore le théâtre de cérémonies étranges et d'une brutalité extrême. A Kenel Cunil (Tirconnell, maintenant dans le comté de Donegal), la nomination du roi est l'occasion de rites barbares et abominables. Tout le peuple du pays se réunit en un même lieu. On amène au centre de l'assemblée une jument blanche. Celui qui va être fait prince, plus semblable à une brute qu'à un être humain, s'avance à quatre pattes, et déclare en présence de tous qu'il est bien réellement une bête. La jument est alors tuée et découpée en morceaux, que l'on fait cuire à l'eau. Le nouveau roi se baigne dans le bouillon ainsi obtenu

1. *Top. Hib.*, chap. XXXI, p. 95; chap. XXXII, p. 96; chap. LV, p. 111.
2. II, chap. XLVIII, p. 106.
3. III, chap. XIX, p. 134-135, et chap. XXIII, p. 137.

et mange, avec tous les assistants, de la viande de l'animal. Il est tenu encore de boire à même un peu du liquide dans lequel il est plongé. Lorsque la cérémonie est terminée, personne ne songerait plus à contester son autorité [1].

C'est aussi au nord de l'Irlande qu'il faut chercher le Purgatoire de saint Patrice. Giraldus ne le place plus, comme Jocelin, sur une montagne, mais dans une île, dont la situation géographique semble pour lui assez peu précise. Il y a, dit-il [2], dans l'Ulster, un lac qui contient une île divisée en deux parties. L'une, où se trouve une église particulièrement sacrée, est tout à fait délicieuse ; les visites fréquentes et visibles des anges et des saints lui ont donné une

1. III, chap. xxv, p. 138.

2. Est lacus in partibus Ultoniæ continens insulam bipartitam; cujus pars altera probatæ religionis ecclesiam habens spectabilis valde est et amœna, angelorum visitatione sanctorumque loci illius visibili frequentia incomparabiliter illustrata; pars altera hispida nimis et horribilis, solis dæmonibus dicitur assignata, ut quæ visibilibus caco-dæmonum turbis et pompis fere semper manet exposita. Pars illa novem in se foveas habet; in quarum aliqua si quis pernoctare præsumpserit (quod a temerariis hominibus nonnunquam constat esse probatum), a malignis spiritibus statim arripitur et nocte tota tanquam gravibus pœnis cruciatur, tot tantisque ac ineffabilibus ignis et aquæ variique generis tormentis incessanter affligitur, ut mane facto vel minime spiritus reliquiæ misero in corpore reperiantur. Hæc, ut asserunt, tormenta si quis ex injuncta pœnitentia sustinuerit, et infernales pœnas (nisi graviora commiserit) non subibit. Hic autem locus Purgatorium Patricii ab incolis vocatur. De infernalibus namque reproborum pœnis, de vera post mortem perpetuaque electorum gloria vir sanctus cum gente incredula dum disputasset, ut tanta, tam inusitata, tam inopinabilis rerum novitas rudibus infidelium animis occultata fide certius imprimeretur, efficaci orationum instantia magnam et admirabilem utriusque rei notitiam duræque cervicis populo perutilem meruit in terris obtinere. *Top. Hib.*, II, ch. v.

gloire incomparable. L'autre, au contraire, hérissée de rochers escarpés, passe pour être le domaine exclusif des démons. Là, presque toujours, on peut les voir en foule, accomplir leurs rites diaboliques. Cette partie de l'île renferme neuf trous. Si quelqu'un s'aventure à passer la nuit dans l'un d'eux (ce que parfois, nous le savons, certains hommes téméraires ont osé), les esprits malins s'emparent aussitôt de lui ; ils le torturent sans relâche avec une telle cruauté, et lui infligent par l'eau, le feu et tout autre moyen, des supplices si épouvantables, que le lendemain matin, on retrouve à peine en son corps misérable une étincelle de vie. On prétend que celui qui s'est soumis à ces tourments parce qu'ils lui étaient imposés en pénitence, échappera à ceux de l'enfer (à moins, bien entendu, qu'il ne commette quelque péché plus grave). Ce lieu est appelé par les gens du pays le Purgatoire de Patrice. Le saint, jadis, s'était efforcé de faire admettre aux païens la réalité des peines de l'enfer et l'éternelle durée de la gloire des élus. Pour mieux imprimer dans leurs rudes intelligences ces choses qui leur semblaient si nouvelles et qui étaient si opposées à leurs préjugés, il obtint par ses prières qu'elles fussent réalisées sur terre et sous leurs yeux.

Il paraît certain que Giraldus, dans ce chapitre, a voulu parler du sanctuaire du Lac Rouge. Mais il ne l'a pas visité lui-même. L'Ulster, alors, n'avait pas encore été conquis par les Anglais et le prince Jean n'aurait pu s'enfoncer dans une contrée peuplée d'ennemis. La description de la *Topographia Hiber-*

nica, empruntée à des documents ignorés, n'en est pas moins intéressante. Peut-être l'île « bipartite » est-elle née, dans l'esprit de Giraldus, de la fusion de deux îlots du Lough Derg, l'un boisé et consacré à des divinités aimables, les saints et les anges, l'autre aride et voué aux démons. Le rapport entre les neuf trous et la cave, que nous retrouvons plus tard dans la légende, reste mystérieux. Quoi qu'il en soit, et c'est là le point le plus important, la tradition représentée ici diffère entièrement de celle de Jocelin. Nous n'entendrons plus parler du mont Cruachan Aigle, mais pendant des siècles, la chrétienté s'entretiendra des miracles de l'autre Purgatoire, celui de Giraldus Cambrensis.

Il doit sa renommée au cistercien de Saltrey [1], qui écrivit en prose latine le récit de la visite du chevalier Owein à la grotte sacrée. Le nom de ce moine est inconnu. Lui-même se désigne seulement par son initiale : « Fr. H. monachorum de Saltereia minimus. » Matthieu Paris a fait de la lettre H l'abréviation de Henricus, et c'est la solution la plus généralement admise [2]. Les renseignements que nous

1. En dehors de la forme courante Saltrey, on trouve encore Saltrei, Saultrey, Sowtrey...., etc.... Le couvent de Saltrey était situé dans le comté de Huntingdom, qui dépendait de l'évêché de Lincoln. La date de la fondation du monastère est incertaine. Cf. Selmar Eckleben, *Die älteste Schilderung vom Fegefeuer des heil. Patricius*. Halle, 1885, p. 38.

2. Thomas Tanner, évêque de Saint-Asaph, lui donne le nom de Hugo. V. *Bibliotheca Britannico-Hibernica*. Lond., 1748, p. 397 : Tractatus hujus codex ms. bis aut ter extat in bibliotheca monasterii de Sion : in cujus catalogo ms. CCC, Cantabr. O. 16 semper ascribitur Hugoni de Saltereia. Cf. S. Eckleben, *op. cit.*, p. 38.

possédons sur sa vie sont si vagues, qu'il est presque inutile de nous y arrêter. Joh. Pitseus [1] prétend qu'il naquit dans le comté de Huntingdom et qu'il reçut, au couvent de Saltrey, une excellente éducation. Il vivait, dit-il, vers l'an de grâce 1140. Bale [2], évêque d'Ossory († 1563), est beaucoup moins favorable dans ses appréciations. A l'en croire, Henry, nourri de superstitions dès sa plus tendre enfance, aurait fabriqué de toutes pièces l'histoire du Purgatoire, en mêlant à ses propres élucubrations des idées empruntées aux dialogues de Grégoire le Grand, et l'incendie de l'Etna, la montagne « flammifère [3]. » Il est juste d'ajouter qu'il aurait été indignement trompé par deux imposteurs pires que lui, l'évêque irlandais Florentien et l'abbé Gilbert de Luda. Ce jugement ne manque pas de saveur. Malheureusement il ne nous apporte rien de précis sur la biographie du bon frère, qui se disait le plus petit des moines de Saltrey. Le plus simple et le plus sûr, pour connaître l'auteur des *Aventures du chevalier*, est encore de nous adresser à l'ouvrage lui-même. Henry n'est ni un fou ni un mauvais plaisant, mais un homme mûr et réfléchi. Il fait preuve d'un talent plutôt médiocre et d'une pauvreté très réelle d'imagination. Il se contente de répéter ce que d'autres

1. Johannes Pitseus, *De Scriptoribus Angliæ*, n° 101.

2. *Scriptorum illustrium majoris Brytanniæ catalogus*. Basil., 1557, p 189. Eckleben (*op. cit.*, p. 40-41) cite encore des textes de James Usher, Carolus de Visch, Thomas Tanner et Casimir Oudin. Ces divers auteurs ne nous apprennent rien de nouveau sur Henry de Saltrey.

3. «.... Ætnæ flammiferi montis adjutus incendio.... »

ont dit, ce que tout le monde croit autour de lui, et cite, à l'appui de ses affirmations, des textes d'Augustin et de Grégoire, qui lui ont été fournis par sa maigre érudition d'honnête cistercien. La part qui lui revient dans le travail est presque insignifiante. Si son œuvre n'est pas anonyme comme un conte, elle reste du moins à peu près impersonnelle. C'est ce qui lui a permis d'être et de demeurer véritablement populaire.

Malgré sa naïveté apparente, Henry n'est pas dépourvu de tout esprit critique. Il se défend énergiquement d'avoir inventé quoi que ce soit, et n'oublie pas de nous indiquer l'enchaînement des circonstances qui l'ont déterminé à composer son livre. Quelques années auparavant, Gervais de Parco, supérieur du couvent de Luda [1], avait obtenu la permission de faire construire un monastère en Irlande. Il chargea de ce soin l'un de ses cisterciens, nommé Gilbert. Celui-ci, pour remplir sa mission, ne pouvait se passer d'un guide capable de comprendre et de parler la langue irlandaise. Le roi lui choisit, parmi ses gentilshommes, un interprète, qui n'était autre que le fameux Owein. Pendant le voyage, le chevalier eut maintes fois l'occasion d'initier son compagnon aux merveilles du Purgatoire de saint Patrice. A son retour, Gilbert ne voulut pas garder pour lui seul cette étrange histoire et s'empressa de la divulguer [2]. Un jour, dans une conversation mé-

1. Louth ou Louthpack, dans le Lincolnshire.

2. On a même prétendu que ce Gilbert était le véritable auteur des *Aventures d'Owein*. Ainsi James Ware (1594-1666), *De script.*

morable, il la raconta à un certain H., abbé de Sartis. Ce personnage, d'ailleurs complètement inconnu, désira la posséder par écrit, et comme Henry de Saltrey avait assisté à l'entretien, ce fut lui qu'on pria de la rédiger. Il s'acquitta de sa tâche avec diligence et s'efforça de ne rien dire qui n'eût été confirmé par des témoins sûrs, au nombre desquels il convient de citer l'évêque irlandais Florentien.

Grâce aux explications fournies par le moine, il est assez facile de fixer la date de l'ouvrage. Lorsqu'il parut, Gilbert avait quitté son ancien monastère, pour devenir abbé du couvent de Basingewerk, fondé seulement en 1158 [1], et Gervais de Parco [2], le vieux prieur de Luda, avait, depuis quelque temps déjà, cessé de vivre. On ne sait pas exactement le moment de sa mort, mais elle se place certainement entre 1160 et 1170. Henry n'entreprit donc pas son travail avant la seconde moitié du XIIe siècle. La mention de Florentien [3] nous permet d'arriver à un résultat plus précis. Cet évêque ne peut être que Flor. O'Cherballan, intronisé à Derry en 1185. Les *Aventures d'Owein* supposent son élévation à l'épiscopat et doivent avoir été écrites deux ou trois ans

Hibern., lib. II, chap. I. Cette hypothèse, reconnue fausse, se retrouve encore chez Thomas Duffus Hardy, *Descriptive Catalogue of materials relating to the History of Great Brit. and Ir. to the Reign of Henry VII.* Lond., 1858, nº 229. Purgatorium S. Patricii.

1. Cf. Joh. Brompton (Twysden, *Histor. Angl. Scriptores Decem.* Francfort, 1602, col. 1048, et Henry de Knighton, même édition, col. 2394).

2. Cf. Vischius, *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis*, Col. Agrip. 1656, p. 124.

3. Cf. Selmar Eckleben, *op. cit.*, p. 57-58.

plus tard. Si l'on tient compte encore du fait que ni Jocelin ni Giraldus Cambrensis ne les ont connues, il faudra repousser leur apparition jusque vers 1189. A cette époque, des conciles étaient réunis à Canterbury (1189), à Westminster (1190) et à Londres (1191). Une de ces assemblées a pu fournir, semble-t-il, à Florentien l'occasion d'aller en Angleterre et de s'arrêter, en passant, à l'abbaye de Saltrey qui était située sur son chemin.

Il est nécessaire aussi de relever l'importance que venait de prendre alors le culte de saint Patrice. Ses reliques, découvertes en 1185, avaient été solennellement transportées à Down, avec celles de Columban et de Brigite, le 9 juin 1186 [1], tandis que son église à Dublin devenait une seconde cathédrale. On s'explique aisément que ces grands événements aient rappelé à l'abbé de Sartis l'étonnant récit qu'il avait entendu jadis, et fait naître dans son esprit l'idée d'en réclamer la rédaction à Henry de Saltrey. Mais il est impossible d'assigner à l'ouvrage du cistercien une date plus récente que 1189. Les plus anciens manuscrits remontent aux dernières années du XII[e] siècle [2]; de même l'*Espurgatoire Seint Patriz*, de Marie de France [3], qui n'est qu'une simple traduction de l'histoire d'Owein. Sur les deux mille trois cent deux vers que compte le poème, seuls les

1. Cf. Colgan, *op. cit.*, à propos de Jocelin, note 3, p. 109.

2. Certains manuscrits paraissent même encore plus anciens, peut-être simplement parce qu'ils ont été copiés par de vieux moines.

3. V. Warnke, *Die Lais der Marie de France* (Halle, 1885), et *Ztschrft f. Rom. Phil.*, IV, p. 223 et suiv; et Thomas Atkinson Jenkins, *L'Espurgatoire Seint Patriz of Marie de France* (Phila-

huit premiers, qui servent d'introduction, et les six derniers, qui forment la conclusion, sont réellement ajoutés au texte primitif. Il est intéressant de noter que Marie n'a connu du nom du moine que l'initiale H.

Dès le premier jour, les *Aventures du chevalier* ont joui d'une popularité extraordinaire. On les retrouve dans une longue série de manuscrits [1]. Le British Museum en possède quatorze en prose latine, qui datent du XIIe au XVe siècle [2]; on en signale cinq à la Bibliothèque bodléienne d'Oxford [3] et deux à Cambridge [4]. Il est certain qu'il en reste encore beaucoup à découvrir sur le continent [5].

delphie, 1894). Marie a certainement traduit d'après l'original latin :

Pur ceo commençai a penser
d'alkune bone estoire faire
e de Latin en Romanz traire;
mais ne me fust guaires de pris :
itant s'en sunt altre entremis.

Cf. Eckleben, *op. cit.*, p. 46-48.

1. L'étude la plus complète de ces manuscrits a été faite par Kœlbing, *Englische Studien*, I, p. 57-121.

2. Ward les décrit dans son *Catalogue of Romances*, vol. II, p. 435 et suiv.; p. 748.

Ce sont les manuscrits Royal 13 B. VIII; Cott. Nero A. VII; Royal 8 C. XIV; Harl. 261; Harl. 3776; Harl. 103; Roy. 9 A. XIV; Cott. Vesp. A. VI; Harl. 2851; Egerton 1117; Arundel 292; Cott. Tib. E. 1; Harl. 3846; Addit. 33, 957; Harl. 912.

3. Manuscrits Digby 34; Digby 172; Rawl. C. 97; Rawl. B. 496; Ashmol. 1289. Ces divers manuscrits ont été découverts par Krapp. Trois d'entre eux sont incomplets.

4. V. James F. Dimock, *Giraldi Cambrensis opera*. Lond., 1867, vol. V, p. XXII-XXIV. Manuscrit Un. Lib. Camb. Ff. I, 27; et Montague Rhodes James, *A Descriptive Catal. of the mss. in the Libr. of Sidney Sussex College, Cambridge*. Camb., 1895, p. 35. Manuscrit SS. Col. Camb. 50. Δ. 3. 5.

5. L'un de ces manuscrits a été publié par Ed. Mall, *Zur Ge-*

La légende, sous des formes plus ou moins abrégées, a été insérée dans un grand nombre d'ouvrages. Le premier qui la reproduise est Roger de Wendover († 1236), dans ses *Flores Historiarum*, ou peut-être même son prédécesseur à l'office de chroniqueur du monastère de Saint-Alban, l'abbé Jean de Cella [1]. Matthieu Paris, continuateur de Roger, se borne à recopier sa version mot à mot, dans la *Chronica majora* [2]. Ralph Higden [3] fait de l'histoire d'Owein un résumé très bref, que John Brompton [4] répète textuellement. On trouve aussi des descriptions du Purgatoire de saint Patrice et des allusions plus rapides au travail de Henry de Saltrey dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine [5], dans le *Catalogue des saints* de Pierre de Natalibus [6], dans le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais [7], dans l'*Historiæ orientalis* de Jacques de Vitry [8].

schichte der Leg. vom Purg. des h. Patr. Rom. Forsch. VI, p. 139 et suiv.

1. C'est l'hypothèse de Luard, éditeur de Matth. Paris. V. *Chronica majora*, vol. II, p. x-xi. Rolls series. Les Aventures du chevalier se trouvent dans les *Flores* à la date de 1153. V. éd. Coxe, Londres, 1841-1842, vol. II, p. 256-271.

2. *Chronica majora*. Rolls. Ed. Lond., 1874, vol II, p. 192-203.

3. *Polychronicon*. Rolls. Ed. Lond., 1865, vol. I, p. 370 et suiv.

4. *Chronicon. Hist. Angl. Script. X.* Lond., 1652, col. 1043; 1076-1078.

5. *Legende Sanctorum*. Venise, 1500, fol. 65 r° et v°. Le héros n'y porte pas le nom d'Owein, mais celui de Nicolas.

6. *Catalogus Sanctorum et Gestorum Eorum*. Ex Div. Volum. Collect. [Venise, 1493.] Lib. III, cap. cciv.

7. *Bibliotheca Mundi*, t. IV. *Speculum historiale*. Duaci, MDCXXIV. Lib. XX, cap. xxiii, xxiv.

8. *Jacobi de Vitriaco, Libri duo Quorum prior Orientalis; alter Occidentalis Historiæ nomine inscribitur*. Duaci, 1597. *Orientalis*, cap. xcii, p. 216-217.

Les *Aventures du chevalier* ont été publiées sous le titre de *Tractatus de Purgatorio*, par Messingham [1], en 1624, dans son *Florilegium Insulæ sanctorum*, et par le Jésuite Colgan, en 1647 [2].

En dehors de l'*Espurgatoire seint Patriz* de Marie de France, on connaît six traductions françaises de la légende, en vers [3], et un nombre au moins égal de versions en prose [4].

La première traduction anglaise date de la fin du XIIIe siècle, et figure parmi les différents textes connus maintenant sous le nom de *Early South English Legendary* [5]. Il existe encore deux adapta-

1. Messingham, *op. cit.*, chap. III-X. Réimprimé par Migne, *Patrol. Lat.*, 1885, CLXXX, col. 975-1004.

2. *Op. cit.*, II, p. 273-280.

3. V. Paul Meyer, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibl. nationale*, t. XXXIV. Paris, 1891. *Notices sur quelques manuscrits français de la bibl. Phillips à Cheltenham*, p. 149-258. Les six versions métriques sont représentées par huit manuscrits ; I. Brit. Mus. Cott. Dom. A. IV ; II. Brit. Mus. Harl. 273 ; Bibl. nat. fr. 2198 ; III. Lib. Univ. Camb. E, e. 6. 11 ; IV. Brit. Mus. Lansdowne 383 ; V. Bibl. nat. fr. 1526, par Geofroi de Paris ; VI. Phillips Lib. at Chelt. 4156 ; Bibl. de Tours, 948.

4. Un des manuscrits, celui de la bibliothèque de Reims, a été imprimé :

Li Purgatoire di saint Patrice. Légende du XIIIe siècle, publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Reims. Société des Bibliophiles de Reims, 1842 (éd. Prosper Tarbé). Sur les autres manuscrits français en prose, V. Paul Meyer, *Notice sur le manuscrit* 307 (*anc.* 851) *de la Bibl. d'Arras*, *Romania*, XVII, p. 382.

Ce sont les manuscrits suivants : Bibl. nat. fr. 411 ; 412 ; 834 ; 957 ; 1544 ; 13, 496 ; 19, 531 ; 25, 532 ; Brit. Mus. Roy. 20 D. VI ; Add. 6524 ; Bibl. d'Arras 657 (anc. 139) ; 307 (anc. 851).

5. Quatre des manuscrits de cette traduction ont été publiés par Hortsmann, *Alt. Engl. Legenden.* Paderborn, 1875, p. 149-211.

Ce sont les manuscrits Bodley Laud. 108 ; Brit. Mus. Egerton, 1993 ; Bodley Ashmol. 43 ; Brit. Mus. Cott. Jul. D. IX.

tions plus récentes, l'une en couplets rimés représentée par deux manuscrits [1], l'autre en stances de six lignes, dont on n'a jusqu'à présent qu'un seul exemplaire [2].

1. 1° Brit. Mus., ms. Cott. Cal. A II, Extraits dans Wright, *op. cit* , p. 64 et suiv., imprimé entièrement par Kœlbing, *Engl. Studien*, vol. I, p. 113-121. Breslau, 1876 ; 2° Brome ms. at Brome Hall dans le Suffolk, imprimé par L. T. Smith, *Engl. Studien*, vol. IX, p. 3-12. Breslau, 1886.

2. Ms. Auchinlek, à Édimbourg (XIII° siècle), imprimé dans une petite collection d'anciens poèmes religieux édités par Turnbull, Laing et d'autres : *Owain Miles and Other Inedited Fragments of Ancient English Poetry*. Édimbourg, 1837, p. 13-54, réédité par Kœlbing, *Engl. Studien*, I, p. 98 et suiv.

CHAPITRE III

LES AVENTURES DU CHEVALIER OWEIN [1]

Au temps jadis, le grand Patrice évangélisait l'Irlande, et pour détourner de la perdition le peuple encore plongé dans la bestialité, il cherchait à lui inspirer la terreur salutaire de l'enfer et le désir de goûter les joies du paradis. Mais les païens se refusaient à croire des choses aussi étranges ; ils déclarèrent donc très nettement à l'apôtre que jamais ils ne se convertiraient, s'ils ne voyaient de leurs yeux tout ce qu'il leur promettait. Le saint, désespéré de leur endurcissement, offrait sans cesse en sacrifice au Seigneur ses jeûnes, ses veilles et ses oraisons. Un jour, tandis qu'il priait, le Fils de Dieu lui apparut. Il lui remit un bâton et un livre [2], et l'entraîna bien loin des hommes, dans un lieu désert. Là, il lui montra une caverne ronde, pleine d'obscu-

1. Le récit de la légende que nous donnons ici est fait d'après le texte de Roger de Wendover, le manuscrit latin du British Museum Roy. 13 B. VIII, l'un des plus complets que nous possédions, et le poème anglais *Owayn Miles*, contenu dans le ms. Cotton. Calig. A II, à partir du fol. 89 v°.

2. « A booke of gospellus and a staf, » le fameux *baculus Ihesu*. Ces deux reliques étaient conservées à l'époque de Henry et promenées en grande prompe à chaque « feste daye ».

rité [1]. Puis il lui dit : « Quiconque pénétrera dans cette grotte, le cœur navré d'une réelle pénitence, et y demeurera l'espace d'un jour et d'une nuit, sera purifié de tous les péchés qu'il a commis pendant sa vie Il verra les tourments des méchants, et s'il reste ferme en sa foi, le bonheur des élus. » Ainsi parla le Seigneur et il retourna dans sa gloire. Il laissait Patrice l'âme inondée de félicité, d'abord parce qu'il avait vu son Maître, ensuite et surtout parce que la conversion des Irlandais à la foi catholique lui paraissait dès lors assurée.

A la place où il avait été l'objet d'une révélation si magnifique, l'apôtre construisit une chapelle. Il entoura d'un mur la grotte — qui est située dans le cimetière en face de l'église [2], — et ferma avec une serrure la porte de l'enclos, afin que personne n'y pût pénétrer sans son autorisation. Il confia la garde du sanctuaire à des chanoines réguliers de Saint-Augustin et remit au prieur les clefs du souterrain [3].

1. « Speluncam rotundam et obscuram intrinsecus ». Rog. de Wend. Rolls ed.

He ladde hym into a wyldernesse
Wher was no reste more ne lesse
And shewed that he mygth se
Into the erthe a pryvé entré :
Hit was yn a depe dyches ende.

Ms. Cott. Cal., A. II, fol. 89 v°.

2. « Quæ in cimiterio est, ante frontem ecclesiæ. » Rog. de Wendover. Dans Matt. Paris. Rolls, éd., p. 193.

3. « Canonicos regulares loco illo introduxit et priori ecclesiæ clavem custodiendam commisit. » Rog. de Wend., *loc. cit.*, p. 194.

Seynt Patricke then anon ryght
He ne stynte ner day ne nyght,
But gatte hym help for day to day,
And made there a fayr abbey.

Plusieurs, du vivant de Patrice, voulurent descendre dans son Purgatoire. Quelques-uns périrent en tentant l'aventure. D'autres reparurent à la lumière du jour. Mais les peines terribles qu'ils avaient dû souffrir leur laissaient une impression aussi profonde que les joies célestes dont ils avaient eu comme l'avant-goût. Leurs récits, copiés par les moines, furent soigneusement conservés dans l'église. Celle-ci fut appelée *Réglis* [1].

Après la mort du saint, un des prieurs se rendit célèbre par son extrême dévotion. Il se nourrissait seulement de pain, de sel et d'eau, et ce régime lui permit d'atteindre une vieillesse telle qu'il ne lui restait plus qu'une dent dans la bouche. La nuit, ses compagnons entendaient les anges chanter autour de sa cellule : « Bienheureux tu es, bienheureuse est ta dent, celle que n'a jamais touchée aucun mets délectable [2]. »

Patrice avait fixé lui-même les formalités longues et compliquées qui devaient précéder l'entrée d'un pèlerin dans la grotte. Le visiteur allait d'abord trouver l'évêque sous la juridiction duquel elle était placée [3]. L'évêque le mettait en garde contre les

And chanones gode he dede therinne
Unther the abbyt of seynte Austynne.
Ms. Cott. Cal., A. II, fol. 89 v°.

1. B. M. ms. Roy. 13 B. VIII, fol. 101 v°, col. 2.

2. « Beatus es tu, et beatus est dens qui est in ore tuo, quem nunquam tetigit cibus delectabilis. » B. M. ms. Roy. 13 B. VIII, fol. 102 r°, col. 1.

3. Henry de Saltrey ne dit pas de quel évêché l'église de Réglis relevait. On voit qu'il n'est pas au courant de sa situation géographique. L'île dépendait de l'archevêché d'Armagh et pouvait faire partie du territoire d'un des trois évêchés suivants : Clogher, Raphoë ou Derry.

périls qui l'attendaient et cherchait à lui faire abandonner son projet. S'il échouait, il lui donnait des lettres pour le prieur de Réglis. Celui-ci, à son tour, s'efforçait de détourner le pénitent de son entreprise. Lorsque ces tentatives pour l'arrêter demeuraient sans effet, on le conduisait à l'église. Il y passait quinze jours dans le jeûne et la prière. Puis une messe était célébrée en son honneur, on l'aspergeait abondamment d'eau bénite, et une longue procession de moines, chantant les litanies, l'accompagnait jusqu'au Purgatoire. Le prieur alors lui donnait, avec sa bénédiction, quelques suprêmes conseils et l'enfermait dans le souterrain. Il revenait le lendemain matin, suivi de ses chanoines. Si le pèlerin apparaissait à l'entrée de la grotte, il était reçu avec joie et pendant quinze jours encore, il demeurait dans la chapelle, afin d'offrir à Dieu ses actions de grâces. Si, au contraire, on ne le retrouvait pas, il était considéré comme perdu corps et âme pour l'éternité, et plus jamais on ne prononçait son nom.

Sous le règne d'Étienne, un noble chevalier nommé Owein, après avoir longtemps guerroyé au service du roi, vint s'établir en Irlande, sa terre natale. Là, il fut saisi d'un repentir soudain à la pensée des péchés horribles dont il s'était rendu coupable : rapines de toutes sortes, violations d'églises, déprédations commises dans les biens du Seigneur. Il s'en fut auprès de l'évêque, et lui déclara son intention, pour expier ses crimes, d'entrer dans le Purgatoire. L'évêque dut céder devant sa résolution inébranlable et l'envoya au prieur. Le chevalier se soumit à toutes

les cérémonies préparatoires, reçut la sainte communion et fut conduit solennellement à la porte de la caverne [1]. Lorsqu'il l'eut ouverte, le prieur lui dit : « Entre maintenant au nom de Jésus-Christ et marche jusqu'à ce que tu arrives à un grand champ, au bout duquel tu verras une salle merveilleuse. Là, tu rencontreras des messagers de Dieu qui te diront ce que tu dois faire. » Owein se recommanda aux prières de tous, fit sur son front le signe de croix, et pénétra courageusement dans la grotte.

Peu à peu, l'obscurité devint si profonde, qu'il était obligé de marcher à tâtons. Mais, après quelque temps, le souterrain s'éclaira de nouveau d'une lumière pâle comme celle d'un crépuscule d'hiver. Le chevalier traversa le champ et pénétra dans une grande salle, dont le toit était soutenu par des colonnes, à la manière d'un cloître de moines [2]. Tandis qu'il examinait curieusement ce lieu étrange, quinze hommes se présentèrent à lui. Ils avaient la

1. Fyftene days he dwelled thore
In almesse dedes and holy lore :
At the fyftene dayes ende
The knyght began forth to wende,
Fyrst a-morow he herde masse,
And afterwarde he asoyled [absolved] was
With holy water and holy book :
Every prest and every man
Wente with hym yn processyoun,
And, as lowde as they mygth crye
For hym they songe the letanye,
And browte hym fayre ynto the entré
Ther as syr Owen wolde be.
Ms. Cott. Calig., A. II, fol. 90 v°.

2. « Aula parietes non habebat, sed columnis erat per gyrum subnixa ut claustrum solet monachorum. » Rog. de Wend., p. 194.

tête rasée, portaient des vêtements blancs et ressemblaient à des religieux. Ils saluèrent le pèlerin au nom du Seigneur Jésus et s'assirent. L'un d'eux alors prit la parole et dit : « Béni soit le Dieu tout-puissant qui t'a inspiré le dessein d'entrer dans le Purgatoire afin d'expier tes péchés. Mais n'oublie pas que, si tu manques de courage, tu périras certainement. Bientôt, en effet, dès que nous serons partis, une multitude de démons t'environneront. Ils te feront subir des tourments terribles et t'en promettront de plus terribles encore, à moins que tu ne te laisses reconduire à la porte par laquelle tu es entré. Ne les écoute pas : ils veulent te perdre. Et quelques souffrances qu'ils te contraignent d'endurer, invoque le nom du Seigneur Jésus. A l'instant, tu seras délivré de leurs mains. »

Ainsi parla l'envoyé divin ; puis ses compagnons et lui se retirèrent.

Le chevalier s'équipa pour combattre les diables. Il revêtit l'armure divine, la cuirasse de justice, le casque de l'éternel salut ; il prit dans ses mains le bouclier de la foi, et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu. Soudain il entendit autour de la salle un tumulte pareil à celui que feraient tous les hommes et tous les animaux du monde hurlant ensemble. Ce bruit épouvantable fut suivi d'un spectacle horrible. De toutes parts, une multitude d'êtres difformes se précipitèrent autour du chevalier et l'accueillirent avec des moqueries et des ricanements [1]. « Les au-

1. Then come ther develes on every syde,
Wykked gostes, I wote [know] fro helle,

tres hommes, lui dirent-ils, attendent leur mort pour descendre parmi nous. Mais toi, qui as si bien mérité de vivre en notre compagnie, tu as été pris d'un tel désir de venir nous rejoindre, que tu te présentes ici en chair et en os! Pourtant, comme tu nous as toujours fidèlement servis, nous t'offrons de te reconduire jusqu'à l'entrée de la grotte, afin que tu puisses jouir encore de la vie. »

Sire Owein ne se laissa pas séduire par leurs promesses trompeuses et ne leur répondit rien. Les démons firent entendre des grognements furieux; ils dressèrent dans la salle un bûcher énorme et y jetèrent le chevalier, pieds et poings liés. Mais, par le nom de Jésus, il échappa à ce premier tourment [1]. Le feu s'éteignit au point qu'on ne voyait plus luire une seule étincelle.

Les démons, quittant la salle, entraînèrent Owein vers le sud est, là où le soleil se lève au milieu de l'été [2]. Ils lui firent traverser une plaine immense, dont on ne pouvait apercevoir les extré-

So mony that no tonge mygte telle :
They filled the how yn two rowes
Some grenned on hym and some made mowes [mocked him].
Ms. Cott. Calig., A. II, fol. 91 r°.

1. Then the fendes made a fyre anone
Of blake pyche and of brenstone ;
They caste the knyght theryn for to brenne
And all they begonne ou hym to grenne.
The knyght that payne fulle sore he thowgth
To Jhesu he called whyle he mowgth ;
— « Jhesu », he sayde, « fulle of pyté,
— Help and have mercy on me. »
Ms. Cott. Calig., A. II, fol. 91 r°.

2. « Ubi sol oritur in media estate. » B. M. ms. Roy. 13 B. VIII, fol. 104 r°, col. 1.

mités. La terre y était noire et d'épaisses ténèbres l'enveloppaient. Une foule innombrable d'hommes et de femmes remplissaient cette vaste étendue [1]. Ils étaient couchés le dos en l'air, et fixés au sol par des clous brûlants. Leurs souffrances intolérables leur arrachaient sans cesse des cris ; dans leur angoisse ils mordaient la terre. Les démons couraient sur eux et les frappaient à coups de fouet. Ils renversèrent aussi le chevalier et s'efforcèrent de le transpercer. Sans se laisser effrayer, il invoqua le nom de Jésus. Ainsi il fut délivré de la peine cruelle que les esprits maudits voulaient lui infliger.

On le conduisit alors dans un nouveau champ de supplices. Les pécheurs étaient torturés de la même manière ; seulement ils étaient étendus sur le dos. Des dragons de feu leur rongeaient le corps ; des serpents brûlants enroulés autour de leurs membres y plantaient leurs aiguillons ; d'énormes crapauds s'efforçaient avec leur « bec » monstrueux de leur arracher

1. They browgte hym to a felde fulle brode
Overe suche another never he yode [went],
For of the lenghte none ende he knewe;
Thereover algate he most nowe.
As he wente he herde a crye,
He wondered what it was, and why
He syg [saw] ther men and wymmen also
That lowde cryed, for hem was woo.
They leyen thykke on every londe,
Faste nayled bothe fote and honde
With nayles glowyng alle of brasse;
They ete the erthe so wo hem was;
Here face was nayled to the grownde.
« Spare », they cryde, « a lytylle stounde. »
Ms. Cott. Calig., A. II, fol. 91 r°.

le cœur [1]. Plus loin, les clous qui traversaient les corps étaient si serrés, qu'on n'aurait pas pu glisser son doigt entre eux [2].

Après avoir contemplé ces spectacles terrifiants, Owein dut continuer son douloureux pèlerinage au sein des régions infernales. Les diables le menèrent à une place où les victimes étaient suspendues par leurs différents membres au-dessus de flammes de soufre. Ils lui montrèrent ensuite une grande roue en fer [3], aux rayons de laquelle des malheureux étaient accrochés. Elle tournait si vite qu'elle semblait un cercle de feu. Puis ils tentèrent de le jeter dans des chaudrons pleins de poix bouillante et de métaux en fusion, où les pécheurs étaient plongés à des profondeurs variables. Cependant le nom de Jésus sauva encore le chevalier.

De là on le poussa au haut d'une montagne. Sur le sommet, des hommes et des femmes, dépouillés de tout vêtement, se tenaient accroupis. Soudain, un vent furieux, soufflant du nord, les balaya tous malgré leurs cris, et les précipita dans un fleuve qui roulait des eaux glacées et fétides. Owein aussi fut enlevé par le tourbillon et déposé au milieu du bourbier infect. Mais il appela le Seigneur à son aide et se retrouva sain et sauf sur l'autre rive.

Les démons, l'ayant de nouveau saisi, se dirigè-

1. « Bufones etiam, miræ magnitudinis et hororis, super quorundam pectora incumbentes, deformibus rostris suis corda extrahere conabantur. » Rog. de Wend., *loc. cit.*, p. 197.

2. B. M. ms. Roy 13 B. VIII, fol. 104 v°, col. 1.

3. Roger de Wendover. De rota ferrea et ignita, p 197.

rent avec lui vers le sud. Ils atteignirent l'orifice d'un puits, d'où sortaient des flammes empestées, au milieu desquelles on voyait des hommes nus jaillir et retomber comme des étincelles. « Cette ouverture qui vomit le feu, lui dirent-ils, est l'entrée de l'enfer notre demeure. Tu as bien mérité d'y habiter avec nous pendant l'éternité. Il ne te reste plus qu'un moyen d'échapper à la perdition définitive, c'est de te laisser ramener à la porte du Purgatoire. » Le chevalier, fortifié par Dieu qui l'avait jusqu'alors délivré de toutes leurs embûches, répondit par le mépris à ces mauvais conseils. La rage des diables ne connut plus de bornes. Ils se ruèrent sur Owein et l'entraînèrent avec eux dans les profondeurs de la fournaise. A mesure qu'il s'enfonçait, le pauvre sire voyait le puits s'élargir et ses souffrances devenaient plus cruelles. Son angoisse, un moment, fut si grande, qu'il faillit oublier son Sauveur. Mais Dieu le prit en pitié. Il trouva la force de crier le nom de Jésus-Christ, et à l'instant même, la poussée des flammes le rejeta au dehors. Tout étonné il se tint sur le bord du gouffre effrayant.

Mais les démons ne lui laissèrent point de répit [1]. « Nous t'avons trompé, lui dirent-ils, suivant

1. Ms. Catt. Calig., A. II, fol. 91 v°.
But as he stode up and locked abowte,
Of develes he syge [saw] a fulle gret rowte,
« Knygte », they sayde, why standes thou here?
And where ar alle thy false feere [companions]?
They tolde the that thys was helle;
But other wyse we shulle the telle,
Come with us a lytylle sowth;
We shalle the lede to the develes mowth.

notre habitude qui est de mentir. Ce n'est pas dans l'enfer que tu viens de descendre, car tu n'en serais jamais sorti. Maintenant nous allons te montrer notre véritable séjour. »

Alors Owein fut conduit auprès d'un fleuve immense, qui charriait des flammes et du soufre en ébullition. Au milieu de ce formidable incendie, on voyait se débattre des foules de démons. C'était la bouche de l'enfer. Un pont s'étendait au-dessus de l'abîme, mais si glissant, si étroit et si haut, que jamais homme n'aurait pu le traverser. « Tu vas le passer, dirent les diables à Owein, et le vent qui, tout à l'heure, t'a jeté dans l'autre fleuve, te fera rouler dans celui-ci. Aussitôt nos compagnons t'y submergeront. » Mais le chevalier supplia Jésus de le garder dans sa miséricorde infinie. L'âme remplie d'un courage divin, il s'avança résolument sur le pont. Et voici, il s'élargissait sans cesse, si bien qu'il finit par devenir comme une grande route [1]. En vain, les démons poussèrent des hurle-

They drewe hym be the hatere [garments]
Tylle they come to a great wattere,
Broode and blakke as any pyke [pitch];
Sowles were theryn mony and thykke;
And also develes on eche a syde
As thykke as flowres yn someres tyde.
The water stonke fowle therto
And dede the soles mykylle woo [much woe].
. . . .
Over the water a brygge there was
Forsothe kenere then ony glasse;
Hyt was narowe and hit was hyge,
Onethe that other ende he syge. »

1. Roger de Wendover, p. 199. « Unde pontis latitudo in brevi ita crevit, ut viæ publicæ amplitudinem præferret. » Il est à peine

ments stridents, en vain ils jetèrent vers Owein leurs crochets de fer rouge. Il parvint sans dommage à l'autre rive, où cessait le pouvoir des esprits malins [1].

Devant lui s'élevait un mur magnifique, percé d'une porte qui rayonnait de gemmes et de pierres précieuses. Elle s'ouvrit d'elle-même à son approche. Il fut enveloppé d'un parfum d'une douceur exquise et retrouva toutes les forces perdues au cours de ses souffrances. Une procession s'avançait à sa rencontre [2], avec des cierges, des croix, des bannières et des palmes d'or, une procession comme jamais il n'y en eut dans notre monde. Elle était formée de religieux et de nonnes de tous les ordres. Il y avait là des archevêques, des évêques, des abbés, des moines, des prêtres, des ecclésiastiques des divers degrés, revêtus de leurs vêtements sacerdotaux. Ils reçurent le chevalier avec joie et respect, et l'emmenèrent au son d'une musique divine. Lorsque les derniers accords du concert eurent cessé, deux archevêques prirent la parole et bénirent Dieu de la constance qu'il avait inspirée à son serviteur. Ils lui

besoin de faire remarquer la ressemblance qui existe entre ce pont et le pont Cinvat de la religion avestique ou le pont Sirāt de l'Islam.

1. Le ms. Royal 13 B. VIII, insère ici un sermon que le moine doit lire aux frères qui écoutent le récit. (Fol. 106 r°, col. 2.)

2. As he stode, and was so fayne [glad],
Hym thowgth [seemed] ther come hym agayne
A swyde [very] fayr processyoun
Of alle manere menne of relygyoun,
Fayre vestymentes they hadde on,
So ryche syg he never none.
Ms. Cott. Cal., A. II, fol. 92 r°.

montrèrent ensuite une prairie émaillée de fleurs, qui s'étendait à l'ombre d'arbres chargés de fruits délicieux [1]. Il sembla à Owein qu'on aurait pu se nourrir seulement de leur odeur, tant elle était suave. Jamais la nuit n'enveloppe ces lieux de son obscurité, mais ils brillent continuellement d'une splendeur ineffable. La contrée était pleine d'une multitude de gens qui chantaient les louanges du Créateur, les uns couronnés comme des rois, d'autres couverts de vêtements d'or, et plusieurs habillés ainsi qu'ils l'avaient été durant leur vie Tous ceux qui voyaient le chevalier remerciaient Dieu de sa venue et se réjouissaient de ce qu'il avait échappé à la mort. Là il n'y a plus ni froid, ni chaleur excessive, ni rien de ce qui peut nuire ou faire de la peine.

Mais les deux pontifes qui avaient guidé sire Owein lui dirent : « Puisque la miséricorde divine t'a conduit jusqu'à nous, écoute l'explication de tout ce que tu vois. La place où nous habitons est le pa-

1. Hyt was grene, and fulle of flowres
Of mony dyvers colowres ;
Hyt was grene on every syde,
As medewus are yn someres tyde.
There wre trees growyng fulle grene,
Fulle of frugte ever more, y wene [suppose];
For thes was frwyte of mony a kynde,
Suche yn the londe may no mon fynde.
. . . .
. . . .
There was no wronge, but ever rygth,
Ever day and nevere nygth.
They shone as brygth and more clere
Then ony sonne yn the day doth here.
Ms. Cott. Cal., A. II, fol. 92 v°.

radis terrestre. Jadis le premier homme en fut chassé parce qu'il avait transgressé la loi divine. Nous avons dû passer comme lui par la misère et la mort. Mais la foi en Jésus-Christ, que nous reçûmes dans le sacrement du baptême, en nous lavant du péché originel, a rouvert pour nous l'accès de ce séjour béni. Seulement, il fallait d'abord que nous expiions toutes les fautes dont nous nous étions rendus coupables. Les pénitences inachevées sur la terre se sont continuées dans les champs de tourments que tu viens de traverser. Les malheureux qui y souffrent présentement, à l'exception de ceux qui ont été plongés dans le puits de l'enfer, viendront demeurer avec nous, lorsqu'ils auront été purifiés de leurs péchés. Chaque jour il en arrive et nous les accueillons comme toi. Mais, en attendant leur libération définitive, les messes, les psaumes, les aumônes, les prières générales de l'Église et les secours spéciaux de leurs amis, contribuent à adoucir leurs peines, à diminuer l'horreur de leurs supplices.

« Tu vois combien nous sommes heureux, et pourtant nous ne sommes pas dignes encore de goûter les joies du ciel. Dieu fixe pour chacun le moment où il l'appellera à partager sa gloire. »

Après ce beau discours, ils firent monter le chevalier sur la pente d'une montagne et lui commandèrent de lever les yeux. Le ciel, au-dessus de lui, était brillant comme de l'or qui brûle dans une fournaise. « C'est ici la porte du paradis céleste, lui dirent-ils, le lieu où doivent se rendre tous nos compagnons. Chaque jour Dieu nous envoie par là notre nourri-

ture. Tu y goûteras toi-même avec nous. » A peine avaient-ils ainsi parlé, qu'un rayon de feu, venant d'en haut, illumina la contrée bienheureuse. Une flamme se posa sur chacun des élus et les pénétra peu à peu. Le chevalier en sentit une douceur telle qu'il ne savait plus s'il était vivant ou mort.

Il serait volontiers resté dans le paradis. Mais les deux archevêques le rappelèrent à la réalité. « Il est temps que tu retournes sur terre, dirent-ils. Si tu vis pieusement, les démons ne pourront rien contre toi, lorsque ton âme quittera ton corps, et tu reviendras parmi nous. » Owein, désespéré, hésitait à partir. « Je crains, objectait-il, que ma faiblesse ne me fasse de nouveau succomber aux tentations. — Il en sera suivant la volonté de Dieu », répondirent les deux prélats. Puis ils le conduisirent à l'entrée de leur domaine et fermèrent sur lui la porte resplendissante [1].

Owein reprit le chemin par lequel il était venu. A son approche, les démons effrayés s'enfuirent. Il traversa sans être molesté les divers lieux de tourments, et se retrouva dans la salle où avait commencé son long pèlerinage. Les quinze messagers divins l'attendaient. Ils lui recommandèrent de se hâter, car l'aurore éclairait déjà le monde. Après avoir reçu leur bénédiction, le chevalier gravit l'étroit passage. Il parvint à l'ouverture du Purgatoire au moment même où le prieur y arrivait. On

1. Le ms. Roy. 13 B. VIII insère ici une homélie sur les joies spirituelles du ciel. Fol. 109 v°, col. 2.

le reçut avec joie. Pendant quinze jours, il resta dans l'église pour remercier le Seigneur de lui avoir donné foi et courage. Ensuite il se croisa et partit pour la Terre sainte. A son retour, il consacra sa vie au service du Roi des rois [1].

1. Roger de Wendover et le ms. Royal 13 B. VIII racontent ensuite comment Owein servit d'interprète à Gilbert de Luda, plus tard abbé de « basingewerch ». Suivent encore dans le ms. un certain nombre d'histoires destinées à prouver la réalité des aventures d'Owein. (Fol. 111 v°, col. 1; fol. 111 r°, col. 2.) Enfin, dans un court épilogue, l'auteur adresse son œuvre à H. de Sartis et se recommande à l'indulgence des lecteurs. (Fol. 112 v°, col. 2.)

CHAPITRE IV

HISTOIRE DU SANCTUAIRE DU LOUGH DERG

Les impressions de quelques pèlerins. — Première destruction du sanctuaire (1497). — Seconde destruction (1632). — Interdiction du pèlerinage en 1704. — Le Purgatoire de saint Patrice se maintient jusqu'à notre époque.

Avec l'apparition des Aventures du chevalier, le mythe du Purgatoire de saint Patrice pénètre dans la littérature et cesse d'être simplement une tradition locale. Mais cette transformation, qui assure à la légende un développement nouveau et indépendant, ne brise pas tous les liens qui la rattachent au vieux sanctuaire. Sur celui-ci, Henry de Saltrey ne donne que des renseignements très vagues. Heureusement la liste des pèlerins qui visitèrent l'île du Lough Derg est longue. Beaucoup ont pris soin de noter leurs impressions. Nous allons chercher dans quelle mesure elles confirment ou expliquent celles d'Owein.

Avant lui déjà, s'il faut en croire un écrivain français du XVI[e] siècle, Étienne Forcatel [1], le roi Arthur

1. *De Gallorum Imperio et Philosophia Libri Septem.* Parisiis, 1589, p. 1007. Cf. Wright, *op. cit.*, p. 62-64, et Krapp, *op. cit.*, p. 29.

serait descendu dans la grotte miraculeuse. Ce souverain, d'une piété insigne, travaillait à arracher la superstition du cœur de ses sujets. Le paganisme était resté fort surtout en Irlande, où saint Patrice avait depuis peu apporté l'Évangile. Arthur s'y rendit et parcourut toute la contrée. Il arriva ainsi jusqu'au nord de l'île, près de cette cave qu'on croit être une entrée du séjour des mânes ou, en tout cas, du lieu où les âmes pécheresses sont purifiées [1]. Peut-être, ajoute notre auteur, l'apôtre avait-il imaginé cette histoire pour terrifier les sauvages Irlandais et les détourner de leurs mauvaises actions. Quoi qu'il en soit, le roi se glissa dans le Purgatoire par un sentier difficile et rude; mais son écuyer, Gavain, rempli de terreur, le dissuada d'examiner plus longtemps l'antre affreux, dans lequel on entendait tomber une eau exhalant une forte odeur de soufre et des voix qui résonnaient lugubrement. L'enchanteur Merlin fut consulté sur l'origine du souterrain. Après avoir avalé le cœur d'une taupe fraîchement tuée, et murmuré quelques paroles incompréhensibles, il affirma qu'Ulysse lui-même

1. Ferebatur enim ad Manes perujus specus, vel certe ad locum, in quo animæ eorum qui dum viverent, sese vitiis ac labe aliqua eluibili inquinaverunt, recocti expolirentur : ut omni noxia purgatæ et hilares inde in cœlum evolerent. Forte Patricius inter immanes et efferatos populos lepido commento usus fuerat, quo magis eo a peccatis deterreret, et ultricem speluncam adesse pene domi ostenderet. Accepi ego ex quibusdam seriis Merlini commentariis Arthurum a Gauanio militie magistro revocatum, ne penitus horridum antrum scrutaretur, in quo utique audiebantur fragores aquæ precipitis odorem sulphureum emittentis et vocum lugubre quiddam resonantium, velut suo corpore destitutum.

l'avait jadis creusé. Le temps se serait chargé ensuite de l'agrandir.

Il n'est pas très surprenant de voir les légendes d'Arthur et de saint Patrice mélangées : tous deux sont des héros populaires à peu près contemporains. L'allusion aux voyages d'Ulysse s'explique par l'étymologie bizarre qu'on donnait au mot Ulster : *Ulyssis terra*, le pays d'Ulysse [1]. La tradition rapportée par Forcatel est tout à fait isolée. Il est donc inutile de nous y arrêter plus longtemps.

Dès le commencement du XIIIe siècle, Césaire d'Heisterbach († 1240) encourage ceux qui doutent des peines du purgatoire à aller au Lough Derg [2]. Un des plus anciens pèlerins connus est peut-être un Français appelé Godalh [3], qui vint à la grotte en

1. Cf. Wright, p. 64. L'Ulster serait le mystérieux pays des Cimmériens de la Nekyia de l'Odyssée. On appliquait au Purgatoire de saint Patrice les vers de Claudien :

Est locus extremum qua pandit Gallia litus
Oceani prætentus aquis, ubi fertur Ulysses
Sanguine libato populum movisse silentem,
Illic umbrarum tenui stridore volantium
Flebilis auditur quæstus, simulacra coloni
Pallida defunctasque vident migrare figuras.

Lib. I, 122, in Ruffinum.

2. « Qui vero de purgatorio dubitat, Scotiam (c'est-à-dire l'Irlande) pergat, Purgatorium Patricii intret, et amplius de purgatorii pœnis non dubitabit. » Cæsar. Heisterbach, *Dialog. de mirac. sui temporis*, libr. XII, cap. 38.

3. Sa vision n'a pas encore été publiée. Elle est signalée dans Champollion-Figeac, *Mélanges historiques*, Paris, 1847. Le vol. III, p. 258-376, contient une réimpression des *Notices et Extraits des mss. conc. l'hist. de Fr. et la litt. fr. dans les biblioth. d'Italie.* A la p. 325, mention du ms. de Turin, 4, 22, k, du XIIIe siècle, où se trouve la vision de Godalh, « facta in Ibernia en l'an de Notre Senhor 1248, qi era lo segond an de papa eugens quart ». V. Krapp, *S. Pat. Purg.*, p. 24-25 et note.

1248. Il appartenait à une famille de haute noblesse, mais s'était montré cruel et pervers durant toute sa vie. Comme Owein, il eut une vision terrible, qui lui inspira, sans doute, des réflexions salutaires et le désir de modifier à l'avenir sa conduite. Pendant les années qui suivirent, il est certain que de nombreux pénitents visitèrent le sanctuaire irlandais; mais on ignore leurs noms. Les premiers documents vraiment historiques que nous possédions sur le pèlerinage sont des témoignages accordés, le 24 octobre 1358, par le roi Édouard III à deux étrangers de distinction, Malatesta Ungarus de Rimini, et Nicolas de Beccariis de Ferrare. Ces lettres scellées du sceau royal, et datées du palais de Westminster, attestent que les deux gentilshommes ont loyalement accompli tous les rites réglementaires [1].

Le 15 mars 1365, Milo, archevêque d'Armagh, recommande au prieur de l'île de recevoir, d'entretenir et de protéger John Bonham et Guidas Ciffi, qui veulent retrouver dans le Purgatoire « la santé de leur âme [2]. »

Vers la même époque Sir William Lisle, au cours

1. V. Rymer, *Fœdera*, vol. III, I[re] part., p. 174. Rex universis et singulis ad quos præsentes literæ pervenerint salutem. Nobilis vir Malatesta Ungarus de Arminio miles, ad præsentiam nostram veniens mature nobis exposuit quod ipse nuper a terræ suæ descendens laribus, Purgatorium Sancti Patricii infra terram nostram Hiberniæ constitutum in multis corporis sui laboribus peregre visitaret ac per integræ diei et noctis unius continuatum spatium, ut est moris, clausus manserat in eodem ;.... etc.

2. Cette lettre trouvée « parmi une quantité d'autres » à Armagh, par le docteur Jones, évêque de Clogher, a été publiée par lui dans son *Treatise of S. Patrick's Purgatory*. Lond., 1647. Cf. Krapp, *op. cit.*, p. 32.

d'un voyage en Irlande, passait quelques heures dans la cave de saint Patrice. Il eut plus tard l'occasion de raconter ses impressions à Froissart, qui reproduisit la conversation dans ses Chroniques. Le passage mérite d'être cité [1]. « Le vendredy au matin, nous chevauchasme ensemble, messire Guillemme de Lille et moi, et sus nostre chemin je luy demanday se il avoit esté en ce voyage d'Irlande avec le roy. Il me respondy : « Oyl ». Dont luy demanday se de ce qu'on appelle le trou Saint-Patris, c'estoit vérité tout ce qu'on en disoit.

« Il me répondy que oyl, et que luy et ung chevallier d'Angleterre, le roy estant à Duvelin, y avoient esté et s'i estoient enclos oultre soleil esconsant, et là demourèrent toute la nuit et lendemain furent yssus hors à soleil levant. Dont luy demanday des merveilles et des nouvelles dont on racompte et que on y veoit, se riens en estoit. Il me respondy ad ce et me dist : « Quant moy et mon compaignon eusmes passé la porte du celier, que on appelle le Purgatoire Saint-Patris, et nous feusmes descendus trois ou quatre pas (car on y descent ainsi que à ung celier), challour nous prist ens ès testes, et nous asseismes sur les pas qui sont de pierre, et, nous illec assis, très-grant voulenté nous vint de dormir, et dormismes toute la nuit. » Dont luy demanday se en dormant, ils sçavoient où ils estoient et quelles visions leur vindrent. Il me respondy et dist que en dormant ils

1. *Œuvres de Froissart*, publ. par le baron Kervyn de Lettenhove. Bruxelles. 1871. *Chroniques*, t. XV (1392-1396), p. 145-146. La visite de Sir William Lisle au Purgatoire eut lieu en 1394.

entrèrent en ymaginations très-grandes et songes merveilleux, et veoient, ce leur sembloit, en dormant trop plus de choses que ils n'euissent fait en leurs chambres sur leurs lits. Tout ce affermoient-ils bien : « Et quant au matin nous feusmes éveilliés, on ouvry l'uys, car ainsi le avions-nous ordonné, et yssismes hors, et ne nous souvint de chose que euissions veu, et tenions et tenons encoires que ce soit toute fantosme. »

Le scepticisme de Sir William Lisle, si joliment exprimé par Froissart, est très extraordinaire. Les merveilles du Purgatoire étaient loin alors d'avoir été reléguées au rang de fables pieuses. Jamais sa renommée ne semble mieux établie qu'à la fin du XIVe siècle. Il suffira, pour le prouver, de quelques faits.

Le 7 septembre 1397, Richard III accorde un sauf-conduit jusqu'au Lough Derg, à Raymond, vicomte de Périlhos, chevalier de Rhodes et chambellan du roi de France, qui se faisait accompagner de vingt hommes et de trente chevaux [1].

A son retour le noble voyageur écrivit en dialecte limousin (limosina lingua) le récit de ses aventures [2]. O'Sullevan, dans son *Historiæ catholicæ Iberniæ Compendium* (Lisbonne, 1621), a traduit en

1. Rymer, *Fœdera*, vol. III, IVe partie, p. 135. *De salvo conductu ad visitandum Purgatorium Sancti Patricii*, donné à « Reymundos vicecomes de Perilleux et de Rodes Chivaler, camerarius carissimi Patris nostri Franciæ ».

2. Ce récit a été inséré dans les *Mémoires de la Société archéologique du Midi*. M. Raynouard communiqua à Wright la copie d'un ms. qu'il cite plusieurs fois dans son *Lexique roman*. V. Wright,

latin cette histoire, d'après un petit livre manuscrit, que lui avait donné un ami.

Raymond ne pèche pas par excès de modestie. Il affirme qu'il a été d'abord ministre de Charles V de France, puis commensal et ami de Jean I[er] d'Aragon.

A la mort de celui-ci, en 1395, il fut pris d'un vif désir de voir des choses étranges et surtout de connaître le sort de son dernier maître dans l'au delà. Le roi de France lui donna des lettres pour celui d'Angleterre, qui le reçut très bien.

A Dublin, le vicomte est présenté à Richard Plantagenet, comte de March et vice-roi d'Irlande. De là il se rend auprès d'un archevêque qui l'adresse « ad O'Nellum regem, » seigneur de la contrée où était situé le sanctuaire. Avant de se laisser emprisonner dans la cave, Raymond écrit son testament, et indique à ses deux fils tout ce qu'ils doivent faire au cas où il ne reviendrait pas (*si ipse a scrobe non reverterer*).

Ses visions sont identiques à celles du chevalier Owein. Seulement il retrouve dans le Purgatoire Jean d'Aragon et une de ses cousines, dont il ignorait la mort. Celle-ci, Donna Aldonsa Carolea, subissait des tortures terribles, parce qu'elle avait pris l'habitude, de son vivant, d'être toujours outrageusement fardée. Pourtant, ceux que le vicomte reconnut dans

op. cit., note de la page 137, et Philomneste Junior (Brunet), *Le voyage du Puys Sainct Patrix*, p. 41, note. Cf. Du Mège, *Voyage au Purgatoire de saint Patrice par Perilhos et lo libre de Tindal*. Toulouse, 1832; Gröber, *Grundriss der Roman Philologie*, vol. II, p. 63, et Krapp, *op. cit.*, p. 25, note.

les champs de supplices étaient sur la bonne voie du salut [1].

En 1408, c'est un baron hongrois, nommé Laurent Rathold, qui entreprend le long pèlerinage. Sa visite à l'île du Lac Rouge est racontée dans un ouvrage manuscrit du XVe siècle par un certain Jacques Yonge, « notarius Imperialis » à Dublin [2]. Le livre est divisé en quinze chapitres. Après avoir expliqué comment fut fondé le Purgatoire de saint Patrice, l'auteur annonce son intention de parler de quelqu'un qui y est entré lui-même, au temps du sérénissime Henry IV, roi d'Angleterre, la douzième année de son règne. Le chapitre III (fol. 37 et 38) contient la lettre de recommandation donnée à Laurent, le 10 janvier 1408, par Sigismond de Hongrie. Yonge mentionne ensuite les dévotions de Laurent aux reliques des saints irlandais Patrice, Brigite et Columban, et son entrevue avec le prieur de Réglis. A partir du sixième chapitre, on trouve une description de l'île, puis les visions du héros dans la grotte. Grâce à la prière : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi, pécheur ! » il réussit à mettre en fuite les démons. Il rencontre enfin un

1. Obvia etiam mihi fuit Donna Aldonsa Carolea, mea cognata, cujus interitus antea eram nescius, quia me proficiscente in vivis agebat. Hæc eo potissimum torquebatur quod faciei comendæ fucatisque coloribus depingendæ nimium studebat. Omnes tamen (Deo sit gratia, laus et gloria) erant in via salutis.

2. Brit. Mus. ms. Royal 10 B. IX, fol. 36 v° ; 44 v°. Cf. Krapp, *op. cit.*, p. 33-35 Le premier chapitre a pour titre : *Prohemium memoriale super visitatione domini Laurencii Ratholdi militis* et *baronis Vngarie factum de Purgatorio sancti Patricii in Insula Hibernie.*

ange qui lui adresse en hébreu ses salutations. « *Slam alecha*, lui dit-il, ce qui signifie la paix soit sur toi. » Et comme Laurent lui demande son nom : « Je suis Michel, répond-il, le commandant du Paradis, celui que tu as fidèlement adoré, et grâce auquel tu es parvenu jusqu'ici. » Le pèlerin, conduit par l'archange, aperçoit de loin une vallée pleine de feu et de fumée, puis il est ramené à l'entrée du Purgatoire. Ceci se passait, ajoute Yonge, tandis que le soleil était dans le signe du scorpion et la lune dans celui de la balance, l'an du Seigneur 1409.

Quelques semaines plus tôt, le vendredi après la fête de l'Exaltation de la Croix, au moment de la moisson, William Staunton, natif du diocèse de Durham, avait séjourné dans la cave de saint Patrice. Il nous a laissé le récit des révélations extraordinaires qui lui furent octroyées. Elles sont plus originales et plus développées que toutes celles qui précèdent [1]. Le but de William est évidemment de flétrir les modes extravagantes [2] et les vices de son temps.

Après lui avoir enseigné la prière [3] qu'il devait

1. Il y a deux manuscrits de la vision de William Staunton : le ms. du Brit. Mus. Royal 17 B. XLIII, et le ms. Brit mus. Addit. 34, 193. Krapp a publié un texte critique de la vision d'après le premier de ces mss. V. Krapp, *op. cit.*, p. 54-77. Ce texte commence ainsi : Here begynneth the reuelacion the which William Staunton saw in Patrik is purgatorie the friday next after the fest of the exaltacion of the crosse in the yere of owre lord M.CCCC.IX (fol. 133 v°).

2. V. Chaucer, *Persones Tale*.

3. « Ihesu Christe fili dei viui misereri michi peccatori. » Fol. 133 v°.

répéter au cas où il rencontrerait de bons ou de mauvais esprits, le prieur, nommé Matthieu, le fit entrer dans le Purgatoire, à quatre heures du matin.

« Je commençais, dit William, par dormir un moment. Puis j'aperçus une petite lumière semblable à celle du jour qui se lève, et je crus distinguer un homme et une femme, tous deux en vêtements blancs, comme des religieux. » C'étaient saint Jean de Bridlington et sainte Ive de Quitike [1].

Ils souhaitent la bienvenue au pèlerin et lui donnent des indications sur le chemin qu'il faut prendre. Lorsqu'ils l'ont quitté, William se met en route. Il ne tarde pas à rencontrer des diables déguisés en hommes, qui font tous leurs efforts pour l'empêcher de poursuivre son voyage. Mais il ne les écoute pas et continue d'avancer. « Alors m'apparurent beaucoup de terribles et horribles esprits par lesquels je fus très effrayé et épouvanté. Les uns avaient quatre visages et sept ou cinq cornes; d'autres un visage sur chaque coude, d'autres un visage sur chaque genou [2]. Ils firent autour de moi un bruit épouvantable et me tirèrent leurs langues brû-

1. Saint Jean de Bridlington, saint populaire dans le Yorkshire à la fin du XIVe et au commencement du XVe siècle. Il mourut prieur de Bridlington le 10 octobre 1379. Sainte Ive (ordinairement Ia, Ye ou Ya) est probablement une des missionnaires qui accompagnèrent saint Patrice en Irlande. Quitike = Quethiock. Cf. Krapp, *op. cit.*, p. 57 et 58.

2. And than y went forthe that way and sone ther appered to me many fereful and horrible spirites of the which y was moche afered and dred. And summe of tho spirites had IIII visages, summe with VII hornes and summe with V; summe had a visage in euery elbowe, summe on every kne. And thei maden to me an hudious noyse.... (Fol. 134-135.)

lantes.... Et j'étais si effrayé que je ne pensais plus ni à Dieu ni à ma prière.... Heureusement la bienheureuse vierge sainte Ive se présenta devant moi et me dit : « Insensé, songe à la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et touche l'oraison que tu portes écrite sur ton front. »

William obéit à cet ordre et tous les esprits malins s'évanouissent. Il marche encore l'espace d'un mille et retrouve saint Jean, sainte Ive et une de ses sœurs morte jadis en temps de peste. Celle-ci l'accuse de ne pas l'avoir laissée épouser l'homme qu'elle adorait. Saint Jean le réprimande sévèrement. « Pourquoi as-tu commis une pareille faute contre Dieu et contre ton âme, car c'est pécher grandement que d'empêcher ceux qui s'aiment de se marier, quelle que soit leur origine et quand bien même l'un appartiendrait à une famille de bergers, et l'autre descendrait des empereurs ou des rois [1]. »

Saint Jean conduit alors William auprès d'un feu immense, qui répandait une odeur empoisonnée. « Et là, je vis un grand nombre d'hommes et de femmes dont quelques-uns m'étaient connus. Plusieurs portaient des colliers d'or et d'argent ou de brillantes ceintures. D'autres avaient leurs vêtements tout garnis de clochettes et des longues poches à leurs manches. Les femmes étaient habil-

1. Tho saint Iohn said, « whi diddest thou this trespas agen god and thi own sowle ? ffor y tel the ther nys no man that letteth man or woman to go togeder in the bond of god, thow the man be a sheperd and all his auncestres and the woman be comyn of kingis ar of emperours.... » Fol. 135.

lées de robes à traîne. On voyait sur leurs cheveux de pimpantes guirlandes d'or, de perles et de joyaux. Mais tous ces bijoux brûlaient comme du feu. Les étoffes étaient pleines de vipères, de crapauds et d'horribles bêtes qui s'acharnaient après les malheureux et les torturaient sans relâche. Les couronnes précieuses et les grelots se transformaient en clous, que les démons enfonçaient à coups de marteau dans les corps et dans les têtes.... Et saint Jean me dit : « Ces hommes là-bas sont ceux qui déshonorent Dieu par l'orgueil de leur cœur et de leur parure. Ils prêtent plus d'attention au monde et à sa vanité qu'à Dieu et à leur âme.... Et parce qu'ils n'ont pas expié leurs fautes de leur vivant, ils souffriront ces peines jusqu'au jour du jugement. »

William est mené devant un autre feu rempli de métaux en fusion. Au milieu des flammes, les démons s'occupaient à couper les membres des pécheurs, à leur arracher les ongles, la langue, le cœur ou les yeux. Ils bouchaient les blessures avec du métal bouillant et reformaient ensuite les corps mutilés. « Ce sont, dit saint Jean, ceux qui ont démembré Dieu par leurs horribles jurons, et ainsi ils seront tourmentés tout le temps que l'Éternel voudra. »

Le troisième feu sentait abominablement mauvais. Les diables bourraient les pauvres âmes de boue brûlante comme on entasse dans un sac les flocons de laine. Ceux qui subissaient ce supplice étaient les profanateurs des jours saints. Au lieu d'aller à l'église et d'offrir à Dieu leurs prières, ils s'étaient

attablés dans les tavernes et livrés à l'ivrognerie [1].

La longue série des châtiments se continue par ceux des parents qui n'ont pas enseigné à leurs enfants à les respecter, par ceux des voleurs, des recéleurs, des exécuteurs testamentaires infidèles, des faux témoins, des meurtriers, des débauchés, des parents trop indulgents et des calomniateurs [2].

« Alors saint Jean me conduisit dans un grand espace et me montra deux tours : l'une était pleine de feu brûlant, et l'autre de glace et de neige. »

Chauffées à blanc dans la première, les âmes étaient ensuite jetées dans la seconde « et cela les tourmentait extrêmement. » D'autres âmes, armées de tisons enflammés, les frappaient à coups redoublés. Des serpents, des crapauds, des vers horribles les mordaient cruellement. « Et saint Jean me dit : « Ceux-ci étaient des évêques et des prélats de la sainte Église. Ils auraient dû prêcher et donner le bon exemple au commun peuple. Mais ils n'ont pas agi ainsi ; c'est pourquoi ils seront châtiés tant que l'Éternel le jugera bon [3]. » Les âmes qui les bat-

1. .... « They dispendid here holydai in gloteny and dronknesse in taverns and other places, takyng and fillyng hem self owte of mesure more than hem nedid, so mykel that summe of hem cast up agen. » Fol. 138 r°.

2. La nature des supplices et l'extrême réalisme avec lequel ils sont décrits rendent la plus grande partie de ce passage absolument intraduisible.

3. « Thanne seint Iohn said unto me, « These were bisshoppes and other diuers prelates of holy chirche that shuld haue prechid and geve good ensampell of levyng to the comyn people; for thei did not thus now thei be punysshid and payned with this fire and this cold sodaynly during the will of [God]. » Fol. 141 r°.

taient, étaient leurs serviteurs, et les bêtes venimeuses leurs dentelles et leurs armes....

« Puis je vis un autre feu, et ceux qui y brûlaient étaient aussi gonflés que des tonneaux.... Des reptiles les suçaient jusqu'au moment où leur corps avait repris sa forme normale ; ensuite, ils les piquaient de nouveau pour les faire enfler.... Et j'entendis des voix qui criaient : « Jésus-Christ, Fils du Dieu du ciel, juge juste, venge-nous. Ces gens possédaient des biens de la sainte Église plus qu'ils n'en avaient besoin pour eux-mêmes, et ils ont toléré que nous périssions faute de secours. » Saint Jean explique à William la raison de ce supplice : « C'étaient des religieux, moines, chanoines ou autres, qui auraient dû vivre d'abstinence. Ceux qui demandent vengeance sont les malheureux, qui auraient pu être aidés avec ce qu'ils ont dépensé en folles prodigalités. »

Le pèlerin assiste encore aux tourments des ecclésiastiques, curés, vicaires et prêtres qui ont négligé leur service et préféré à la dévotion les plaisirs mondains. Il reconnaît parmi eux un oncle mort depuis seize ans. Il voit aussi ceux qui n'ont pas enseigné la bonne doctrine au peuple, ou qui ont laissé tomber en ruine les églises.

Enfin saint Jean l'emmène « au bord d'une eau noire et sale à voir ; et dans cette eau, il y avait beaucoup de démons hurlant et faisant un bruit horrible [1].... et je vis un pont grand et large sur lequel

1. « And than seint Iohn led me forthe toward a water the which

s'avançait un évêque, suivi de clercs et de dignitaires.... Et après qu'il eut marché une partie du chemin, les diables arrachèrent les piles du pont et l'évêque, avec tous ceux qui l'accompagnaient, fut précipité dans le bourbier. Il me sembla apercevoir un ange brillant qui lui enlevait sa croix et sa mitre. » Alors saint Jean prit la parole : « Cet évêque, dit-il, ne vivait pas selon le plaisir de Dieu ; c'est pourquoi maintenant il est affligé de peines diverses. Le pont que tu vois, il l'a fait faire jadis pour le bien du commun peuple ; mais il a employé à sa construction de l'argent mal acquis. Aussi Dieu a-t-il permis qu'il fût renversé.... » Ici finit la révélation des châtiments du purgatoire [1].

« Et quand saint Jean m'eut montré tous ces tourments et bien d'autres encore, je lui dis : « Ne peut-il y avoir quelque adoucissement ou quelque remède pour ces âmes misérables? » et il me répondit : « William, à Dieu ne plaise qu'il en fût autrement, car tu dois comprendre qu'elles peuvent être aidées d'abord par la miséricorde divine, et ensuite par les bonnes œuvres, les psaumes, les messes, les aumônes, les prières et les pèlerinages des vivants.... » Après avoir achevé ce petit discours, saint Jean disparaît. Il laisse William près d'une eau très profonde qui s'étend au pied de rochers escarpés Le pèlerin, effrayé par les cris des démons qu'il entend derrière lui, est rassuré par sainte Ive.

was blak and fowle to sight; and yn thilk water were mony fendes yellyng and makyng gresly noyse,... » Fol. 143 r°.

1. Finis reuelacionum penalium. Fol. 144 r°.

De l'autre côté du fleuve se trouvait une haute tour. « Sur le sommet, je vis une belle femme debout, et elle me regardait. J'en fus fort content et, m'étant mis à genoux, je récitai, avec le plus de ferveur que je le pus, cinq *Pater* dans l'adoration des cinq plaies de Notre-Seigneur, et cinq *Ave* dans l'adoration des cinq joies de Notre-Dame.... J'aperçus alors une échelle qui partait du haut de la tour et atteignait la rive sur laquelle je m'étais agenouillé. Mais elle était si petite qu'il paraissait impossible qu'elle pût supporter quelque chose, et le premier échelon, que je touchai à peine du bout de mes doigts, me sembla plus tranchant qu'un rasoir. » Heureusement, une corde est jetée à William. La femme lui ordonne de se l'attacher autour de la ceinture. Il parvient ainsi sur le premier échelon qui ne le blesse aucunement, puis sur la plate-forme supérieure. Lorsqu'il a remercié le Seigneur de son assistance, la belle femme lui dit : « Cette corde est celle que tu as donnée jadis à un marchand qui avait été dépouillé par les voleurs, et qui te suppliait de l'aider pour l'amour de Dieu [1]. »

Il arrive ensuite dans une contrée où la terre était aussi brillante que du cristal. Des arbres magnifiques l'ombrageaient et l'embaumaient de parfums plus suaves que ceux de toutes les bou-

1. « The yender cord is thilk corde that thou yavest to the chapman that was robbid whit iwes when he cam where yow were asking almes for the loue of God. » Fol. 145 v°. — Fol. 146 r°. « Dépouillé par des Juifs », dit le manuscrit Royal. Le manuscrit Addit. porte « dépouillé par des voleurs. »

tiques d'épices du monde entier [1]. Des oiseaux merveilleux l'égayaient de leurs chants. « Ce pays était si beau que j'aurais voulu l'habiter toujours et je m'étonne presque que j'aie pu le quitter, et plus j'allais, plus je l'aimais. » William rencontre une procession de moines, de chanoines et de prêtres, vêtus de blanc, qui l'accueillent avec tendresse et le remercient de toutes ses bonnes œuvres. Un évêque le bénît, et loue Dieu de la protection qu'il a accordée à son serviteur. Il se lamente ensuite sur la corruption des gens du monde, qui oublient la grâce du Seigneur et négligent de se confesser et de faire pénitence. « Et après que l'évêque m'eut parlé un bon moment, il me dit : Retourne maintenant dans ton pays et sois un homme de bien. Si tu fuis le péché, tu reviendras parmi nous, mais si tu y succombes, il te faudra repasser par les tourments auxquels tu viens d'échapper. » William insiste pour demeurer plus longtemps dans ce lieu de délices ; mais l'évêque lui répond de ne pas demander l'impossible. « Pourtant, ajoute-t-il, tu vas encore assister au jugement de la supérieure d'un couvent.... »

« Je les suivis donc sur la colline où cette âme venait d'arriver. Une foule de démons se tenaient autour d'elle. Et aussitôt un des moines venus avec l'évêque ouvrit un livre, qui contenait la règle d'après laquelle elle aurait dû vivre. Il l'interrogea sur sa conduite et sur la manière dont elle avait dirigé

1. « .... And swetter of sauour than al the spicers shoppes of all the warlde. » Fol. 146 r°.

ses sœurs. La religieuse se défendit piètrement. Et les esprits malins l'accusèrent, disant qu'elle était entrée dans les ordres non par dévotion, douceur et humilité, mais par amour du faste, par orgueil, et pour jouir abondamment des richesses mondaines. Il est bien connu de Dieu, de tous les anges du ciel, des hommes de son pays et des diables de l'enfer, affirmaient-ils, qu'elle s'adonnait au luxe, qu'elle portait des fourrures, des ceintures d'or et d'argent, des bagues à ses doigts, des boucles précieuses à ses souliers. La nuit, elle se couchait mollement comme une impératrice, et ne daignait pas se lever pour le service divin. Les mets dont elle se nourrissait étaient toujours délicats, et de même sa boisson. »

La nonne, en pleurant, déclarait qu'elle s'était confessée et repentie de toutes ses fautes, mais elle se reconnut coupable d'avoir mal gouverné son couvent. L'évêque alors lui enjoignit de supporter des tourments jusqu'au jour du jugement, pour expier les péchés qu'elle avait commis durant sa vie. Puis il commanda à William de reprendre le chemin de sa maison et de ne rien craindre, car il ne verrait pas un seul mauvais esprit. « Après cela je pris congé et arrivai aussitôt à la porte par laquelle j'étais entré. C'est pourquoi, vous tous chrétiens, qui entendrez ou qui lirez ceci, je vous prie, pour l'amour de Dieu, de ne pas m'oublier dans vos prières. Et vous aussi, vous serez dans les miennes [1]. *Explicit.* »

1. « Wherfore al cristen men that heryn or redyn this, I beseche yow for the loue of God that ye haue me in yowre praier, and ye shul be yn myne. » Fol. 148 v°.

Parmi les derniers pèlerins du xve siècle, on peut citer encore deux prêtres de Lyon, Jean Garhi et François Proly, accompagnés de leur serviteur Jean Burgesse. Dans une lettre de recommandation qu'il leur donne à leur retour, Octavien, archevêque d'Armagh (1480-1513), déclare qu'après avoir mortifié leur corps selon les cérémonies prescrites, ils purent contempler toutes les tromperies et fantastiques tentations du diable [1].

Si les mystères du Lough Derg continuaient à attirer les âmes naïves, l'esprit de la Renaissance rendait les intellectuels plus sceptiques. Érasme pense que la véritable origine des histoires relatives à la caverne irlandaise doit être cherchée dans la fable païenne de l'antre de Trophonius. Beaucoup, ajoute-t-il, descendent encore dans le Purgatoire de saint Patrice. Mais épuisés par un jeûne de trois jours, ils ont l'esprit en aussi mauvais état que l'estomac. Lorsqu'ils remontent à la lumière, ils disent que pour le temps qui leur reste à vivre, ils ont perdu toute envie de rire [2].

Richard Stanihurst affirme que les visions ont cessé de se produire. Les visiteurs, maintenant, ne ressentent plus qu'un irrésistible besoin de sommeil [3].

1. V. Jones, *op. cit* , p. 58-59, et Krapp, *op. cit.*, p. 33.

2. *Erasmi Roterdami Adagiorum Chiliades tres ac Centuriæ fere totidem.* Venetiis, in ædibus Aldi, mense sept. MDVIII.... « Qui descendunt, aiunt sibi ridendi libidinem in omni vita ademptam. » V. *Adagia*, fol. 82 v°.

3. *De vita S. Patricii.* Lib. II. Auctore Richardo Stanihvrsto Dubliniensi. Antw., MDLXXXVII, p. 65-66. « Verum qui nostra memoria in hunc sese locum compingunt, nullum sibi terrorem injici sentiunt, nisi forte eos arctior somnus complectatur. »

Cette ruine, partielle au moins, des anciennes croyances est confirmée par le fait qui amena, en 1497, la première destruction du sanctuaire.

Trois années auparavant, un moine du monastère d'Eymstadt, en Hollande, avait pris le bâton et la besace pour parcourir le monde. Il arriva ainsi à l'île de Réglis. Désireux d'en connaître les merveilles, il exposa sa requête au prieur, qui le renvoya à l'évêque du diocèse. Comme il était sans argent, les domestiques lui refusèrent longtemps l'entrée du palais. Il obtint pourtant une audience et, se jetant aux pieds du prélat, il le supplia de lui accorder l'autorisation indispensable. Mais il fallait, avant tout, verser une certaine somme au trésor épiscopal. Le pèlerin allégua son extrême pauvreté et plaida sa cause avec une telle éloquence, que l'évêque finit par céder à ses sollicitations. Le prince de la contrée se fit autant prier que le dignitaire ecclésiastique. Le malheureux moine réussit, à force de persévérance, à triompher des obstacles qu'on multipliait comme à plaisir sur son chemin. Il se soumit au jeûne, répéta dévotement toutes les prières et fut enfermé dans la cave. Pendant une nuit entière, il y resta accroupi, tremblant de peur et s'attendant sans cesse à voir venir les démons. Le lendemain matin, lorsque le prieur lui ouvrit la porte, il n'avait pas eu la moindre vision. Profondément troublé par l'insuccès de son entreprise, il se rendit à Rome et se plaignit au pape Alexandre VI. Celui-ci fut bientôt convaincu que le prétendu Purgatoire n'était qu'une imposture. Il écrivit à l'archevêque d'Irlande

et lui commanda de le faire démolir sans retard. La décision pontificale ne souffrait pas de réplique. Elle fut mise à exécution en grande pompe, le jour même de la fête de saint Patrice [1].

Le sanctuaire se releva bientôt de ses ruines. Pendant deux siècles encore, sa renommée ne fit que grandir. On s'ingénia à trouver des explications à l'ordre du pape. Les uns prétendirent qu'il s'appliquait seulement à la première cave, parce qu'elle n'occupait pas la place décrite dans les documents les plus anciens [2]. D'autres affirmèrent que les vertus et l'orthodoxie des Irlandais avaient rendu inutiles les visions miraculeuses. Mais lorsque l'hérésie commença à gagner du terrain, le prodige fut providentiellement renouvelé [3]. L'office de saint Patrice, inséré dans le Missel romain, en 1522, est presque exclusivement consacré à la célébration du Purgatoire. Il est vrai que deux ans plus tard il fut rejeté. Cependant la majorité des théologiens catholiques admirent la légende. Centre politique en même temps que centre religieux, l'île du Lough Derg reçut des foules de visiteurs. Tandis qu'autrefois l'usage était de ne les admettre que difficilement, après la restauration, la consigne devint

1. V. *Acta Sanct. Boll. Mart.*, vol. II, le 17 mars, paragraphes 48, 49 et 50. Le fait est rapporté aussi dans les *Annales de l'Ulster*, à la date de 1497, et par Ware, *The Antiquities an History of Ireland*. Lond., 1705. *Annals of Ireland*, p. 36-37.

2. « The people understanding out of the History of the Knight, and other ancient Bookes, that this was not the Purgatory which Patricke had from God, although the people resorted from it. » *Annales de l'Ulster*, chez Jones, *op. cit.*, p. 121.

3. *Acta Sanct. Martii*, vol. II, p. 590.

beaucoup moins sévère. Le gouvernement anglais s'émut de cette recrudescence de popularité. Le 13 septembre 1632, les *Lords-Justices* d'Irlande ordonnèrent une nouvelle destruction [1]. Cette mission fut confiée à l'évêque de Clogher. Son rapport à l'archevêque d'Armagh, daté du 31 octobre, a été conservé [2]. « La cave, dit-il, est un misérable trou, entouré de quelques pierres, assemblées sans grand art par des mains humaines, et recouvertes ensuite de terre, ainsi que font les paysans lorsqu'ils veulent mettre quelques cochons à l'abri de la pluie. » Un écrivain de la même époque nous donne des renseignements analogues [3]. Le souterrain est situé à une petite distance du côté nord de l'église. Sa longueur est de seize pieds et demi, sa hauteur de trois, sa largeur de deux pieds et un pouce. Les murs sont construits en pierres ordinaires, et le toit formé de blocs plus larges, sur lesquels pousse de l'herbe. A l'un des angles, on a ménagé une petite crevasse par laquelle un peu de lumière pénètre dans la cave.

1. .... « The purgatory to be utterly broken down, defaced, and demolished; and prohibited any convent to be kept there for the time to come, or any person to go into the said island on a superstitious account. » V. Jones, *op. cit.*, p. 130, et Ware, *Gesta Hibernorum*, p. 178.

2. V. Jones, *op. cit.*, p. 133. .... « This cave was a poor beggarly hole, made with some stones, layd together with mens hands, without any great Art: and after covered with Earth such as husbandmen make to keep a few Hogs from the raine. »

3. Le docteur Jones, *op. cit.*, p. 5 et suiv. Tous ces détails sont confirmés par un auteur contemporain, D. Celso Faboni, prieur de S. Vittore, dans son *Teatro delle Glorie e Purgatorio de' viventi del gran Patriarca, ed Apostolo dell' Ibernia, S. Patricio*. Bologne, 1657.

C'est près de cette ouverture que se tient le prêtre qui réconforte ceux qui sont enfermés et les exhorte à résister aux tentations. C'est là aussi que prend place le pèlerin dont le rôle est de répéter à ses compagnons les Heures canoniques. La pénitence entière dure neuf jours; les huit premiers sont consacrés à la prière et aux mortifications. Puis les fidèles se confessent et pénètrent dans le Purgatoire. Ils y restent vingt-quatre heures, après quoi, ils vont se plonger dans les eaux du lac. Ce baptême est le sceau de leur nouvelle naissance. Suivant l'antique usage, ils retournent ensuite dans l'église et remercient Dieu de ses bénédictions. Les hommes et les femmes étaient introduits séparément dans le souterrain. Pour remédier à la perte de temps qui en résultait, on construisit une autre grotte. Elle n'eut pas la faveur populaire et fut bientôt abandonnée.

Le nouvel essai tenté pour interrompre les pratiques superstitieuses du Lough Derg ne fut pas plus heureux que celui du pape Alexandre VI. Une seconde intervention du gouvernement devint nécessaire sous la reine Anne, en 1704. Les pèlerinages d'Irlande, et spécialement celui du Purgatoire de saint Patrice, furent interdits par acte du Parlement, sous peine d'une amende de dix shillings. Au cas où celle-ci ne serait pas payée, le coupable devait être publiquement fouetté [1]. Malgré tout, le sanctuaire

1. L'acte commence ainsi : « Whereas, the superstitions of popery are greatly increased and upheld by the pretended sanctity of places, especially of a place called S. Patrick's Purgatory, in the county of

subsista. On se borna à le transporter dans une île plus éloignée de la côte. Le Révérend Hewson, archidiacre d'Armagh, qui le visita au début du XVIII[e] siècle, vit trois caves semblables à de longs fours grossièrement bâtis. Elles sont, dit-il, larges et hautes de quatre pieds, mais de longueurs différentes. Chacune, sur le côté, est percée d'une ouverture comme le trou d'une cheminée. Les pèlerins s'y entassent pendant vingt-quatre heures, sans autre rafraîchissement que de l'eau, sans autre distraction que du tabac qu'on leur passe à travers l'étroit soupirail, car l'entrée a été soigneusement bouchée avec des pierres et de la boue. Le prêtre leur recommande d'éviter surtout le sommeil. S'ils s'endormaient, le diable sûrement viendrait les chercher [1].

Les anciennes coutumes étaient demeurées assez vivaces pour que John Richardson, recteur de la paroisse de Belturbet, à Dublin, crût devoir diriger contre elles, en 1727, les foudres de sa polémique [2].

Donegal, and of wells, to which pilgrimages are made by vast numbers at certain seasons, by which, not only the peace of the public is greatly disturbed, but the safety of the government also hazarded by the riotous and lawful assembling together of many thousands of papists to the said wells and other places : be it further enacted that...., etc. » V. Wright, *op. cit.*, p. 163.

1. V. Hewson, *A Description of S. Patrick's Purgatory in Lough Derg ; and an Account of the Pilgrims Business there.* Dublin, 1727, p. 133. « These Coves, that is Caves, are like long coarse built Ovens.... » Détails analogues dans un petit volume très rare signalé par Krapp : R. P. F. Dominic. Brullaughan, prieur du collège irlandais à Louvain, *In nomine Jesu Opusculum de Purgatorio Sancti Patritii.* Louv., 1735.

2. *The great Folly, Superstition and Idolatry of Pilgrimages*

Il nous raconte l'amusante histoire d'un pèlerin breton nommé Ludovic Pyrrhus, qui entreprit des fouilles sur l'emplacement du prieuré démoli en 1632. Pendant deux étés, il employa les paysans des environs à creuser des tranchées dans le sol. Enfin, après avoir dépensé presque tout son argent, il découvrit une fenêtre avec des appuis en fer, derrière laquelle on distinguait une cavité sombre.

Les « marchands de purgatoire » (purgatory-mongers) déclarèrent aussitôt qu'on avait retrouvé le fameux souterrain; ils réclamèrent même de l'eau bénite, pour empêcher les mauvais esprits de sortir de leur prison. Le prêtre de la paroisse quitta l'île en grande hâte. Il lui tardait de publier parmi le peuple l'étonnante nouvelle. Lui-même, affirmait-il, avait senti une forte odeur de soufre, qui s'échappait du monde infernal. Mais lorsqu'on eut mieux examiné la place, il fallut se convaincre qu'il s'agissait seulement d'un cellier. Ludovic Pyrrhus cessa ses recherches et retourna dans son pays.

Il n'est pas nécessaire d'insister plus longtemps sur ces divers témoignages [1]. Notre visite au Lough Derg, en 1905, a démontré pleinement leur exactitude. Il suffira d'enregistrer une fois de plus, comme premier résultat de ce travail, l'extraordinaire vita-

in Ireland; especially of that to S. Patrick's Purgatory. Dublin, 1727. V. spécialement *préface*, p. 4-5.

1. En dehors des divers ouvrages cités on peut signaler encore : Rev. Philip Skelton, *Complete Works*, ed. by R. Robert Lynam. Lond , 1824, vol. V, p. 15-20. William Carleton, *Traits and Stories of the Irish Peasantry*. Lond., p. 62-96. Barrow, *Tour round Ireland....*, etc.

lité des croyances et des rites populaires. La persistance à travers les siècles du Purgatoire de saint Patrice est un fait précis, indiscutable, dont l'importance méritait d'être signalée à l'attention des sociologues.

CHAPITRE V

L'ORIGINE DU SANCTUAIRE

Saint Patrice. — Le Lough Derg. — Le Trou du Purgatoire. — Le nom du chevalier.

Bien qu'il soit assez facile, en somme, de retracer l'histoire du sanctuaire du Lough Derg, son origine, pourtant, reste encore mystérieuse.

On a vu comment la légende chrétienne faisait remonter sa fondation à saint Patrice [1]. Malheureusement, il n'est pas démontré que ce personnage ait jamais existé [2]. La date de sa naissance et celle de

1. D'après John Brompton, l'existence du Purgatoire aurait été révélée non à Patrice, l'apôtre d'Irlande mais à un second Patrice, abbé (abbatis non episcopi). V. *Chronique*, col. 1043 et 1076. La même affirmation se retrouve chez Henry de Knyghton, *Chron.*, col. 2390. Elle est due simplement à une erreur dans l'interprétation du texte de Henry de Saltrey.

Un autre écrivain, Alexandre Neckham († 1226 ou 1227), a probablement commis une confusion lorsqu'il appelle le purgatoire : Purgatoire de saint Brandan.

Asserit esse locum solennis fama dicatum
Brandano, quo lux lucida sæpe micat.
Purgandas animas datur hic transire per ignes,
Ut dignæ facie judicis esse queant.

Cité dans Camden, *Britannia*, *Hibernia*, p. 516.

2. On a contesté son existence. Ainsi Edw. Ledwich, *Antiquities of Ireland*. Dubl., 1793, p. 269-273. Cf. John Lanigan, *An Ecclesiastical History of Ireland*. Dublin, 1822. Le chap. II réfute les arguments de ceux qui doutent de l'existence de saint Patrice.

sa mort sont inconnues, et l'on sait si peu de chose sur sa vie, qu'on hésite à l'identifier avec Palladius, le premier apôtre d'Hibernie. Il est vrai que la moindre de ces affirmations constitue aux yeux des Irlandais un véritable blasphème. Patrice est devenu pour eux une incarnation de leur peuple, de ses gloires et de ses espérances, un héros national et religieux autour duquel les traditions les plus diverses se sont groupées. Les uns le font naître à Kirkpatrick, entre Dumbarton et Glascow, d'autres dans le Carnarvonshire, en Irlande, d'autres enfin en Bretagne ou en Cornouaille. Son premier voyage dans l'île, qu'il devait illustrer plus tard de miracles sans nombre, eut lieu dans des circonstances particulièrement tragiques. On raconte que Patrice, volé à ses parents par des pirates, fut vendu comme esclave à un seigneur du pays, qui l'envoya dans les champs garder ses troupeaux. Il réussit à tromper la surveillance dont il était l'objet, et à fuir cette terre inhospitalière. Mais les desseins de la Providence devaient bientôt l'y ramener. A la suite de visions, il se décida à se consacrer à l'œuvre de l'apostolat. L'Irlande semblait alors réfractaire à l'Évangile : la mission de Palladius avait misérablement échoué. Ce fut au milieu des populations de cette contrée, encore plongée dans les ténèbres du paganisme, que le nouveau prédicateur, sur l'ordre du pape, vint annoncer la religion du Christ. Son succès surpassa toute attente. Après avoir fondé un grand nombre d'églises et de couvents, il mourut, rassasié d'années, entre 455 et 494, et fut ense-

veli à Downpatrick, dans l'Ulster. Son nom, sous la forme abrégée *Paddy*, est le sobriquet des Irlandais. Il se retrouve dans chaque famille. Ses exploits et ses prodiges ont inspiré toute une littérature [1] et servent de thème à des chansons populaires. C'est lui qui détruisit les druides, ces terribles magiciens, et qui chassa d'Hibernie les démons et les reptiles venimeux. C'est lui encore qui réussit à faire comprendre aux païens le mystère de la Trinité, en leur montrant la feuille à la fois triple et une du petit trèfle appelé Shamrock, maintenant l'emblème national. Il paraîtrait même que le bon saint eut un goût très marqué pour le whisky, et que, dans la crainte de la sécheresse, il en portait toujours avec lui une bouteille. Sa fête, le 17 mars, se célèbre au milieu des réjouissances, des libations et des pugilats.

Il est inutile de vouloir démêler, dans ces traditions, la part de l'histoire et celle de la légende [2]. La vie de Patrice fut un des sujets préférés des moines irlandais et anglais. Chacun, pieusement, voulut apporter sa petite pierre à l'édifice que tous construisaient en l'honneur du grand apôtre. Ainsi les actions d'éclat s'ajoutèrent aux actions d'éclat,

1. Il y a à peu près soixante différentes « vies » du saint. Les sept plus anciennes ont été publiées par Colgan, *Triadis Thaumaturgœ*. Louvain, 1647.

2. Sur saint Patrice, v. : C. G. Schöll, *De ecclesiasticœ Britonum, Scotorumque historiœ fontibus*. Berlin, 1851. James Todd, *Saint Patrick Apostle of Ireland*. Dublin, 1863. Miss Cusack, *Life of S. Patrick*. W. F. Skene, *Celtic Scotland....*, etc., etc.

V. aussi J. B. Bury, *The Life of S. Patrick and his place in history*. Lond., 1905.

les conversions aux conversions, les miracles aux miracles. Le nouveau héros se substitua à des héros plus anciens, et finit par les absorber. On l'associa aux divinités païennes [1]; on lui attribua les pouvoirs les plus étendus et même je ne sais quelle pluralité de natures. Il fut, pour les uns, le type du parfait moine, l'apôtre par excellence, pour d'autres l'idéal du magicien ou du thaumaturge. Le saint qu'on vénère actuellement en Irlande, le seul que les documents nous permettent de connaître, n'a d'autre réalité que celle des personnages mythiques. Il est l'image, non d'un individu, mais d'une collectivité, l'être surhumain dans lequel tout un groupe social a cherché à s'exprimer lui-même.

Ceci n'implique pas, du reste, qu'il n'y ait jamais eu de missionnaire nommé Patrice; on peut très bien supposer, à l'origine de la légende, une personnalité historique [2], mais nous ne possédons sur elle aucun témoignage qui remonte au delà du VIIe ou du VIIIe siècle [3]. Les sources relatives à son prétendu Purgatoire sont plus récentes encore. Seule, parmi les Vies du saint qui semblent antérieures au XIIe siècle, une compilation faite de matériaux de

1. Ainsi la fameuse sainte Brigite est l'ex-déesse Brigit. V. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais et la mythologie celtique*, t. II du *Cours de littér. celt.* Paris, 1884, p. 145-148.

2. L'historicité de la personne de saint Patrice paraît démontrée d'abord à cause du nom qu'il porte et qui est d'origine latine, ensuite par la forme spéciale des communautés monacales en Irlande. Elles sont la reproduction exacte des anciens clans et des groupes de *filé*. Une telle organisation suppose à son origine une personnalité qui l'a adoptée et imposée.

3. Les *Vies de saint Patrice*, par Muirchu et Tirechan.

toutes sortes, la Vie Tripartite, parle du sanctuaire du Lough Derg. Mais le passage est certainement une interpolation tardive, inspirée de Henry de Saltrey. La tradition qu'il représente et les détails qu'il donne ne laissent aucun doute à cet égard [1].

Il faut donc renoncer à trouver sur le Purgatoire de saint Patrice des textes plus anciens que ceux de Jocelin et de Giraldus Cambrensis. Sans songer un moment à suspecter la bonne foi de ces deux écrivains, nous devons reconnaître pourtant que la seule mention du nom de l'apôtre d'Irlande suffit à nous rendre sceptiques et nous oblige à rechercher ailleurs un supplément d'informations.

La place que le sanctuaire occupe peut-elle nous éclairer sur sa véritable origine? On remarquera qu'il est situé à l'extrême ouest, dans le royaume légendaire de l'Ulster, dernier refuge du paganisme et de l'indépendance irlandaise. Le Lac Rouge, dans une des parties les plus sauvages de l'île, est, à l'heure actuelle encore, d'un accès difficile. Les localités et les montagnes qui l'entourent portent des noms mythologiques, qui rappellent le peuple mystérieux et divin des Tûatha Dê Danann. On s'accorde à voir dans ces immortels une race primitive détruite par de nouveaux conquérants, que les annales appellent les Fils de Milé. D'après la légende, ils se

1. V. *The Tripartite Life of S. Patrick*, ed. Whitley Stokes, dans les Rolls series. Texte irlandais et traduct. V. aussi la traduction latine de Colgan, *op. cit.*, chap. XCVIII. Colgan attribue faussement la composition de l'ouvrage à Evinus, abbé de Ross (550-600).

retirèrent dans les *sîd*, leurs merveilleux palais souterrains. C'étaient de redoutables enchanteurs, avec lesquels on eut souvent maille à partir. Les vainqueurs ne purent moissonner leurs récoltes et boire le lait de leurs vaches, sans s'être acquis par un traité leur bienveillance [1]. Ils s'étaient établis spécialement à Tirconnell, dans le comté de Donegal. On prétend même qu'ils avaient organisé un oracle au Lough Derg, dans une grotte nommée Uamh Treibh-O'in, la caverne de la tribu d'O'in [2].

Ces renseignements sont malheureusement très vagues. Ils prouvent cependant que le sanctuaire actuel existait déjà avant l'apparition du christianisme, ce qui n'a rien d'étrange si l'on songe que presque partout, la religion nouvelle a adopté pour son culte les lieux antérieurement consacrés aux cérémonies païennes.

La forme du Purgatoire de saint Patrice apporte à ce premier résultat une confirmation éclatante. Les divers noms que lui donnent les textes les plus anciens, *puteus*, *antrum*, *fossa*, *spelunca rotunda*, *fovea*, *scrobis*, *puits*, *cellier*, etc., semblent bien s'appliquer, non à une excavation naturelle, mais à un souterrain artificiel, construit suivant un plan déterminé et dont les murailles arrondies recouvraient un espace de dimensions assez restreintes. L'une des légendes affirme même que la fosse se creusa au milieu d'un cercle, que le saint avait tracé

1. V. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 140 et suiv., p 268 et suiv., *passim*.
2. V. Selmar Eckleben, *op. cit.*, p. 30 et 32.

sur le sol avec son bâton. C'est aussi ce qui correspond le mieux au récit de Sir William Lisle, chez Froissart, aux descriptions données par des visiteurs comme l'évêque de Clogher, le docteur Jones, le révérend Hewson, enfin à ce que nous avons vu nous-mêmes. Ainsi, les destructions successives n'ont pu empêcher l'image traditionnelle de s'imposer et de se répéter sans cesse au cours des siècles. Cette observation a son importance. La cave moderne, en effet, reproduit, à s'y méprendre, une de ces habitations préhistoriques semblables à des ruches d'abeilles, qu'on retrouve disséminées à travers l'Irlande, mais surtout le long des côtes [1]. Ces monuments, appelés *clochan*, sont bâtis sans mortier, avec des pierres brutes, et voûtés en encorbellement. Un ou deux trous, ménagés dans la maçonnerie, les éclairent et permettent à la fumée du foyer de s'échapper au dehors.

Il faut rapprocher ces huttes des forts circulaires connus sous les noms de *lis*, *rath*, *brugh*, *múr*, *dún*, *moat*, *caiseal*, *cathair*, très fréquents au sud et à l'ouest de l'île [2]. Dans la plupart d'entre eux, les fouilles ont révélé la présence de chambres souterraines, également en forme de ruche, et qu'on utilisait soit pour serrer les provisions,

1. V., au sujet de ces maisons en forme de ruche, P. W. Joyce, *A Social History of Ancient Ireland*. Lond., 1903, vol. II, p. 22 et 23; p. 320 et 321. A la p. 22, figure d'une de ces habitations à Inishmurray (13 pieds de diamètre); à la p. 320, figure du Clochan-na-Canaige, dans la Grande Ile d'Aran (19 pieds de long, 7 1/2 de large, 8 de haut); autre figure à la p. 323.

2. V. P. W. Joyce, *op. cit.*, p. 55 et suiv.

soit comme refuge, en cas d'attaque soudaine [1].

Des salles du même type ont été découvertes sous les *carns* et les *dumas*, ces tumulus élevés en l'honneur des morts [2]. Ils peuvent être isolés ou réunis en groupe. L'un de ces cimetières, celui de Brugh [3], situé sur la rive septentrionale de la Boyne, un peu plus bas que Slane, dans le comté de Meath, passe pour être la sépulture et en même temps le palais des Dê Danann. Il comprend près de vingt montagnes funéraires qui recouvrent des cistes avec des sarcophages. Les plus importantes sont celles de New Grange, de Knowth et de Dowth. Le tumulus de New Grange, autrefois plus élevé, a encore une hauteur de soixante-dix pieds. L'étendue de sa base dépasse un acre [4]. Il est formé de pierres recouvertes de terre et d'herbe. La cave, au centre, a dix-neuf pieds de haut, et vingt de diamètre. Un passage long de soixante pieds conduit à l'extérieur.

De l'autre côté de l'île, au sud du comté de Roscommon, à un demi-mille de Croghan, se trouve un autre cimetière, tout aussi célèbre. C'est le *Relig na Rig*, le « cimetière des rois. » Il est peu éloigné d'une grotte naturelle, la *Porte de l'Enfer*, par laquelle, chaque soir de Samain [5], sortaient les

1. Wood Martin, *Pagan Ireland*, p. 205, donne la coupe d'une de ces chambres, presque identique au Trou actuel du Purgatoire de saint Patrice. La figure est reproduite par Joyce, *op. cit.*, p. 56.

2. V. Joyce, *op. cit.*, p. 562 et suiv.

3. Sur ces divers cimetières, v. Joyce, *op. cit.*, p. 554 et suiv.

4. Quatre-vingts ares.

5. *Samain* (*sowin*) est le 1er novembre, le jour qui commence l'hiver et marque la fin de l'été. L'année irlandaise était primitive-

terribles oiseaux qui donnaient la nielle aux épis et tuaient le bétail de leur haleine empoisonnée.

Parmi les tombes assemblées là, on signale celle de la fameuse reine Maive ou Medb, encore populaire dans les traditions locales, et celle du roi Dathi, sur laquelle se dresse un pilier de pierre. Ces piliers, appelés *lie* ou *lec* et *cairthe*, servaient à différents usages. Ils couronnent souvent les monuments funéraires. On sait qu'ils sont la véritable origine de ces croix irlandaises parfois si curieusement sculptées [1].

A Taillteann (aujourd'hui Teltown), aux Loughcrew-hills près d'Oldcastle, et probablement en beaucoup d'autres lieux, il y a des cimetières analogues à ceux de Brugh et de Croghan.

Les tumulus d'Irlande contiennent, en général, des sarcophages plats en forme de soucoupe et quelquefois des urnes avec des cendres [2]; mais l'inhumation est le rite funéraire qui domine. Ils rappellent les tombeaux à coupole et à couloir très fréquents en Asie-Mineure [3] et les sépultures de la civilisation égéenne, qui part de la Crète et remonte vers le nord. Sur le sol de la Grèce continentale, où elle se heurte à des envahisseurs venus de l'Europe cen-

ment divisée en deux parties : l'été du 1er mai au 1er nov., et l'hiver du 1er nov. au 1er mai. V. Joyce, *op. cit.*, p. 390. Ces oiseaux funestes rappellent les *Aves mortiferas* de Jocelin. V. plus haut p. 19.

1. Sur ces piliers, v. Joyce, *op. cit.*, p. 266 et suiv., p. 277, p. 571 et suiv.

2. V. Joyce, *op. cit.*, p. 555, 558, 563, 565.

3. V. E. Chantre, *Mission en Cappadoce, 1893-1894*. Paris, 1898.

trale, ces chambres voûtées, enterrées sous les collines, sont plus rares. On en connaît pourtant plusieurs. Ce sont les sept tombes de Mycène, parmi lesquelles la plus importante est le Trésor d'Atrée, fouillé par Schliemann, celles de Vaphio en Laconie, de Menidi en Attique, de Dimidi, près de Volo, en Thessalie, le Trésor des Minyas à Orchomène en Béotie [1], etc. Il faut les rapprocher des grottes creusées dans les rochers pour abriter les morts, à Nauplie, à Spata, sur la route de Marathon, dans les flancs de l'acropole de Mycène, et dans les îles de la mer Égée. Des monuments semblables existent encore à Chypre et en Cyrénaïque. Il semble bien qu'on puisse rattacher au même groupe les *nuraghi* de Sardaigne [2] et certains dolmens de Palestine et du nord de la Perse. Toutes ces constructions cyclopéennes appartiennent sans doute à une population originaire des contrées qui bordent la Méditerranée orientale, et qui vint s'établir en différents points des rivages européens. Les vieilles légendes irlandaises, nous l'avons déjà dit, les associent aux Tûatha Dê Danann. Peut-être cette race forme-t-elle comme les derniers remous de la grande vague humaine qui, dans les époques préhistoriques, répandit

1. V. Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. IV, p. 434 et suiv.

2. Les nuraghes sont des pyramides tronquées de 10 à 20 mètres de hauteur, de 10 à 30 mètres de diamètre à la base. Ils sont formés de blocs de rocher brut, assemblés sans mortier et renferment des chambres voûtées de forme ovoïde. On les trouve tantôt isolés, tantôt en groupe. Les uns servaient de place de refuge, les autres de monuments funéraires. Les Sardes les appellent encore : *Tumbas de los gigantes.*

sur tant d'autres côtes les traces de son passage [1].

Quoi qu'il en soit, il paraît presque certain que le mythe du Lough Derg tire son origine de croyances relatives à ces tombeaux [2]. Ils ont, de tout temps, profondément frappé les imaginations. Les traditions et les contes, auxquels ils ont donné naissance, sont innombrables. Partout on s'est entretenu des merveilles qui y sont enfouies, et des châtiments terribles qui attendent ceux qui tentent d'en violer les secrets mystérieux. La renommée du souterrain qui allait devenir le Purgatoire de saint Patrice avait déjà trouvé sa place dans les superstitions populaires, au moment où, vers le milieu du XII[e] siècle, des chanoines réguliers de Saint-Augustin [3] songèrent à l'exploiter à leur profit et construisirent dans l'île le prieuré de Réglis. On se borna à donner des noms chrétiens aux régions de l'Autre Monde qui s'ouvraient dans le tumulus. Les esprits qui l'habitaient furent transfor-

1. V. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 272. « .... Les Irlandais païens auraient confondu leurs dieux imaginaires avec une race préceltique, qui aurait véritablement existé, et qui aurait enterré ses chefs dans les tombelles des rives de la Boyne, quand elle dominait dans l'île, avant l'arrivée des Goïdels ou Scots, qui la réduisirent à l'état de population sujette ou servile. »

2. Il est possible qu'il y ait eu dans l'île sacrée tout un cimetière. C'est du moins ce qu'on pourrait conclure du texte de Giraldus Cambrensis et de la persistance, à travers les siècles, de plusieurs « Purgatoires ».

3. La différence entre les *canones sæculares* et les *canones regulares* n'apparaît pas avant le XII[e] siècle. Les chanoines réguliers sont ceux qui furent réformés par un décret du concile de Rome (1059) et surtout grâce à l'influence d'Ivon, évêque de Chartres (1092-1115). Ils ne pénétrèrent en Irlande qu'après la conquête de l'île par les Anglais. V. *Act. Sanct. Boll. Mart.*, vol. II, p. 587, 35.

més en démons ou en anges. Une préparation savante, une mise en scène bien faite pour frapper les âmes naïves, l'obscurité de la cave, le manque d'air, les émanations de quelque source sulfureuse provoquaient chez les pèlerins un état de surexcitation intense ou d'insurmontable abattement, et les prédisposaient à toutes les hallucinations. S'il en est vraiment qui périrent dans leur audacieuse entreprise, c'est qu'ils durent glisser au fond d'oubliettes creusées en dessous du niveau du lac, à moins que le jeûne et la frayeur n'aient brisé leur force de résistance, ou que les moines, désireux de maintenir autour de leur sanctuaire une atmosphère de terreur, ne les aient tout simplement supprimés.

Un dernier élément d'informations doit être cherché dans le nom du principal personnage de la légende, le chevalier Owein. Ce nom revient sous les formes différentes, mais au fond identiques, d'Oenus, Oengus, Eunius, Oben, Owayn, etc. On peut très bien supposer qu'il s'agit d'un être réel. Les détails précis donnés par Henry de Saltrey, la fréquence des visions pendant les siècles qui suivirent, semblent à cet égard concluants. Sa visite au Lough Derg aurait eu lieu en 1147 ou 1148 au plus tard, et non en 1153, comme le pense Roger de Wendover. En effet, Owein, pour achever dignement son pèlerinage, s'en alla en Palestine combattre les infidèles, et la seule croisade connue sous le règne du roi Étienne dura de 1147 à 1149 [1]. A son

1. Il est vrai que l'expression : « Signaculos Crucis Dominicæ in

retour, après 1150, il put servir d'interprète à Gilbert de Luda.

Pourtant, parmi les auteurs qui se sont occupés de ses *Aventures*, plusieurs n'ont voulu voir en lui qu'un héros mythique. Ainsi, M. de Roquefort, dans son édition des poésies de Marie de France [1], l'identifie avec Ivain, fils d'Urien, l'un des chevaliers de la Table ronde, célébré par Chrétien de Troyes. Il est inutile de rappeler ici une remarque déjà faite à propos du mélange des cycles d'Arthur et de saint Patrice. L'hypothèse de M. de Roquefort pourrait se justifier, mais elle n'est nullement nécessaire, car le nom d'Oengus était très répandu en Irlande.

Selmar Eckleben propose une autre explication [2]. Il rapproche l'histoire du chevalier de celle du roi Echu, qui fut ressuscité des morts par l'apôtre et dut raconter à ses sujets son voyage dans l'Autre Monde. La Vie Tripartite l'appelle Eochadius ou Eogan, ce qui, il faut en convenir, ressemble assez à Oengus. Sans nier l'influence de ce prodige sur le développement de la légende, il nous semble pourtant que l'assimilation a quelque chose de forcé.

humero suscepto » peut s'appliquer seulement à un voyage en Terre sainte.

1. B. de Roquefort, *Poésies de Marie de France,* vol. II. Paris, 1820, p. 403. Notice sur le Purgatoire de saint Patrice. Roquefort a dû s'inspirer de Ritson, *Ancient Engleisch Metrical Romanceës*. Ivain est le fameux « Chevalier du Lion » du roman de Chrétien de Troyes.

2. V. Selmar Eckleben, *op. cit.*, p. 14 et 59. Cf. *supra*, chap. II, p. 20.

Il est beaucoup plus simple de chercher le prototype d'Owein dans le dieu païen Oengus, fils de Dagdé, souverain des Tûatha Dê Danann [1]. Son palais était situé sous les fameuses tombes de Brugh, et plus spécialement sous le tumulus de New Grange [2]. Après la victoire des populations celtiques appelées les Fils de Milé, Dagdé assembla ses compagnons et leur partagea les *sîd*, ces demeures enchantées, qui se cachent dans des profondeurs en général inaccessibles aux mortels. Il se réserva pour lui-même le *Brugh na Boinné*, ou château de la Boyne, plus connu sous le nom de *Brugh Maic ind Oc*. Maic ind Oc n'était autre qu'Oengus. Une légende racontée par M. d'Arbois de Jubainville explique comment il se substitua à son père. Dagdé l'avait oublié dans sa distribution. Il le supplia de lui permettre de passer au moins une nuit dans son palais. « Dagdé consentit, et à la nuit ajouta même gracieusement le jour : il entendait le lendemain. Mais Oengus, une fois installé, prétendit que le temps n'étant composé que de nuits et de jours, l'abandon qui lui avait été fait était perpétuel; et son père fut obligé de lui céder sa résidence de Brugh na Boinné [3]. » C'est là que se trouvaient les trois arbres toujours chargés de fruits, les deux cochons dont l'un est toujours vivant et l'autre toujours cuit à point, et le vase qui se remplit sans

1. V. d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 266 et suiv.

2. Le mot *brugh* s'emploie pour désigner une grande maison. Il fut donné comme nom au cimetière parce que le principal tumulus, celui de New Grange, passait pour être le palais du chef des Dê Danann Oengus Mac-in-Og. V. Joyce, *op. cit.*, p. 555-556.

3. *Loc. cit.*, p. 274.

cesse de bière. « Là, personne ne mourut jamais [1]. »

Oengus n'est pas seulement le prince des Tûatha Dê Danann ; il est aussi le fils des éternellement jeunes et partage avec Manannân mac Lir, seigneur de la Plaine bienheureuse, la royauté du séjour des morts. Faut-il s'étonner, dès lors, que le premier héros chrétien qui visite en chair et en os les régions infernales se serve pour y pénétrer d'un de ces tombeaux dont il avait fait son habitation, et porte justement son nom ? Nous touchons ici à la solution d'un des problèmes que soulève la légende du Purgatoire de saint Patrice. Mais il reste encore bien des énigmes à déchiffrer, en particulier celles qui se rattachent aux différentes conceptions de l'Autre Monde, à leurs relations avec les rites funéraires, aux intermédiaires par lesquels elles ont pu s'imposer à la pensée chrétienne. Il est temps de chercher une réponse à toutes ces questions.

1. V. *loc. cit.*, p. 275, d'après le livre de Leinster, manuscrit du milieu du XIIe siècle, p. 246, col. 1, lignes 1-15.

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTRE MONDE

CHAPITRE VI

L'AUTRE MONDE

Remarques générales sur l'Autre Monde. — L'Autre Monde en Égypte. — L'Autre Monde en Chaldée. — L'Autre Monde chez les Hébreux.

Les mots *Autre Monde*, *Monde des morts*, ne correspondent plus dans notre esprit qu'à des représentations confuses, qui s'imposent encore à nous comme ces survivances de croyances disparues, ces formes de pensée, d'art et de technique, que nous subissons, sans pouvoir les expliquer. Les éléments infiniment variés qui entrent dans leur composition sont devenus pour nous insaisissables. L'étude du passé nous permettra-t-elle de les analyser et de suivre jusqu'à un certain point leur complication progressive ? L'esprit humain a dû être, au début, une sorte de nébuleuse, où toutes les images, tous les concepts, à peine entrevus, s'associaient et se mélangeaient. Les formes de classification que nous trou-

vons dans les sociétés les moins évoluées, et qui reposent déjà sur le long travail des générations successives, apportent à chaque instant des preuves nouvelles de l'état d'indistinction qui fut le point de départ des systèmes religieux et philosophiques [1].

L'idée d'un Autre Monde, situé en dehors de l'économie actuelle, malgré les siècles de réflexion qu'elle suppose, n'apparaît jamais clairement définie. Primitivement elle n'a pas existé. Les âmes des morts et celles des vivants ne sont, à proprement parler, qu'une seule âme qui persiste au sein du groupe social, sans cesse égale à elle-même, et se réincarne indéfiniment dans les divers individus. La séparation qui s'établit peu à peu entre le domaine du passé et celui du présent, n'est nulle part si absolue, qu'ils cessent de se pénétrer. Le pays mystérieux où habitent ceux qui ne sont plus, mais qui vivent encore, est à la fois inaccessible et assez proche pour que leur influence se fasse perpétuellement sentir. Il est en même temps partout et nulle part, multiple et unique, spirituel et matériel, collectif et individuel. On ne pourrait, sans dénaturer toutes ces idées, les sortir de la confusion fondamentale où elles se meuvent. Il faut donc prendre son parti de leur imprécision.

Pourtant il est permis, grâce à quelques traits par lesquels les mythes, les légendes et les contes du monde des morts diffèrent constamment les uns des autres, grâce aussi à leurs rapports avec tel ou tel

1. V. E. Durkheim et M. Mauss, *De quelques formes primitives de classification*. Année sociologique 1901-1902.

rite funéraire, de déterminer certaines classes, de former certains groupements. Le mythe du Purgatoire de saint Patrice nous offre l'occasion de tenter un travail de ce genre.

Les Aventures d'Owein ne sont pas une œuvre isolée. Les descriptions fantastiques des peines du purgatoire ou de l'enfer et des joies du paradis se retrouvent dans toutes les visions chrétiennes antérieures. Le cistercien de Saltrey ne les a pas inventées, pas plus qu'il n'a inventé le sanctuaire du Lough Derg. Ce sont des idées traditionnelles qu'il s'est contenté de reproduire. Mais ce qui distingue essentiellement son récit des ouvrages du même genre, c'est qu'il assigne à l'Autre Monde une place spéciale avec une entrée dans un endroit précis, et qu'il y fait descendre un héros vivant. Par là, il ne se rattache plus seulement à la littérature apocalyptique, mais encore à un ensemble beaucoup plus vaste que nous allons nous efforcer de reconstituer. La nature même de la légende, et le rite funéraire spécial avec lequel elle est associée, nous autorisent à nous limiter aux sociétés méditerranéennes ou européennes, dont le moyen âge chrétien a pu subir l'influence. Mais nous nous réservons le droit d'invoquer à l'appui de nos conclusions des documents empruntés à toutes les races de l'humanité.

Si l'on écarte les théories eschatologiques, qui relèguent l'économie nouvelle dans un avenir plus ou moins éloigné, et marquent un stade déjà très évolué de la pensée religieuse, il semble qu'on rencontre

deux types principaux de conceptions relatives à la place occupée par l'Autre Monde.

Dans un premier cas, il est situé sur terre, dans une contrée lointaine, difficilement accessible, qui recule de plus en plus à mesure que les connaissances géographiques s'étendent. Il s'arrête d'abord aux montagnes qui bordent l'horizon ou dans les îles qui supportent le firmament, et finit par pénétrer dans un ciel, qu'on se représente comme le simple prolongement du monde des vivants. Dans le second cas, ce pays mystérieux s'étend sous le sol, au fond des cavernes où se cachent les esprits du folklore, les nains forgerons, les dragons et leurs trésors. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que l'une et l'autre théorie sont unies en général à des mythes solaires, soit que l'âme suive l'astre éclatant au delà des océans, soit qu'elle s'enfonce avec lui dans les régions souterraines qu'il parcourt pendant la nuit.

Les peuples qui ont habité les contrées avoisinant les rivages de la Méditerranée paraissent avoir admis parallèlement l'existence de ces deux formes d'Autre Monde.

Pour l'Égypte, la question est très compliquée. Nous avons des documents de provenances et d'époques diverses, que les théologiens ensuite se sont efforcés de combiner. Si l'on voulait prétendre être complet, il faudrait entrer dans tous les détails d'une étude des croyances locales. Nous nous bornerons donc à citer quelques exemples.

A Sioût, la nécropole et le domaine du dieu des morts, Anoupou, étaient appelés Ra-qrirît, la *porte*

du four [1]. A Memphis, le maître des enfers, Sokar, habitait à l'ouest, dans le désert libyque. Son empire sombre et sans joie, le pays de l'obscurité, du sommeil et de l'eau croupie, la vallée funèbre où les âmes n'ont que « la faim pour nourriture et la soif pour boisson », se trouvait au fond d'une grotte ou d'une carrière creusée dans les flancs de la montagne [2]. Il semble que ce soit sur un monde de ce genre que s'ouvrait primitivement la fente de la falaise, près d'Abydos. Mais lorsque Osiris et Khontamentît eurent été identifiés, ce passage devint l'entrée de la mer occidentale, où le mort s'embarquait avec le soleil pour rejoindre le pays des bienheureux. Peut-être aussi faut-il rattacher à la même conception la région que, d'après la doctrine héliopolitaine, le dieu solaire Râ traversait pendant la nuit, la mystérieuse Duat, qui, plus tard, sous l'influence du système d'Amon-Râ, se précise et se détaille. On la divise en douze sections, dont les portes sont gardées par des serpents et qui correspondent aux douze heures nocturnes.

Ce séjour des morts est à la fois souterrain, et sur le même plan que le monde des vivants. Il se confond souvent avec le désert occidental. L'incertitude où l'on est de sa véritable place se manifeste aussi dans les rites funéraires. Tantôt les cadavres sont enfermés dans des chambres taillées le long des pentes des collines, tantôt on les recouvre simple-

1. Cf. Maspéro, *Hist. anc. des peuples de l'Orient classique*, t. I, p. 116, note 4.
2. Cf. Maspéro, *op. cit.*, p. 113 et 114.

ment d'un sable fin qui les dessèche et les conserve [1].

La localisation sur terre apparaît beaucoup plus précise dans la doctrine osirienne, qui se répandit en même temps que les pratiques de l'embaumement, à travers toute l'Égypte. Le royaume d'Osiris fut d'abord, comme les cimetières des habitants de Busiris et de Mendès, dans les îlots sablonneux du Delta. On les nommait *Sokhît Ialou*, la *prairie des Souchets*, *Sokhît Hotpou*, la *prairie du repos*. Il fut repoussé ensuite, de l'autre côté de la mer, jusque sur la côte phénicienne, « puis s'éleva au ciel dans la voie lactée, entre le nord et l'est, mais plus près du nord que de l'est. Il n'était pas sombre et morne comme celui des autres dieux morts, Sokaris et Khontamentît. Le soleil et la lune l'éclairaient, le vent du nord y tempérait de son souffle régulier les ardeurs du jour, les moissons y poussaient vigoureuses et abondantes Des murs épais le fortifiaient contre les entreprises de Sît et des esprits malfaisants ; un palais construit à l'image des palais de Pharaon s'y élevait au milieu de jardins délicieux. Osiris, entouré des siens, y menait une existence tranquille, où tous les plaisirs de la vie terrestre s'offraient à lui sans aucune de ses douleurs [2]. » Le chapitre cx du *Livre des morts* donne une description et une carte de ce paradis [3].

1. V. Maspéro, *op. cit* , p. 116
2. V. Maspéro, *op. cit.*, p. 180, 181, 182.
3. Ed. Naville, t. I, pl. CXXI-CXXIII. Cf. Lepsius, *Todtenbuch*, pl. XLI, et Maspéro, note 4 de la page 181.

Pour s'y rendre, le *double* du mort devait entreprendre un long et périlleux voyage. Mais il était prêt à affronter toutes les difficultés, grâce aux amulettes et aux formules magiques. « Un papyrus déposé avec la momie, dans le cercueil, contenait les indications topographiques et les mots de passe nécessaires pour qu'il ne s'égarât pas, ou ne pérît pas en chemin. Les plus sages en copiaient eux-mêmes, ou en apprenaient par cœur les chapitres principaux, pendant la vie, afin de n'être pas pris au dépourvu par delà ; ceux qui ne s'étaient pas avisés de cette précaution consultaient ou étudiaient après la mort l'exemplaire qu'on leur avait confié. Comme la plupart des Égyptiens ne savaient pas lire, un prêtre ou un parent du défunt, son fils de préférence, récitait les oraisons à l'oreille de la momie et les lui enseignait avant qu'on l'emportât au cimetière. Si le double observait à la lettre les prescriptions contenues dans ce *Livre des morts,* il arrivait au but sans mécompte [1]. »

Après avoir escaladé la montagne de l'Occident, le double s'enfonçait dans le désert, « où quelque oiseau, même un insecte bienveillant, une mante religieuse, une sauterelle, un papillon, lui servait de guide. Il y rencontrait bientôt un de ces sycomores qui poussent loin du Nil, en plein sable, et que les fellahs tiennent pour arbres-fées. Une déesse, Nouît, Hathor ou Nît, sortait du feuillage à mi-corps, lui tendait un plat couvert de fruits et de pains, un vase

1. Maspéro, *op. cit.*, p. 183.

rempli d'eau : dès qu'il avait accepté ces dons, il devenait l'hôte de la déesse et ne pouvait plus revenir sur ses pas, à moins de permission spéciale. Des pays d'épouvante s'étendaient au delà du sycomore, infestés de serpents et d'animaux féroces, sillonnés de torrents d'eau bouillante, entrecoupés d'étangs et de marais, où des singes gigantesques jetaient leurs filets [1]. » Le seul moyen, pour le mort, d'échapper à tous ces dangers, était de réciter au bon moment l'une des incantations dont on l'avait muni.

Il parvenait ainsi au bord du lac Kha, situé au nord, « et apercevait de loin la silhouette des îles bienheureuses. Une tradition, si vieille qu'on se la rappelait à peine vers le temps des Ramessides, contait que Thot l'Ibis l'attendait là et l'enlevait sur son aile ; une autre non moins antique, mais demeurée plus populaire, affirmait qu'un bac dessert régulièrement la terre ferme et les côtes du paradis [2]. »

La barque, qui était fée, et le dieu qui la dirigeait, faisaient subir à l'âme un long interrogatoire [3]. Lorsqu'elle avait répondu à toutes les questions d'une manière satisfaisante, on la transportait enfin sur l'autre rive. En présence d'Osiris et de sa cour de dieux morts, elle devait réciter la fameuse *confession négative* : .... « Je n'ai point commis d'iniquités contre les hommes ! Je n'ai point opprimé les petites gens ! Je n'ai pas opéré de détournements dans

1. Maspéro, *op. cit.*, p. 184-185.
2. Maspéro, *op. cit.*, p. 186.
3. C'est le chapitre XCIX du *Livre des morts*, éd. Naville, t. I, pl. CX-CXII.

la nécropole! Je n'ai jamais imposé du travail à un homme libre quelconque, en plus de celui qu'il faisait pour lui-même! Je n'ai point transgressé, je n'ai point faibli, je n'ai point défailli, je n'ai point accompli ce qui est abominable aux dieux! Je n'ai pas fait maltraiter un esclave par son maître! Je n'ai offensé personne, je n'ai point fait pleurer, je n'ai pas assassiné.... Je n'ai pas faussé le fléau de la balance! Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons! Je n'ai point lacé les bestiaux sur leurs herbages!.... Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur [1]!.... » Puis Thot pesait le cœur du mort. S'il était trouvé léger de fautes, son admission dans le royaume divin devenait définitive. Il y menait une vie de plaisirs sans fin et d'éternelle oisiveté, car pour lui éviter tout travail, la piété des vivants l'avait abondamment pourvu de domestiques. Dans les temps primitifs, c'étaient ses propres esclaves qu'on ensevelissait avec lui, mais plus tard, surtout à partir de la treizième dynastie, on les remplaça par de petites statues nommées *Répondants*.

Les développements de la théologie permirent bientôt à certains privilégiés de prétendre à un sort plus glorieux encore. Le soir, à l'heure où le soleil disparaît derrière la chaîne libyque, ils s'enfonçaient avec lui dans la fente d'Abydos; ils le suivaient du-

1. V. Maspéro, *op. cit.*, p 188 et suiv. *Livre des morts*, chap. cxxv; éd. Naville, t. I, pl. CXXXIII à CXXXIX. Cf. Champollion, *Explication de la principale scène peinte des Papyr. fun. égyptiens Bull. univ. des sc. et de l'ind.* VIIIe sect, t. IV, p. 347-356, et W. Pleyte, *Étude sur le chapitre* cxxv *du Rituel funéraire*. Leyde, 1886.

rant sa navigation nocturne et renaissaient comme lui, tous les matins, à l'orient. Afin de leur faciliter le voyage, on plaçait dans le tombeau des barques en terre cuite, destinées à les porter d'abord le long du Nil jusqu'à la nécropole d'Abydos, puis sur le grand fleuve, qui forme un cercle immense autour de l'univers [1].

Les Chaldéens semblent avoir aussi connu deux Autres Mondes localisés tantôt sur terre, tantôt dans les profondeurs du sol [2]. Le premier est celui que décrivent les tablettes IX, X et XI de l'épopée de Gilgamesh [3].

Eabani, son compagnon, vient de mourir. Le héros, « vautré sur la terre nue », le pleure amèrement. Il ne veut pas qu'un sort semblable le frappe à son tour. Pour éviter la mort, il se décide à aller trouver son ancêtre Outnapishtim qui habite au loin, dans l'île des bienheureux. Le trajet est hérissé de difficultés sans nombre. Gilgamesh réussit pourtant à franchir les solitudes désolées du désert. Il arrive auprès d'un passage qui s'ouvre dans les monts Mâshou. Des hommes-scorpions en gardent l'entrée; « l'effroi qu'ils

1. V. Maspéro, *op. cit.*, p. 196-200. Sur ces barques, v. note 2 de la page 197.

2. V. Alfred Jeremias, *Die babylonisch-assyrischen Vorstellungen vom Leben nach dem Tode*, 1887. Voir aussi *Die Keilinschriften und das Alte Testament*, 1903 (K. A. T.), manuel de Eb. Schrader réédité par Zimmern et Winckler; et A. Jeremias, *Das Alte Testament im Lichte des Alten Orient*, 1904 (A. T. A. O.).

3. Voir A. Jeremias, *Izdubar-Nimrod*, 1901; Haupt, *Das Babylonische Nimrodepos*, 1884, 1891. Cf. Maspéro, *op. cit.*, I, p. 574-591, et Chantepie de la Saussaye, *Religionsgeschichte*, 3e éd., I, p. 341-346

inspirent foudroie, leur regard tue, leur éclat terrifie et détruit les montagnes ». Comprenant qu'ils n'ont pas affaire à un mortel ordinaire, ils laissent le héros continuer son chemin. L'un d'eux lui dépeint seulement tous les dangers qui l'attendent. Gilgamesh persiste dans son projet. Après avoir erré longtemps dans des contrées remplies de ténèbres, il parvient au bord de la mer. Là, il aperçoit un bois merveilleux. Les arbres ont pour fruits des pierres précieuses; leurs rameaux sont en cristal. La déesse Siduri Sabîtou essaie encore de le décourager. L'océan, dit-elle, est infranchissable. Seul, Shamash, jadis, a pu le traverser. Que fera-t-il, s'il atteint jamais les eaux de la mort? Tous ses conseils se heurtent à l'obstination inébranlable du héros. Émue de pitié, elle consent enfin à lui faire connaître le passeur. Des tempêtes terribles assaillent le navire jusqu'au moment où il s'arrête à quelque distance du paradis. Outnapishtim, debout sur le rivage, écoute, impassible, les plaintes de l'infortuné voyageur, et lui répond que le trépas est une loi fatale, à laquelle il vaut mieux se soumettre sans récriminations. Gilgamesh ne veut pas de cette consolation banale. Il demande à son aïeul par quel moyen il a pu pénétrer dans le séjour de l'immortalité. Outnapishtim réplique en lui racontant l'histoire du déluge. Tandis que l'effroyable cataclysme détruisait le reste des hommes, seuls sa femme, son pilote et lui réussirent à s'échapper. Aussi, les dieux, pour le récompenser, l'ont-ils jugé digne de devenir égal à eux.

La tablette XI nous montre Gilgamesh plongé dans

un profond sommeil. La femme du patriarche, pleine de compassion, a cuit des pains magiques et les a posés sur sa tête. A son réveil, il recommence ses lamentations. Mais Outnapishtim le fait conduire à une place où il est purifié de la lèpre (?) dont Ishtar l'avait frappé, pour le punir d'avoir repoussé ses avances amoureuses.

Le corps du héros redevient comme la neige; il se couvre de vêtements nouveaux. En vain, il s'efforce ensuite de regagner l'île enchantée. Le vaisseau qui le porte est sans cesse rejeté à la côte. Pourtant Outnapishtim, cédant aux prières de sa femme, lui révèle l'existence d'une plante mystérieuse, qui croît au fond de la mer et qui assurera à son possesseur une jeunesse éternelle. Gilgamesh n'hésite pas; il plonge dans les vagues, et remonte à son bord avec l'herbe de vie [1]. Malheureusement, lorsqu'il débarque sur le sol natal, il a la fâcheuse idée de s'approcher d'une fontaine. Un serpent se précipite sur lui et lui dérobe son trésor. Désespéré, il retourne à Érech, les mains vides.

Les légendes babyloniennes placent le paradis à « l'embouchure des fleuves ». Il est possible qu'on l'ait identifié d'abord avec la ville d'Eridou. Mais il fut relégué ensuite dans l'extrême ouest, de l'autre

1. L'herbe de vie ou herbe de l'enfantement se retrouve encore dans le mythe d'Etana. Ce héros prétend la chercher jusqu'au ciel d'Anou en s'élevant sur les ailes de l'aigle. Mais, pris de vertige, il lâche prise, tombe sur le sol et s'y écrase. V. G. Smith, *The Chaldœan Account of Genesis*, p. 138-144; et Ed.-J. Harper, *Die Babyl. Legenden von Etana, Zu, Adapa und Dilbora. Beitr. z Assyriol.*, t. II, p. 391-408.

côté des monts Mâshou qui coupent la péninsule arabique. C'est là que se trouvaient la source miraculeuse, dont la vertu guérit toutes les maladies, et l'herbe qui rajeunit le vieillard. Pour atteindre ces merveilles, il était nécessaire de passer les eaux de la mort. Celles-ci servent aussi de limite à l'Autre Monde souterrain nommé *Aralou*.

L'Aralou est une contrée ténébreuse, un pays d'où l'on ne revient pas. Le passage qui y conduit est situé à l'occident, là où le soleil plonge au-dessous de l'horizon. On se le représente comme une grande ville bâtie autour des palais d'Allatou et de Nergal. Les morts mènent dans une obscurité profonde une existence lamentable. Ils sont vêtus de manteaux formés d'ailes d'oiseaux de nuit et se nourrissent de poussière. Sous le seuil de la résidence royale coule la fontaine de la vie, jalousement gardée par des démons. La descente d'Ishtar aux enfers [1] donne une description détaillée de ces régions. Le berger Tammouz, celui que la déesse avait choisi pour être l'époux de sa jeunesse, avait été mortellement blessé par un sanglier. Ishtar décide d'aller le chercher jusque dans les demeures infernales. Elle arrive à la première porte et ordonne au gardien de lui ouvrir, le menaçant de tout démolir s'il n'obéit pas : « Je briserai l'huis et les barres, j'enfoncerai les vantaux », lui dit-elle. Le portier, saisi d'effroi, va prévenir Allatou. La visiteuse divine est autorisée à entrer; mais il

1. V. Schrader, *Die Höllenfahrt des Ishtar*. Giessen, 1874; A. Jeremias, *Die Höllenfahrt des Ishtar, eine altbabyl. Beschwörungslegende*, 1889. Cf. Maspéro, *op cit.*, p. 693-696.

faut qu'elle se soumette aux lois inflexibles qui régissent l'empire des morts. A la première porte, on lui ôte sa couronne, à la seconde, les boucles de ses oreilles. Puis elle est dépouillée de son collier, de sa tunique, de sa ceinture.... Lorsqu'elle a franchi la septième porte, son dernier voile tombe: Ishtar apparaît nue en face d'Allatou. Rendue furieuse par le traitement qu'elle a dû subir, elle se précipite sur sa rivale et tente de lui arracher de vive force la vie du berger bien-aimé. Peut-être eût-elle remporté la victoire sans l'arrivée de Namtar, le messager de malheur, qui la frappe de maux terribles. Tandis qu'Ishtar est retenue captive aux enfers, le monde des vivants est plongé dans la désolation. L'amour et la joie ont déserté la terre. Éa, le dieu suprême, fléchi par les prières de Shamash et de Sin, se décide à intervenir. Il envoie à Allatou son serviteur Ouddoushounâmir, et lui enjoint de relâcher immédiatement la prisonnière. Lorsqu'elle reçoit cet ordre, la déesse entre dans une colère épouvantable; « elle se bat les flancs, se mord les doigts », et déclare à l'envoyé du ciel qu'elle le punira en l'enfermant dans un cachot, où il n'aura pour nourriture que la boue des égouts et pour boisson que l'eau infecte qui coule dans les ruisseaux de la ville. Mais elle est obligée d'abandonner sa proie. Namtar fend la pierre qui recouvre la source de vie. Ishtar ressuscite; à mesure qu'elle traverse les sept cercles et les sept portes de l'enfer, elle rentre en possession des bijoux et des vêtements qu'on lui a pris. Elle obtient aussi de revoir Tammouz une fois tous les ans, au printemps.

La localisation de l'Autre Monde sous terre se retrouve encore dans la tablette XII de l'épopée de Gilgamesh. Nergal, le dieu des morts, a permis au héros de s'entretenir avec l'ombre d'Éabani. « Il crève le caveau, ouvre le sol et en fait sortir l'esprit comme un coup de vent [1]. » Gilgamesh interroge son compagnon sur le sort réservé aux humains dans l'au delà. La description qu'il en donne n'est pas plus engageante que les expériences d'Ishtar [2].

On a voulu voir une représentation de cet enfer sur un bas-relief en bronze, divisé en trois sections qui correspondraient aux trois étages de l'univers [3]. Les eaux de la mort et certaines divinités infernales auraient été figurées par l'artiste à la partie inférieure de la plaque. Mais il se peut qu'il s'agisse simplement d'une table astronomique.

Il est difficile d'indiquer le rapport qui doit exister entre ces conceptions relatives à l'Autre Monde et les rites funéraires. Les Chaldéens couchaient leurs morts dans des chambres voûtées en encorbellement, ou dans des cercueils d'argile de formes variées. Tantôt c'étaient des jarres où le cadavre était accroupi, tantôt des lits de briques crues, recouverts d'un dôme plus ou moins aplati [4]. Ces différents modes de sépulture se retrouvent tous autour de Mougheîr, l'an-

1. Cf. *I Samuel*, XXVIII, v. 7-25.

2. V Haupt, *Die zwölfte Tafel des Babyl. Nimrodepos. Beitr. z. Assyriol.*, t. I, p. 48-79.

3. V. Clermont-Ganneau, *L'Enfer assyrien*, Rev. archéol., 1879, t. XXXIII, pl. 25. Cf Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art dans l'antiquité*, t. II, p. 363-364, et Maspéro, *op. cit.*, I, p. 690-691.

4. V. Maspéro, *op cit.*, I, p. 684-687.

cienne Ourou, qui fut, peut-être, l'une des principales nécropoles des Babyloniens [1]. On s'expliquerait ainsi le grand nombre de tombes découvertes aux environs de la ville. Celle-ci était située près de l'embouchure de l'Euphrate, non loin d'Éridou, au point de jonction des routes qui conduisaient à travers le désert, dans les terres lointaines et notamment aux fameux monts Mâshou. On connaît d'autres cimetières encore à Ourouk, à Nippour, à Assour, etc. L'incinération fut aussi pratiquée, au moins dans la Chaldée méridionale. L'expédition allemande de 1886-1887 en a retrouvé des traces dans les deux nécropoles de Sourghoul et d'El-Hibba [2]. Malheureusement, il est impossible d'assigner une date exacte aux tombeaux dont les fouilles ont, jusqu'ici, révélé l'existence. Les données que nous possédons sont trop insuffisantes pour permettre aucune conclusion.

Grâce à la littérature biblique, on est mieux informé sur tout ce qui concerne les coutumes funéraires des Israélites [3]. L'inhumation est chez eux le

1. V. Taylor, *Notes on the Ruins of Muqueyer. Journ. of the Asiatic Soc.*, 1855, t. XV, p. 260 et suiv. Sur l'importance de cette nécropole, v. Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana*, p. 198 et suiv. Cf. Delitzsch-Mürdter, *Geschichte Babyl. und Assyr.*, 2e éd., p. 59-60. Ed. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, t. I, p 181. Hommel, *Gesch. Babyl. und Assyr.*, p. 210, et Maspéro, *op. cit.*, I, p. 688, note 3.

2. V. R. Koldewey, *Die Alt-babylonischen Gräben in Surghul und El-Hibba. Ztschrft f. Assyriol.*, t. II, p. 403-430.

3. V. Friedrich Schwally, *Das Leben nach dem Tode nach den Vorstellungen des alten Israel und des Judentums einschliesslich des Volkglaubens im Zeitalter Christi.* Giessen, 1892. Cf. H. Oort, *De doodenvereering bij de Israeliten. Theolog. Tijdschrift*, XV (1881), p 350 et suiv.

rite qui domine. Dans les quelques cas très rares, où le cadavre a été passé au feu, la crémation est toujours suivie d'un ensevelissement partiel. Ainsi les vaillants hommes de Jabès, après avoir brûlé les corps de Saül et de ses fils, enterrent leurs os calcinés sous un tamarisc [1]. La sépulture a une telle importance qu'on ne la refuse ni à l'ennemi, ni au supplicié [2]. Lorsqu'un criminel a été lapidé, les pierres qui s'amoncellent lui servent de tombe [3]. Il n'est pas de châtiment plus terrible que de rester privé des honneurs suprêmes, « comme du fumier sur la terre. » Les prophètes n'ont recours à cette menace qu'à la dernière extrémité [4]. Même le sang qui a rougi le sol doit être recouvert, car c'est en lui que réside l'âme vivante [5].

Les tombeaux étaient creusés tantôt dans les maisons [6], tantôt sur les pentes rocheuses des collines. Souvent aussi, des grottes naturelles servirent de chambres funéraires [7]. On a beaucoup discuté pour savoir dans quelle mesure les anciens Hébreux ont admis l'idée de la survivance. Le souci de réunir les morts à leurs ancêtres dans des sépulcres de famille [8],

1. V. *I Samuel*, XXXI, v. 11-13 Cf. *Josué*, VII, v. 25-26.

2. V. *Ezéch.*, XXXIX, v. 11-12; *Deut.*, XXI, v. 22 et suiv.; *Josué*, X, v. 26 et 27, etc....

3. V. *Josué*, VII, v. 24-26, et *II Samuel*, XVIII, v. 17 et 18.

4. Cf. *II Rois*, IX, v. 10; *Jérém*, XVI, v. 4 et suiv.; XXV, v. 33; VIII, v. 1 et suiv., etc....

5. V. *Genèse*, XXXVII, v. 26; *Ezéch.*, XXIV, v. 7 et 8.

6. V. *I Rois*, II, v. 24; *I Samuel*, XXV, v. 1.

7. V. *Esaïe*, XXII, v. 16; *II Chron.*, XVI, v. 14; *Matth.*, XXVII, v. 60, etc....

8. Les divers patriarches sont enterrés avec leurs pères. V. *Gen.*,

les sacrifices qu'on leur offre au moment des funérailles [1], le fait qu'on les consulte quelquefois et qu'on appelle certains d'entre eux des *élohim* [2], prouvent que jamais on n'a pu croire à un anéantissement complet. Il n'est point inutile de rappeler ici le caractère sacré des lieux où reposent les principaux héros du peuple juif: Hébron, Sichem, Quadeshbarnea, Bétel renferment à la fois des sépultures célèbres et des sanctuaires de Jahveh [3].

La vie après la mort, localisée d'abord à la place même où le corps a été enseveli, se transporte bientôt dans un Autre Monde mystérieux, généralement désigné par le mot féminin *scheôl,* dont l'étymologie est obscure [4]. La Scheôl est située dans les abîmes de la terre, à une profondeur immense [5]. Elle est divisée en demeures [6], que ferment des portes garnies de verrous [7]. Aucun astre ne l'éclaire : c'est le pays de l'ombre de la mort, où la lumière est semblable aux

xv, v. 15; xxv, v. 8; xlix, v. 29, 33; l, v. 13, 24; *Nomb.*, xxvii, v. 13; xxxi, v. 2; xx, v. 24, 26; *Deut.*, xxxii, v. 50; *Juges*, ii, v. 10, 32, etc...., etc.... Cette coutume se maintient à travers toutes les époques. Cf. *Néh.*, ii, v. 5; *Judith*, xvi, v. 23; *Tob.*, iv, v. 3 et 4; xiv, v. 10 et 12; *I Macc.*, xiii, v. 25.

1. V. Schwally, *op. cit.,* p. 21-27. Cf. *Sirac*, xxx, v. 18 et suiv.

2. V. *I Sam.*, xxviii, v. 4 et suiv.; *I Rois*, xxi, v. 6; *Esaïe*, vii, v. 11; viii, v. 19; lxv, v. 4. Elohim = dieux.

3. Près d'Hébron, la caverne de Makhpéla; à Sichem, le tombeau de Joseph; à Quadeshbarnea, celui de Miriam; à Bétel, celui de Déborah.

4. V. Schwally, *op. cit.*, p 59, note 2. Le mot *bór* est plus rare et se trouve seulement dans les textes plus récents.

5. V. *Deut.*, xxxii, v. 22; *Job*, xi, v. 8; xxvi, v. 5; *Esaïe*, vii, v. 11; *Sirac*, li, v. 5...., etc.

6. *Prov.*, vii, v. 27.

7. *Ezech.*, xxxii, v. 23; *Job*, xvii, v. 16.

ténèbres les plus épaisses [1]. Tous les hommes et tous les peuples doivent s'y réunir un jour [2]. Ceux qui déjà ont dû descendre dans ces régions souterraines ne sont que des ombres, des esprits, des « *rephaîm* », des ruines; leur démarche est hésitante, leur force évanouie [3]. Pourtant ils ont conservé leur apparence, leur rang, leurs vêtements, leur parure [4]. Un poème d'une merveilleuse beauté, le chant sur la fin du roi de Babylone, nous donne une description tragique de l'existence réservée aux humains dans ce sombre au delà [5] :

Le séjour des morts s'émeut jusque dans ses profondeurs
    Pour t'accueillir à ton arrivée ;
Il réveille devant toi les ombres, tous les grands de la terre,
    Il fait lever de leurs trônes tous les rois des nations.
Tous prennent la parole pour te dire :
    — Toi aussi, tu es sans force comme nous,
    Tu es devenu semblable à nous !
Ta magnificence est descendue dans le séjour des morts,
    Avec le son de tes luths;
Sous toi est une couche de vers,
    Et les vers sont ta couverture.
Te voilà tombé du ciel,
    Astre brillant, fils de l'aurore !
Tu es abattu à terre,
    Toi le vainqueur des nations !

1. *Job*, x, v. 21, 22.
2. *Job*, xxx, v. 23.
3. V. *Esaïe*, xiv, v. 9 et suiv.; xxvi, v. 14 et 19; *Ps.* lxxxviii, v. 11; *Prov.*, ii, v. 18; ix, v. 18; xxi, v. 16; *Ezech* , xxvi, v. 20 ; *Esaïe*, lix, 10. Sur le sens du mot *rephaîm*, qui se retrouve en phénicien (*I Sid.*, ligne 8), v. Schwally, *op cit.*, p. 64, note 1. Pour lui, *rephaîm* = les faibles, les sans force, les esprits des morts, puis les géants des premiers temps.
4. V. *I Sam.*, xxviii; *Esaïe*, lxi, v. 10.
5. V. *Esaïe*, xiv, v. 9-17 (trad. Segond).

Tu disais en ton cœur : Je monterai au ciel,
J'élèverai mon trône au-dessus des étoiles de Dieu.
Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,
A l'extrémité du septentrion;
Je monterai sur le sommet des nues,
Je serai semblable au Très-Haut.
Mais tu as été précipité dans le séjour des morts,
Dans les profondeurs de la fosse.
Ceux qui te voient fixent sur toi leurs regards,
Ils te considèrent attentivement :
Est-ce là cet homme qui faisait trembler la terre,
Qui ébranlait les royaumes,
Qui réduisait le monde en désert,
Qui ravageait les villes,
Et ne relâchait point ses prisonniers ?

On ne trouve, dans toutes les traditions des Israélites, qu'un seul exemple de personnages vivants, descendant dans la Scheôl : c'est l'histoire de Koré, Dathan et Abiram. « La terre ouvrit sa bouche et les engloutit » avec leurs familles, leurs maisons et leurs biens. Puis le sol se referma sur eux « et ils disparurent du milieu de l'assemblée [1]. »

Deux autres hommes encore, Hénoch et Élie, n'ont pas eu à franchir les portes de la mort. Jahveh les a repris à lui [2]. Où ces héros ont-ils été transportés? Peut-être dans le jardin d'Eden, ce paradis mystérieux créé par l'Éternel du côté de l'Orient [3]. Un grand fleuve lui apportait la fraîcheur et la ferti-

1. V. *Nombres,* xvi, v. 28-35.
2. V. *Gen.*, v, v. 24; *II Rois*, ii, v. 11. L'enlèvement de Moïse ne se trouve pas clairement affirmé avant l'*Assomption de Moïse.* Mais cette croyance doit remonter beaucoup plus haut et s'appuie probablement sur *Deut.*, xxxiv, v. 6.
3. V. *Gen.*, ii, v. 8-14; iii, v. 24.

lité. Des arbres de toutes sortes, parmi lesquels l'arbre de vie, y produisaient des fruits merveilleux. Des chérubins devaient, en agitant leur épée flamboyante, empêcher les mortels de s'en approcher. L'idée de cet Autre Monde se rattache aux conceptions juives les plus anciennes. Il n'est nullement nécessaire de supposer qu'elle ait été empruntée aux Babyloniens [1]. L'Eden reste pour les Israélites le synonyme de gloire et de bonheur. Les prophètes aiment à évoquer le temps où la Palestine était comme le jardin de Dieu [2]. Un jour viendra sans doute où le pays, dévasté par les guerres et les conquêtes, retrouvera son antique splendeur [3]. En attendant, ce paradis, chez Ezéchiel, n'est plus sur la terre. Avec le peuple élu dont il est l'image, il a fallu qu'il s'enfonçât jusqu'au séjour des morts [4]. Maintenant les arbres de l'Eden croissent dans les profondeurs de la Scheôl. Mais ce qui les console de leur chute, c'est la ruine plus grande encore qui a frappé Elam, Meschec, Tubal, Sidon et l'Assyrie, la ruine qui frappera bientôt Pharaon et sa multitude. Il semble qu'il y ait là plus qu'une hardiesse poétique. Au moment où la croyance à l'immortalité se précise et se développe, les adorateurs de Jahveh pouvaient rêver pour eux-mêmes un sort meilleur que celui qui attendait

1. V. T. K. Cheyne, *Bampton Lecture*, 1889. Lond , 1891, p. 383-432.

2. V. *Joël*, II, v. 3. Ezéchiel compare la gloire de Tyr à celle de l'Eden qui est évidemment proverbiale. Cf. XXVIII, v. 13, 14. Cf. *Gen.*, XIII, v. 10.

3. V. *Esaïe*, LI, v. 3.

4. V. *Ezéch.*, XXXI.

toutes les autres nations. On ne s'étonnera donc pas qu'ils se soient réservé dans l'au delà la place la plus belle qu'ils pussent imaginer, c'est-à-dire la région bienheureuse, dont leur Dieu, jadis, avait fait son jardin.

Les souffrances de la captivité et de la période post-exilique provoquent une transformation profonde dans les conceptions juives, et coïncident avec l'apparition de la doctrine des choses finales ou eschatologie. On a pensé qu'elle était due à une influence étrangère, celle du mazdéisme [1]. Mais le peu qu'on sait de cette religion avant l'ère chrétienne ne permet aucune conclusion précise. Il est plus simple de voir, dans la croyance à la résurrection collective du peuple d'Israël et individuelle des justes et des méchants, le résultat d'une évolution à la fois politique, morale et religieuse. Quoi qu'il en soit, cette espérance ne devient vraiment populaire qu'au moment des persécutions d'Antiochus Epiphane et de la résistance des Macchabées. « En ce temps-là, dit l'Apocalypse de Daniel [2], se lèvera Micaël, le grand chef, le défenseur des enfants de ton peuple; et ce sera une époque de détresse telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'à cette époque. En ce temps-là ceux de ton peuple qui seront trouvés inscrits dans le livre seront sauvés. Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la

1. V. Schwally, *op. cit.*, p. 149-151. Cf. H. Hübschmann, *Die parsische Lehre von Jenseits und jüngsten Gericht.* Jahrb. f. forstl. *Theol.*, V, 1879.

2. Ch. XII, v. 1-3.

terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre et la honte éternelle. Ceux qui auront été intelligents (de sages docteurs) brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme des étoiles, à toujours et à perpétuité. » L'Apocalypse d'Hénoch [1], dont les parties les plus anciennes sont de deux générations plus jeunes que le livre de Daniel, donne de l'Autre Monde et du sort de l'humanité à la fin des siècles, une description très complète. La Scheôl n'est plus dans les profondeurs de la terre, mais à l'ouest; de grands fleuves la traversent et l'entourent. Les mortels y reçoivent immédiatement les récompenses ou les châtiments que leurs œuvres méritent. Deux régions spacieuses, éclairées par une fontaine d'où jaillit la lumière, servent de demeures aux justes [2]. Deux autres divisions pleines de ténèbres et de souffrances ont été réservées pour les méchants. Mais ces joies ou ces peines ne sont pas définitives; elles préparent seulement la rétribution suprême qui suivra la résurrection finale et le jugement dernier. Alors les bons habiteront avec le Messie, le « Fils de l'homme » [3], dans un royaume nouveau qui aura Jérusalem pour capitale. Les pécheurs seront précipités dans la *val-*

1. Ce livre ne forme pas une unité. Les chap. I-XXXVI, moins XVI-XIX, et LXXII-CV sont les plus anciens. Les autres chapitres et les interpolations sont de dates diverses, et naturellement plus récents. V. Schwally, *op. cit.*, p. 136. Cf. Dillmann, *Realenc. f. prot. theol. u. Kirche.* T. XII, p. 350-352.

2. V. *Apoc. Hen.*, XXII, v. 2.

3. *Valada eguâla.* V. 38, 2; XLV, v. 4, etc....

lée maudite, gouffre immense où ne brille aucun astre, fournaise remplie de flammes brûlantes, et pourtant plongée dans une éternelle obscurité [1]. Les justes se réjouiront à la vue des supplices des méchants, et ceux-ci contempleront sans cesse le bonheur dont ils se sont rendus indignes [2]. La *vallée maudite* est probablement identique avec le val d'*Hinnom*, la *géhenne* (*gé-Hinnom*), non loin de la ville sainte [3]. C'est là que jadis Israël avait offert en sacrifice ses enfants à Moloc. Aussi ce lieu était-il considéré comme le rendez-vous de toutes les abominations et l'endroit prédestiné au châtiment des impies.

L'Apocalypse d'Hénoch connaît encore deux places spéciales, où les anges déchus [4] et certains criminels [5] sont punis, puis le paradis (ganat), le jardin de la justice et de la vie, situé vers l'orient, aux extrémités de la terre [6]. Hénoch, Élie et quelques privilégiés résident dans cette contrée bienheureuse. Lors de l'établissement du royaume messianique, l'Éternel les conduira sans doute à Jérusalem [7]. Il transplantera aussi dans le Temple l'arbre de vie du paradis, et fera couler au milieu du sanc-

1. V. *Ap. Hén.*, XXVI; LVI, v. 3; LIV, v. 1; XC, v. 24 et suiv.; C, v. 9; CII, v. 1; CIII, v. 8, etc.
2. V. *Ap. Hén.*, XXVII, v. 3, 4; LXII, v. 12; XLVIII, v 9, 10; CVIII, v. 15.
3. V. *II. Rois*, XXIII, v. 10. Cf. *Jérém.*, VII, v. 31; XIX, v. 5; XXXII, v. 35.
4. V. *Ap. Hén* , ch. XVIII, XIX, XXI. Cf. *Matth.*, XXV, v. 41.
5. *Ap. Hén.*, app. du ch. CVIII.
6. *Ap. Hén.*, LX, v. 8; LXXXVII, v. 3 et 4; LXXXIX, v. 52; XXXII, v. 2 et suiv., etc.
7. C'est ce qui est dit en tout cas pour Hénoch, v; *Ap. Hén.*, XC, v. 31; LXXI, v. 16.

tuaire la source de la justice et les fontaines nombreuses de la sagesse [1].

La Sapience de Salomon, contemporaine de quelques chapitres du livre d'Hénoch, représente une conception très différente de la vie future. Pour elle, le corps est terrestre et destiné à la destruction; l'âme seule est immortelle, en même temps que préexistante et divine. La mort l'affranchit des liens de la matière. Elle marque pour le juste la naissance à une existence toute spirituelle, dans le ciel, auprès de Dieu, et pour le pécheur le commencement d'un état douloureux, qui résulte de la contemplation même de son péché. La Sapience de Salomon ignore donc les espérances messianiques, l'eschatologie, et ce qu'on pourrait appeler un Autre Monde. Sa doctrine de l'immortalité de l'âme est totalement étrangère à la religion des Hébreux. On voit qu'elle sort des cercles juifs d'Alexandrie, profondément teintés d'hellénisme. Il eût été inutile de nous y arrêter, si nous ne rencontrions chez les Esséniens une combinaison de ces idées et de celles de l'Apocalypse d'Hénoch [2]. D'après l'historien Josèphe [3], les solitaires de la Judée méridionale admettaient entre l'âme et le corps une différence essentielle. L'âme seule possède en elle l'immortalité. Lorsqu'elle échappe aux entraves de la chair, son sort dépend de ses mérites ou de ses fautes. Si elle en est digne, elle va dans un pays lointain, situé de l'autre côté de l'océan, où elle n'a plus

1. V. *Ap. Hén.*, xxv, v. 5, et xlviii, v. 1.
2. V. Schwally, *op. cit.*, p. 179 et suiv.
3. *Bell. jud.*, II, 8, 11.

à subir ni la pluie, ni la neige, ni les chaleurs excessives. La tiède haleine du zéphyr, qui s'élève de la mer, rafraîchit sans cesse autour d'elle l'atmosphère. Mais les âmes mauvaises sont condamnées à d'éternelles souffrances, dans un lieu sombre et hivernal.

Ces croyances s'expliquent très bien sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'un emprunt direct aux doctrines grecques. Les divers éléments de l'Autre Monde essénien se retrouvent dans le livre d'Hénoch. Ce sont ces théories à peine modifiées qui triomphent aussi parmi la masse du peuple juif, à l'époque de Jésus-Christ. Après leur mort, les hommes descendent au Hadès [1], l'ancienne Scheôl, généralement localisée dans les profondeurs de la terre [2]. Les justes y sont récompensés et les méchants punis [3]. Pourtant ce bonheur ou ces peines ont un caractère transitoire. La rétribution définitive n'aura lieu qu'au moment de l'avènement de l'ère messianique. Les uns, alors, participeront au triomphe du Fils de l'homme, le roi glorieux qui étendra la domination d'Israël jusqu'aux extrémités du monde; les autres seront jetés dans la géhenne, la vallée sombre et maudite, la fournaise ou l'étang rempli d'un feu inextinguible, la place des pleurs et des grincements de dents [4].

1. Déjà nommé chez Hénoch, *Haguel*, LI, v. 1-2.

2. Josèphe, *Bell. jud.*, II, 8, 14. *Luc.*, XVI, v. 23. *Act.*, II, v. 27, 31.

3. V. *Luc.*, XVI, v. 22-26, description conforme à la foi populaire, et *Luc.*, XXIII, v. 43. L'emploi du mot grec *paradeison* dans ce sens est sans analogie.

4. Sur la Géhenne, v. *Matth.*, V, v. 22 et suiv.; XIII, v. 42 et suiv.; XVIII, v. 8 et suiv.; XXII, v. 13, etc. Cf. *Marc.*, IX, v. 43 et suiv.; *Luc.*, XII, v. 5, 28.

CHAPITRE VII

L'AUTRE MONDE (SUITE)

L'Autre Monde chez les Grecs. — L'Autre Monde chez les Romains et pendant la période gréco-latine [1].

Nous avons déjà vu que les peuples qui apportèrent en Grèce la civilisation créto-mycéno-égéenne avaient coutume d'inhumer les cadavres. Ces envahisseurs, venus des régions méditerranéennes méridionales et orientales, construisaient sous les collines leurs chambres funéraires, ou les creusaient dans des rochers. Le mort reposait couché sur les cendres d'un sacrifice. On ensevelissait avec lui des armes, des parures, des poteries, des objets de toute nature, dont le nombre et la richesse variaient suivant le rang qu'il avait occupé dans le monde [2]. Les offrandes ne s'interrompaient pas après les funérailles; des dispositions ingénieuses permettaient souvent de faire descendre jusqu'au fond du caveau le sang des victimes. Ces divers rites prouvent la

1. Sur ces différents points, v. Erwin Rohde, *Psyche*, 2e édit., Frib.-i.-B., 1898. Dieterich, *Nekyia*. Leipzig, 1893.

2. Les plus connues parmi ces tombes sont le Trésor d'Atrée et le Trésor de Minyas. Cf., *supra*, p. 87.

croyance à une survie au tombeau, maison souterraine qui remplace pour le défunt son ancienne demeure [1].

Au début de l'époque homérique, tout se transforme. La domination passe à des populations originaires de l'Europe centrale. Les corps ne sont plus ensevelis mais incinérés. Parfois on entasse sur le bûcher des animaux et des captifs, on verse des libations en l'honneur du héros tombé, on organise de grandes fêtes pour célébrer sa mémoire [2]; mais tandis que les flammes consument sa chair et calcinent ses os, sa personnalité s'efface et disparaît. Il ne reste plus que sa *psyché*, sorte de double, d'ombre fuyante, vapeur légère sans consistance et sans vie réelle. Telle est la conception que les poèmes d'Homère se font du sort réservé aux mortels. Peut-être le caractère tragique du cycle de l'Iliade, de la légende d'Achille en particulier, a-t-il poussé les chanteurs antiques à noircir les teintes, à tracer de la destinée humaine dans l'au delà une description trop sombre, qui cadre mal avec le développement des rites funéraires [3]. Quoi qu'il en soit, la vieille épopée connaît pour les morts un Autre Monde, situé à la fois dans les profondeurs du sol, et très loin, dans l'obscurité de l'occident, au delà des mers et de l'océan. C'est le royaume de « l'invisible », le pays qui ne laisse plus échapper sa proie, le sombre empire où règnent Hadès et Perséphone. L'Iliade

1. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 34-36.
2. Cf. les funérailles de Patrocle. *Il.*, chant XXIII, v. 1 et suiv.
3. Cf. A. Nutt, *The Voyage of Bran*. Lond., 1895. I, p. 265-269.

parle déjà des fleuves qui l'entourent, et des portes qui ferment ses entrées, comme celles d'une forteresse [1]. Le chant XI de l'Odyssée, la première *Nekyia,* donne des renseignements plus complets sur les régions infernales. Son but n'est pourtant pas de les décrire. La seule préoccupation du conteur qui l'ajouta à l'ouvrage primitif fut de rattacher la légende d'Ulysse à celles des autres chefs de la guerre d'Ilion [2]. Le récit commence dès la fin du chant X [3]. Circé avertit son hôte que si jamais il veut revoir sa patrie, il faut qu'il aille consulter jusqu'au fond des demeures de Hadès le devin Tirésias, qui, par une faveur insigne de Perséphone, a pu conserver le don de prédire l'avenir. Elle lui indique ensuite les moyens d'exécuter cette périlleuse entreprise. Son navire l'emportera à travers l'océan jusqu'à une côte âpre et désolée, où croît un bois de saules et de peupliers. C'est là que commence l'empire des morts, là que le Pyriphlégéthon et le Cocyte, qui sort du Styx, se jettent dans l'Achéron. En ces lieux, le héros devra creuser une fosse longue et large d'une coudée; il fera des libations de lait, de miel, de vin et d'eau; puis il immolera un agneau mâle et une brebis noire. Alors les ombres monteront des profondeurs de l'Erèbe. Mais aucune ne pourra goûter du repas funèbre avant que l'âme de Tirésias ne se soit désaltérée.

1. *Il.*, XXIII, v. 70 et suiv.
2. Cf. Rohde, *op. cit* , I, p. 53-54. C'est à la même préoccupation qu'il faut attribuer la seconde *Nekyia* de l'Odyssée (ch. XXIV) assez maladroitement imitée de la première.
3. V. 490 et suiv.

Ulysse obéit à Circé. Son vaisseau touche aux bornes de l'océan, sur les côtes du pays des Cimmériens, que jamais le soleil n'éclaire et qui reste toujours plongé dans les ténèbres. Aidé de deux de ses compagnons, il offre son sacrifice selon les rites prescrits. Les morts accourent en foule. Quand le devin a bu une partie du sang des victimes et révélé les mystères du destin au prince d'Ithaque, celui-ci permet aux autres esprits de s'approcher. La nourriture qu'il leur offre réveille leur conscience endormie ; ils s'entretiennent longtemps avec lui. Bien que l'Autre Monde ne fasse pas le sujet de leurs conversations, on voit qu'il reste toujours la demeure sombre et sans joie, où la *psyché* mène une existence impersonnelle et vague, où tous, quelle qu'ait été leur vie, subissent un sort également lamentable. Jusque-là l'auteur inconnu du chant XI ne paraît pas s'être écarté de la vieille conception de l'Iliade.

Pourtant la fin de la Nekyia marque l'apparition de théories nouvelles, qui sont peut-être dues à la lointaine influence de l'Orphisme [1].

Ulysse a franchi l'entrée des enfers. Il aperçoit bientôt Minos assis sur un trône : il tient entre ses mains un sceptre d'or et rend la justice aux âmes. Puis les regards étonnés du voyageur découvrent de nouveaux héros.

C'est d'abord Orion, armé de sa massue d'airain, qui, dans la prairie émaillée de fleurs, poursuit en-

1. A partir du v. 566. Rohde nie la possibilité de l'influence orphique. Cf. *op. cit.*, I, p. 105, note 2. V. Chantepie de la Saussaye, *Religionsgeschichte*[3], II, p. 353-354.

core les monstres qu'il tua jadis sur les montagnes. C'est ensuite Héraklès avec son arc tout préparé et son baudrier tissu d'or sur lequel sont tracés ses différents travaux ; c'est le géant Tityos dont le corps immense est étendu à terre, et qui cherche en vain à repousser les vautours qui lui rongent le foie ; c'est Tantale debout au milieu d'un lac dont les eaux lui arrivent jusqu'au menton. Chaque fois qu'il veut se baisser pour boire, l'onde s'enfuit. Des poiriers, des orangers, des pommiers, des figuiers, des oliviers laissent pendre au-dessus de sa tête leurs fruits éclatants ; quand le vieillard tente de les cueillir, le vent les emporte dans les nuées. C'est enfin Sisyphe occupé à rouler un énorme rocher jusqu'au haut d'une montagne. Mais à peine la pierre atteignait-elle le sommet, qu'elle était repoussée en bas, dans la plaine, et Sisyphe recommençait sans cesse son perpétuel labeur. Peut-être Ulysse aurait-il vu encore Thésée et Peirithoos, s'il n'avait pas quitté rapidement ces sombres lieux, dans la crainte que Perséphone ne lui envoyât des enfers la tête de la Gorgone, monstre effrayant dont le regard tue.

On ne saurait considérer les derniers vers du chant XI comme l'ébauche d'une doctrine de la rétribution. Tityos, Tantale et Sisyphe sont frappés parce qu'ils se sont rendus coupables envers les dieux de crimes très spéciaux. Le châtiment qui les atteint est plutôt magique que moral. Minos tranche les querelles que les morts peuvent avoir entre eux Orion et Héraklès restent dans l'au delà ce qu'ils étaient autrefois sur la terre des vivants. Il faut descendre jus-

qu'à Hésiode pour trouver l'idée très incertaine encore d'une rétribution [1]. Les hommes de l'âge d'or deviennent des divinités protectrices ; ceux de l'âge d'argent, des esprits souterrains. Les guerriers de l'âge d'airain se sont massacrés sans pitié les uns les autres. Pour les punir Zeus les a plongés dans les demeures de Hadès, où ils n'ont plus ni gloire ni honneurs. Ce qui est vraiment nouveau dans la fin de la Nekyia, c'est la transformation de l'Autre Monde. Le pays des ombres et de l'obscurité se précise. Il sort du vague tragique où l'avaient laissé les anciens poèmes homériques. Les divers héros, rencontrés par Ulysse, conservent leur personnalité et jouent un rôle déterminé dans un paysage qui n'a plus rien de vaporeux. Nous touchons à la conception grecque plus tardive des Champs-Élysées et du Tartare. Quelle qu'ait été sur ces idées l'influence du culte thrace de Dionysos et des mystères orphiques, elles doivent répondre pourtant aux vieux mythes que, par delà Homère, on retrouverait sans doute, à l'époque mycénienne. Ces mythes n'ont pu disparaître sans laisser de traces ; ils survivent dans les légendes de personnages à la fois humains et divins, qui reçurent l'immortalité au fond de grottes mystérieuses [2].

Ainsi à Knopia, près de Thèbes, la terre se fendit sous les pas d'Amphiaros. Avec son char, son cocher et ses chevaux, il descendit dans des abîmes inaccessibles, où il jouit désormais d'une existence éter-

1. *Les Travaux et les Jours*, v. 109-201.

2. Ce sont les légendes que Rohde a réunies sous le titre de *Höhlengötter, Bergentrückung*. V. *op. cit.*, I, p. 111-145.

nelle [1]. Un sort semblable fut réservé par la grâce des dieux à Trophonios, dans son antre situé près de Lébadéa en Béotie, à Kainéus, en Thessalie [2], à Althaiménès, dans l'île de Rhodes, à Laodikè, fille de Priam [3], à Aristaios [4], à Rhésus, etc. [5]. Il est possible que les cultes locaux, auxquels ces légendes étaient associées, se soient adressés à des divinités chthoniennes; mais celles-ci durent être primitivement des ancêtres, qu'on adorait près de leurs tombeaux. En tout cas, nous avons là l'idée très nette d'un Autre Monde, ou, si l'on veut, de plusieurs Autres Mondes souterrains, qui rappellent ces cavernes dans lesquelles les traditions populaires germaniques font dormir les grands empereurs, Charlemagne et Frédéric Barberousse [6]. De telles conceptions chez les Grecs remontent à la plus haute antiquité; elles datent de l'époque où chaque cité possédait ses enfers à elle, sa nécropole, sa ville des morts, qui n'était que le prolongement de celle des vivants. La disparition d'un membre du groupe social était aussitôt suivie de sa renaissance. L'âme des pères se réincarnait sans cesse dans leurs enfants; pas un instant leur influence ne cessait de se faire sentir. L'évo-

1. Cette légende se trouvait déjà dans la Thébaïs, vieille épopée racontant la guerre des sept chefs contre Thèbes. V. Pindare, *N*, 9, 24 et suiv.; 10, 8 et suiv. Cf. Apollodore, *Bibl.*, III, 6, 8, 4, etc.

2. Pindare, *fr.* 167. Apoll. Rhod., I, 57-64.

3. Apollodor., *épit.* 5, 25.

4. Diodor., 4, 82, 6.

5. V. Mass, *Orpheus*, 1895, p. 67.

6. Le premier dans l'Odenberg ou l'Unterberg près de Salzburg, l'autre dans le Kyffhäuser ou près de Kaiserslautern. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 124 et notes.

lution de la pensée religieuse ne put supprimer la croyance au rôle constant joué par les aïeux dans les affaires publiques, à la possibilité d'entrer toujours en rapport avec eux. En bien des endroits existaient des Plutonies et des Psychopompeia, c'est-à-dire des excavations qui conduisaient au Hadès, ou par lesquelles les esprits des morts remontaient à la lumière [1].

Une fente de ce genre s'ouvrait à Athènes, sur l'Aréopage. On en montrait encore à Hermione, derrière le temple de Chthonia, à Ephyre, à Tænaron, près de Phigalia en Arcadie, à Héraklée dans le Pont, à Cumes en Italie, à Magnésie au bord du Méandre, à Hiérapolis en Phrygie, etc.... Ces passages avaient servi jadis à Aidoneus pour enlever Korè [2], à Heraklès lorsqu'il pénétra au fond des demeures infernales afin d'y enchaîner Kerbéros, à Orphée, le chanteur harmonieux, cherchant partout son épouse bien-aimée.

Sous l'influence des mystères d'Eleusis, les idées des Grecs relatives à l'Autre Monde souterrain se systématisent. Il y a eu autour d'un sanctuaire local comme une concentration et une cristallisation de mythes. C'est en effet à Eleusis que se trouvait la source Kallichoros, où la fille de Déméter, volée par le dieu des morts, était revenue à la vie. En souvenir de cet événement, la mère consolée voulut que des mystères fussent célébrés dans son temple.

1. V. Rohde, *op. oit.*, I, p. 212 et suiv. et les notes.
2. Riusi près d'Eleusis. — V. *Paus*, 2, 36, 7.

Ce culte, probablement limité d'abord à quelques familles, fut adopté par les Athéniens, lorsque, vers le VIIe siècle, ils soumirent Eleusis à leur domination. A partir de ce moment, sa gloire et sa popularité ne firent que grandir. Il devint bientôt panhellénique. Les femmes, les hétaïres, les enfants, les esclaves, les étrangers eux-mêmes étaient admis à y prendre part. Un sort tout différent de celui des autres hommes attendait les initiés dans l'au delà. Seuls ils avaient le droit d'espérer une existence réelle et bienheureuse [1]. Du reste aucune condition morale ne leur était imposée, si bien que Diogène pouvait s'écrier en ricanant : « Parce qu'il n'est plus un profane, Pataecion le voleur sera mieux traité après sa mort qu'Epaminondas [2] ! »

A l'époque où les mystères d'Eleusis prenaient un tel développement, des poètes inconnus chantaient les exploits dans les enfers de Thésée, de Peirithoos et d'Héraklès [3]. Ainsi se forma la conception populaire du Hadès. La porte est gardée par Kerbéros, un mauvais chien déjà connu par Homère et nommé chez Hésiode [4]. Il permet à tout le monde d'entrer et ne laisse plus sortir personne. Le vieux passeur

1. V. l'hymne homérique à Déméter, du VIIe siècle, v. 480 et suiv. (Dieterich, *op. cit.*, p. 64), et Sophocle, *fr.* 753 N : « Τοῖς δε γὰρ μόνοις ἐκεῖ (dans le Hadès) ζῆν ἔστι, τοῖς δ' ἄλλοισι, πάντ' ἐκεῖ κακά. »

2. Plut., *De aud. poet.*, 4 ; Diog. Laert., 6, 39. Cf. Rohde, *op. cit.*, I, p. 272.

3. Le poème hésiodique qui racontait la descente au Hadès de Thésée et de Peirithoos, la Nekyia insérée dans la Μινυάς, etc. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 302-303.

4. V. Theog., v. 311, v. 769 et suiv.

Charon, toujours morose, fait traverser aux âmes les fleuves qui entourent l'Erèbe ; mais il réclame sans pitié à chacune son obole. Dans les régions où elles se rendent ensuite, un bonheur sans fin attend celles des initiés. Les autres morts n'ont, sans doute, que la destinée sombre et lamentable de l'ancienne *psyché*. Certains d'entre eux subissent même de véritables supplices, mais ce sont des coupables exceptionnels. A Tantale, Orion et Tityos, les légendes ajoutent de nouveaux criminels, comme Oknos ou Ixion, qui, pour s'être montré ingrat envers Zeus, est attaché à une roue ailée qui tourbillonne incessamment dans l'espace [1].

L'influence des orgies orphiques vint de bonne heure se joindre à celle du culte d'Eleusis. L'Orphisme, qui envahit très vite la Grèce et ses colonies, est originaire de Thrace. Il a revêtu, suivant les milieux où il s'est introduit, deux formes différentes. L'une matérielle et vulgaire, bien digne des peuplades barbares qui l'ont inventée, répand, avec ses danses folles en l'honneur de Dionysos, la croyance à un Autre Monde rempli, pour les fidèles, de plaisirs grossiers et d'éternelle ivresse, et pour les profanes, de ténèbres, d'ordure et de boue [2]. L'autre Orphisme, plus pur et plus mystique, est celui qui, à partir du VIe siècle, se combine avec les doctrines pythagoriciennes dans les communautés de l'Italie

1. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 309 et note 1.
2. V. Platon, *Répub.*, 363[c]. « .... ἡγησάμενοι κάλλιστον ἀρετῆς μισθὸν μέθην αἰώνιον », et Phédon, 69[c], « .... ὅς ἄν ἀμύητος.... ἐν βορβόρῳ κείσεται. »

méridionale [1]. En fouillant les tombeaux situés autour de Thurioi et de Pételia, on a découvert de petites tablettes d'or portant des inscriptions, qui jettent un peu de lumière sur ces ordres mystérieux.

L'une d'elles donne une description de ce qu'on voit dans les enfers : « Tu y trouveras, dit-elle, à ta gauche une fontaine, et près d'elle un cyprès blanc ; il ne faut pas t'en approcher. Puis tu verras une autre source où coule de l'eau froide qui vient du lac Mnémosyne.... » Suivent les mots que le mort doit prononcer, lorsqu'il s'est désaltéré, afin d'aller rejoindre les bienheureux. Ces tablettes mutilées rappellent les passages du *Livre des morts*, que les Égyptiens ensevelissaient avec leurs momies. Les indications topographiques et les formules qu'on y déchiffre encore sont empruntées probablement à un même ouvrage, la *Descente d'Orphée au Hadès* [2]. L'ancien dieu thrace s'est transformé : il est devenu le fondateur et le grand prêtre du nouveau culte, le premier des initiés. S'il a pénétré dans l'Autre Monde, ce n'est pas pour y chercher sa femme Euridykè, mais afin de pouvoir enseigner aux humains, ses frères, ce qui leur adviendra après le trépas. Comme lui, Pythagore a sondé les secrets de la vie future [3]. Leur voyage dans l'au delà sert de thème à tout un cycle de poèmes religieux et philoso-

1. V. Dieterich, *op. cit.*, p. 85 et suiv.
2. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 302, note 2 ; II, p. 127 ; Ettig, *Acheruntica*, 286 ; Dieterich, *op. cit.*, p. 128-136.
3. Diog. Laert , 8, 21. Cf. Dieterich, *op. cit.*, p. 129 et suiv.

phiques, qui ont produit sur la pensée grecque une impression profonde.

L'idée de la rétribution est née des doctrines orphico-pythagoriciennes. Leur influence apparaît déjà très nette chez Pindare [1]. Il sait que les morts seront divisés en deux catégories et traités selon leurs mérites ou leurs fautes. Une lassitude inexprimable est réservée aux uns, dans le Tartare profond, où les fleuves de la nuit ne déversent jamais qu'obscurité infinie et éternel oubli. Les justes, au contraire, vont habiter une région éclairée par le soleil. Ils y demeurent un certain temps, puis renaissent sous forme de rois et de héros, et finissent par atteindre les îles fortunées situées aux bornes de l'Océan [2].

Eschyle parle aussi du jugement qui attend les hommes. Au Hadès, les Erinnyes n'abandonnent pas le meurtrier, et le coupable doit y subir jusqu'au bout la punition restée incomplète sur la terre [3]. Platon condamne l'Orphisme dans ce qu'il a de bas et de vulgaire, mais il est tout imprégné de ses théories philosophiques. La vision d'Er, fils d'Arménios, à la fin de la *République*, donne la description des peines et des récompenses de l'Autre Monde. Le *Gorgias* [4] et le *Phédon* exposent plus longuement le sort des âmes après la mort. Elles compa-

1. Ol., 2, 57-60.
2. V. Rohde, *op. cit.*, II, p. 208-213.
3. V. *Eumén.*, 273 et suiv., 340 ; *Choeph.*, 61 et suiv. Cf. Rohde, II, p. 232-233 ; I, p. 309.
4 *Gorgias*, 79.

raissent nues devant Minos, Rhadamanthys et Aiakos, puis sont placées à la bifurcation de deux chemins. L'un conduit à l'île des bienheureux, l'autre au Tartare. Les méchants s'y partagent en deux groupes : ceux pour qui la purification est encore possible et ceux qui sont condamnés à des châtiments éternels.

Les auteurs comiques ont trouvé dans les croyances populaires une ample matière à plaisanteries faciles et à cruelles satires [1]. On connaît la parodie des mystères d'Eleusis dans les *Grenouilles* d'Aristophane. Dionysos, désolé de la décadence de la tragédie, se décide à descendre jusqu'au fond des enfers, pour y chercher Euripide. En compagnie de Xanthias son esclave, il va d'abord consulter Héraklès, dont il a revêtu le costume, et le prie de lui indiquer exactement les villes, les tavernes, les cabarets et les carrefours de la route. « Après avoir longtemps marché, répond le héros, tu arriveras au bord d'un lac immense [2] qu'un vieux nocher te fera passer moyennant deux oboles. Ensuite tu verras des serpents, des monstres terribles et un bourbier épais, sur lequel flottent des ordures [3]. Dans ce liquide infect sont plongés les violateurs des lois de l'hospitalité, les enfants impies, les parricides, les parjures et d'autres criminels encore.

1. Phérékrates dans les Κραπάταλοι; le Pseudo-Phérékrates dans les Μεταλλεῖς; probablement aussi Kratinos dans le Τροφώνιος. Cf. Rohde, *op. cit.*, I, p. 314-315 et note 1 de la p. 315.

2. V. 157, λίμνη μεγάλη, ἄβυσσος.

3. V. 143 et suiv. Cf. v. 273, 278 et suiv.; 289 et suiv.

Plus loin, au milieu d'une atmosphère lumineuse et parfumée, tu rencontreras les chœurs des initiés [1]. Ils te diront tout ce que tu dois faire. »

La traversée du lac Achérusien donne lieu à l'épisode qui a fourni à la pièce son titre. Comme Charon refuse de prendre avec lui Xanthias, sous prétexte qu'il n'est qu'un esclave, celui-ci est obligé de contourner le marais à pied. Pendant ce temps, son maître monte dans la barque et se voit contraint, malgré ses plaintes, de ramer à la place du passeur. Il est fort incommodé par les coassements des grenouilles et leur cri incessamment répété de « Brékékékex, coax, coax ! » Sur l'autre rive, l'apparition spectrale d'Empuse, la messagère d'Hécate, terrifie les deux voyageurs de ses transformations successives. Mais bientôt ils se rassurent en entendant les chants des bienheureux, qui dansent parmi les bosquets de myrtes dans une plaine émaillée de roses [2] : « La prairie resplendit de lumière : les genoux des vieillards ont tressailli : ils secouent les soucis de l'âge et le poids des ans, dans l'entrain de cette sainte solennité. Viens donc, ô bienheureux, viens avec ton flambeau étincelant, guider sur les fleurs de l'humide prairie les chœurs de la jeunesse.

« Silence, religieux silence! Loin d'ici, loin de nos chœurs, ceux qui sont étrangers à ces mystères, ou dont la pensée n'est pas pure : ceux qui

1. V. 159, 163, 311 et suiv.; 454 et suiv.
2. V. 348 et suiv.

ignorent les nobles orgies des Muses et n'ont point pris part à leurs danses, ou qui n'ont pas été initiés à la langue bachique du taurophage Kratinos ; ceux qui se plaisent aux bouffonneries hors de propos ; ceux qui, au lieu de réprimer les haines séditieuses, par bienveillance pour leurs concitoyens, les soufflent, les excitent dans un intérêt privé ; arrière le chef vénal qui trahit la patrie battue par l'orage, ou qui, comme Thorycion, ce misérable collecteur du vingtième, envoie en fraude, d'Egine à Epidaure, les denrées prohibées, du cuir, du lin, de la poix ; celui qui conseille de fournir un subside à la flotte ennemie, ou qui, après avoir dansé en chantant autour de la statue d'Hécate, la souille de ses ordures ; arrière l'auteur qui mord sur le salaire des poètes, parce qu'il a été bafoué dans les solennités nationales de Dionysos. A tous ceux-là j'ordonne, j'enjoins, j'ordonne une troisième fois de céder la place aux chœurs des initiés. Pour vous, reprenez vos chants et vos danses ; que toute la nuit soit, suivant le rite, consacrée à la fête [1].... »

Aiakos, le portier du palais infernal, devient furieux lorsqu'il aperçoit Dionysos, qu'il prend pour Héraklès. Il le traite d'effronté, de coquin, d'infâme, et le menace des pires châtiments : « La vipère aux cent têtes te déchirera les entrailles ; la murène tartésienne te dévorera les poumons ; les gorgones de Tithrasos mettront en pièces tes rognons sanglants

1. *Comédies d'Aristophane*, trad. de Ch. Zévort. Paris, 1904, p. 400-401.

et tes intestins. Je cours les appeler [1]. » Dionysos, saisi d'une frayeur irrésistible, supplie Xanthias de changer de costume avec lui. A ce moment survient une servante de Perséphone, qui invite le faux Héraklès à un repas que sa maîtresse fait préparer en son honneur. Elle décrit les purées savoureuses, les rôtis succulents, les pâtisseries exquises, et certaines danseuses qui attendent le héros pour le fêter. Ces promesses sont si alléchantes que Dionysos veut reprendre aussitôt la peau de lion et la massue. Malheureusement Aiakos reparaît, et, ne pouvant démêler lequel des deux compères est le vrai fils d'Alcmène, il les roue de coups l'un et l'autre.

La pièce ne se termine pas sur cette bouffonnerie, mais par une critique subtile des talents d'Eschyle et d'Euripide.

A ces divers témoignages, on peut joindre encore celui des monuments artistiques.

Vers le milieu du v[e] siècle, Polygnote de Thasos traçait sur l'un des murs du Lesché de Delphes l'entrevue d'Ulysse et du devin Tirésias [2]. Les héros de la Nékyia d'Homère remplissaient la plus grande partie du tableau. L'artiste avait ajouté seulement Oknos et son ânesse et quelques criminels : un sacrilège auquel une magicienne fait boire du poison, un fils sans piété que son propre père égorge. Les profanes occupaient dans la peinture une place spéciale. C'étaient un vieillard, un jeune homme et

1. Trad. de Ch. Zévort, p. 404.
2. V. Pausan., 10, 28.

deux femmes, qui versaient au fond d'un récipient percé de l'eau contenue dans des cruches brisées [1]. Polygnote n'avait pas représenté le bonheur des initiés ; il s'était contenté de symboliser l'espérance par une petite boîte que Kléoboia tient sur ses genoux dans la barque de Charon. Parmi les esprits des régions infernales, ne figurait que le démon Eurynomos, qui dévore les cadavres. Son corps d'un bleu foncé reposait sur un vautour.

Les vases de l'Italie méridionale du IVe et du IIIe siècle donnent des enfers une image plus complète. On y voit des monstres de toutes sortes, les Erinnyes, les grands coupables, Tantale, Sisyphe, peut-être les Danaïdes et les descentes au Hadès de Thésée, Peirithoos, Héraklès et Orphée [2].

L'Autre Monde des Grecs a été localisé aussi dans les îles bienheureuses situées sur les rives inaccessibles du fleuve Océan. Il ne faut pas confondre ces régions lointaines avec les contrées mythiques ou réelles, qui n'ont jamais servi d'habitation aux morts [3]. Tels sont, par exemple, les jardins de Phoi-

1. Ce n'est pas encore la punition des filles de Danaos, qui n'apparaît pas avant le pseudo-platonique Axiochus (371 E) et qui est peut-être représentée d'abord sur les vases de l'Italie méridionale des IVe et IIIe siècles Cf. Rohde, *op. cit.*, I, p. 317-318 ; Anhang, 3, p. 326-329 ; Dieterich, *op. cit.*, p. 69-70; Otto Schrader, *Totenhochzeit*, Iéna, 1904.

2. Les plus célèbres de ces vases sont la fameuse amphore de Canosa (*Annal. de l'Inst. archéol. de Rome*, 1837, t. IX), celui de la collection Pacileo, à Naples, et celui de la collection Jatta (*Archæol. Ztng.*, 1844, n° 14, p. 13 et 15).

3. La tendance à identifier les régions de la géographie mythique avec le monde des morts est frappante surtout chez Dieterich. Un simple nom est pour lui le point de départ de rapprochements sans

bos et des Hespérides, le pays des Éthiopiens, aux bornes de la terre, et l'île de Thrinacie, où paissent les troupeaux du soleil. Ogygie, demeure de Calypso, Schérie semblable à un bouclier sur la mer ténébreuse, Syrie, Erytheia, Lycia, Phoinikè, etc...., appartiennent au même groupe. Ce sont là des mythes géographiques ou des thèmes romanesques auxquels se rattachent les descriptions de l'âge d'or, du pays de Cocagne [1], et les Utopies, ces récits sur les vertus des Scythes et des Hyperboréens [2]. Leur fonction dans la pensée collective est bien différente de celle d'un monde des âmes, et si parfois ces représentations peuvent être associées, leur union est passagère et n'aboutit nulle part à une confusion définitive. L'Élysée terrestre semble inconnu aux poètes du cycle de l'Iliade; il apparaît pour la première fois dans le chant IV de l'Odyssée [3], lorsque Protée prédit à Ménélas le sort qui l'attend. Son destin n'est pas de périr à Argos, ni même de goûter la mort. Les dieux le transporteront dans le royaume du blond Radamanthys où les humains mènent une vie joyeuse et éternelle. Ils n'ont plus à souffrir des intempéries, de la pluie, de la neige et des longs hivers. Mais l'Océan, pour les rafraîchir, leur envoie

fin. Pourquoi, par exemple, considère-t-il le pays très réel des Lyciens (*Il* , XVI, v. 450 et suiv.) comme un monde des morts? Sur la géographie mythique des Grecs, v. O. Gruppe, *Griechische Mythologie und Religionsgeschichte.* Munich, 1897, p. 380-399.

1. Sur le pays de Cocagne des anciens Grecs, v. les fragments de Kratinos, de Téléclidès et du Pseudo-Phérékrates réunis par Athenæus. Cf. Wright, *op. cit* , p. 56-58.

2. V. *Archiv. f. Religionswissenschaft*, 1905. Vol. VIII, 2e fasc.

3. V. 561-569.

sans cesse le souffle léger de sa brise marine. On retrouve ce paradis dans l'Æthiopis, l'un des derniers poèmes homériques [1]. Tandis que le corps d'Achille repose sur le lit funèbre, sa mère Thétis le saisit et l'emporte à Leukè, la Blanche [2]. Cette terre des esprits sans couleur, d'abord purement mythique, fut transportée ensuite dans le Pont-Euxin, où elle s'identifia avec un îlot inhabité des bouches du Danube. On y éleva un temple en l'honneur du héros. Les marins lui offraient des sacrifices et consultaient son oracle [3]. Bientôt Hélène et Iphigénie lui furent données pour femmes. On lui rendit aussi ses compagnons d'autrefois, Patrocle, Antilochos et les deux Ajax.

De même, Hésiode a placé certains chefs des guerres de Troie et de Thèbes dans les îles bienheureuses [4]. Leur renommée, après lui, ne disparaît pas des croyances populaires. Elles restent, à travers les siècles, le séjour le plus glorieux que les hommes puissent jamais espérer atteindre.

On sait trop peu de choses sur les idées que les anciens Romains se faisaient de l'Autre Monde pour qu'il soit nécessaire d'y insister longtemps [5]. Les représentations du royaume des ombres s'unissent aux concepts fuyants des *di manes*, les « dieux bons »,

1. V. Rohde, *op. cit.*, I, p. 85-87.
2. Sur Leukè, v. Rohde, *op. cit.*, II, note 2 de la p. 371 ; Pindare, N 4, 49 ; Eurip., *Androm.*, 1232 et suiv ; *Iph. T.*, 420 et suiv.
3. V. Arrian, *Peripl. Pont. Eux.*, § 31 et suiv. Scymn. 790-96, etc.
4. V. *Les Travaux et les Jours*, v. 109-201.
5. V. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*. Munich, 1902, p. 187-192.

euphémisme qui désigne la masse confuse des esprits souterrains [1]. Les tombeaux sont placés sous leur protection. Ils imposent aux vivants un certain nombre d'obligations précises, et jouent un rôle déterminé dans les *Parentationes*, la *Devotio*, la malédiction, et d'autres cérémonies encore. L'une des plus solennelles est l'ouverture du *mundus* [2].

Ce *mundus* était un trou rond creusé sur le Palatin, au centre de la *Roma quadrata* [3]. Il dut servir primitivement de fosse à ordures ou de tranchée pour conserver les grains. Mais plus tard, sous l'influence des religions étrusques et grecques, il devint la *janua Orci*, la porte des enfers. Le 24 août, le 9 octobre et le 8 novembre, on déplaçait la pierre qui en fermait l'entrée, on y jetait les prémices de toutes les récoltes et les âmes des défunts pouvaient sortir à la lumière [4]. Parmi les vieilles divinités romaines, Védiovis, Carna et peut-être Laverna régnaient sur les sombres régions de l'empire des morts. Ces derniers restes d'un passé antique n'occupent plus qu'une place insignifiante dans la pensée latine, à partir du moment où elle a été conquise par les doctrines de la Grèce et de l'Italie méridionale.

1. Cf. chez les Grecs le titre de χρηστοί (les bons) donné aux âmes. Rohde, *op. cit.*, II, p. 346-347.

2. V. W. Warde Fowler, *The Roman Festivals of the Period of the Republic*. Lond., 1899, p. 211-212, 239, 252.

3. V. Plut., *Rom.*. 11 ; Ovide, *Fasti*, 4, 821. Le prétendu tombeau de Larenta-Larunda, dans le Velabrum, devait être un *mundus* de ce genre. On y sacrifiait le 23 décembre aux *di manes* (Varron, 6, 23). De même le tombeau de Tarpeia (Piso, chez Dion. Hal , *Ant.*, II, 40). Cf. Schwegler, *Röm. Gesch* , 1, 486.

4. Fest., 128, 154; Macrob., I, 16, 17, 18.

Pendant la période qui commence alors, l'Autre Monde continue d'être localisé au fond des abîmes du sol ou dans des îles lointaines. Zénon, le Stoïque, admet les punitions et les joies de la vie future [1]. Ses disciples essaient de les transformer en allégories, mais la foi populaire se refuse à accepter leurs théories et préfère ses vieux mythes. Les communautés orphiques et pythagoriciennes n'abandonnent pas leur propagande qui leur attire sans cesse de nouveaux adhérents. En vain les Épicuriens travaillent à affranchir leurs contemporains des terreurs superstitieuses, en vain Lucrèce multiplie ses protestations et Lucien ses railleries [2]. La croyance au Hadès, avec ses monstres et ses supplices, aux fleuves de boue, de sang et de feu, aux champs de torture hérissés de pointes et d'épées, aux réjouissances éternelles des hommes justes, subsistent toujours. On transporte de nouveaux héros dans les terres bienheureuses [3]; elles deviennent même accessibles à de simples mortels [4]. Des voyageurs croient les découvrir sur les côtes de l'Afrique [5] ou dans les régions brumeuses du Septentrion [6]. Le Pseudo-Cal-

1. V. Lactance, VII, 7, 13.

2. Dans ces divers traités : Ἀλήθης λόγος, 2, 6 et suiv., Νεκυομαντεία Μενίππου, Ζεὺς ἐλεγχόμενος, 17, etc.

3. Diomède (Strabon, 6, 283, 284), Agamemnon (Artemidora, *On.*, 5, 16), etc. V. Rohde, *op. cit.*, II, p. 369-371.

4. Rohde, *Griech. Roman*, p 215 et suiv.

5. V. Strabon, I, 3 ; III, 150. Pomp. Méla, 3, 10 ; Pline, *Hist. nat.*, 6, 202 et suiv. Sertorius rencontre des marins arrivant des Iles fortunées. V. Salluste, *Hist. fragm.*, I, 61 (Kritz) ; Horace, 16e épode ; Plutarque, *Sertor.*, 8.

6. Plutarque, *Def. orac.*, 13. Procope, *Goth.*, 4, 20.

listhènes y fait aborder Alexandre le Grand, durant sa conquête des Indes. Malgré les progrès du scepticisme, les inscriptions funéraires expriment l'espoir que l'âme atteindra bientôt les Champs Élysées, les Iles fortunées ou le monde des étoiles [1]. L'attrait exercé par ces conceptions d'un autre âge est assez puissant pour s'imposer encore aux classes intellectuelles. Au nombre des poètes et des philosophes qui n'hésitent pas à les reprendre et à les développer, nous citerons seulement Virgile et Plutarque. Le premier, dans le chant VI de l'Enéide, s'est directement inspiré d'une *Descente au Hadès* orphique [2]. L'entrée des enfers est située près de la montagne de Cumes, à l'ombre d'un bois épais. Grâce au rameau d'or qu'il a découvert et cueilli, Énée peut s'enfoncer dans le gouffre béant, à la suite de la Sibylle [3]. Il rencontre d'abord le Deuil, les Remords, les Maladies, la Vieillesse, la Peur, la Faim mauvaise conseillère, la Pauvreté, la Mort et le Travail, puis le Sommeil, frère de la Mort, les Joies coupables de l'âme, la Guerre, les Euménides et la Discorde. Près des portes du royaume de Pluton, se tiennent encore les Centaures, les Scylles, Briarée aux cent bras, l'Hydre de Lerne, la Chimère, les Gorgones, les Harpies et Géryon. Le héros écarte tous ces monstres de son glaive et poursuit son voyage. Il arrive

1. V. Rohde, *Psyché*, II, p. 383-384 et notes.
2 Cf. Dieterich, *op cit.*, p. 150-158. E. Norden, *Vergilstudien. I. Die Nekyia; ihre Composition und ihre Quellen.* Hermès, XXVIII, 1893, 360 et suiv.
3. V. 267 et suiv.

au bord du Styx et de l'Achéron, fleuve immense et bourbeux, qui se jette dans le Cocyte. La barque du vieux Charon lui permet d'atteindre l'autre rive. Il passe devant l'antre de Cerbère, le chien à trois têtes, et traverse différentes régions : celle qui abrite les âmes des petits enfants, celle des malheureux qui se sont donné volontairement la mort, le champ des pleurs où les victimes de l'amour errent toujours inconsolées, enfin la demeure des guerriers tombés pendant la guerre de Troie. Un peu plus loin, la route bifurque. A droite, un chemin conduit aux Champs-Élysées ; l'autre, à gauche, au Tartare. Le séjour des impies est une vaste enceinte environnée d'une triple muraille. Le Phlégéthon roule autour d'elle ses flots incandescents. Sa porte, élevée près d'une tour immense, est soutenue par des colonnes de fer. C'est là que le Crétois Rhadamanthe exerce son pouvoir, châtie les méchants et les contraint, par les tortures, d'avouer leurs fautes cachées. On n'y retrouve pas seulement les Titans, Salmonée, Tityus et les grands criminels, mais encore « ceux qui durant leur vie ont haï leurs frères, maltraité leur père, ou trompé la bonne foi d'un client ; les avares...., les adultères égorgés pour leur crime et ceux qui, trempant dans des guerres impies, n'ont pas craint de trahir la fidélité due à leurs maîtres : tous, renfermés dans ces lieux, attendent leur supplice.... Les uns roulent un énorme rocher, ou demeurent suspendus aux rayons d'une roue.... Non, quand j'aurais cent langues, cent bouches, une voix de fer, je ne pourrais énumérer tant de crimes divers, pas-

ser en revue tous les genres de supplices [1]. » Énée ne peut franchir l'entrée du Tartare ; il entend pourtant le bruit des gémissements, le sifflement des fouets, le cliquetis des chaînes. Après avoir offert le rameau d'or à la déesse infernale, le héros parvient à une contrée bénie, ombragée de bosquets verdoyants. Un soleil et des astres inconnus aux mortels l'éclairent. Le prêtre de Thrace, vêtu d'une longue robe, y fait résonner sa lyre harmonieuse. Dans une atmosphère parfumée des senteurs de lauriers, les bienheureux jouissent d'une félicité éternelle ; ils continuent leurs anciens jeux, ils prennent leur repas sur le gazon, ou chantent en chœur un joyeux Péan. « Là sont les guerriers blessés en combattant pour la patrie, les prêtres dont la vie fut chaste, les poètes religieux, dont les vers furent avoués d'Apollon ; et ceux qui ont civilisé les hommes par l'invention des arts ; et ceux qui par leurs services ont mérité la reconnaissance d'autrui [2].... »

Au fond d'une vallée fleurie Énée, guidé par Musée, découvre son père Anchise. Il contemplait les âmes destinées à revivre dans ses descendants. Le vieillard explique au visiteur le sort de ces multitudes qui voltigent sur les bords du Léthé, comme des abeilles au-dessus d'une prairie, et lui révèle les secrets de l'univers. Un souffle divin pénètre et vivifie toutes choses. Ses émanations, emprisonnées dans les corps, deviennent la proie des désirs, de la

1. Trad. de Personneaux. Paris, 1874. II, p. 92-93.
2. *Ibid.*, p. 95.

crainte, des douleurs et des joies. Lorsque la mort les affranchit, il faut qu'elles expient les fautes dont elles se sont rendues coupables. Les unes sont exposées dans les airs, au souffle du vent, les autres plongées dans un gouffre immense, d'autres enfin passées à la flamme purifiante. Leur pénitence dure mille ans. Un dieu les appelle ensuite près du fleuve Léthé afin qu'elles puissent oublier le passé et souhaiter de nouvelles incarnations. Seuls quelques élus demeurent pour toujours dans les Champs-Élysées. Ces théories, empruntées aux doctrines orphiques et pythagoriciennes, se retrouvent chez les écrivains latins qui suivirent Virgile [1].

Plutarque, dans ses traités philosophiques, nous a laissé le récit de deux visions du monde des morts. La première est celle de Timarchos [2]. Le Hadès lui apparaît semblable à un grand golfe, rempli d'obscurité, d'où monte une clameur immense, faite de hurlements, de pleurs et de lamentations. La seconde, plus développée et plus intéressante, eut pour héros le Cilicien Aridaios ou Thespésios [3]. Pendant trois jours une chute lui fit perdre connaissance. On s'apprêtait déjà à célébrer ses funérailles lorsque, brusquement, il revint à lui. Mais son court passage dans l'au delà produisit sur son esprit une impression si profonde qu'il abandonna complètement sa conduite dissolue. Lui-même a expliqué les raisons de ce changement. Au bout de quelques moments d'incons-

1. V. G. Ettig, *Acheruntica*, p. 360 et suiv.
2. *Dem. Socr.*
3. *De sera num. vind.*, 22. Cf Dieterich, *op. cit.*, p. 146.

cience, il avait aperçu autour de lui un espace infini où tourbillonnaient des bulles de feu. Elles se rompaient les unes après les autres et livraient passage à des âmes qui voltigeaient çà et là, se réunissaient étroitement, puis se séparaient de nouveau, en poussant des cris inarticulés. Les plus lumineuses et les plus transparentes restaient dans les couches supérieures de l'air. Parmi elles, Thespésios reconnut un de ses parents qui le conduisit à la demeure des bienheureux et dans les régions réservées au châtiment des méchants. « Là, entre autres choses qui le glacèrent de crainte et d'horreur, il en vit attachés et entrelacés ensemble, deux à deux, trois à trois, ou davantage, à la manière des serpents, s'entre-dévorant de rage au souvenir de leurs crimes et des passions venimeuses qu'ils avaient nourries dans leurs cœurs. Non loin de là se trouvaient trois lacs, l'un plein d'or bouillonnant, l'autre de plomb plus froid que la glace, et le troisième de fer fondu. D'affreux démons, préposés à ces lacs, saisissaient les coupables avec des crocs de fer et plongeaient les âmes avares dans l'or bouillant, jusqu'à ce qu'elles devinssent transparentes, et les retirant alors, ils couraient les éteindre dans le plomb glacé. Lorsqu'elles avaient pris la consistance d'un glaçon, on les jetait dans le feu, où elles devenaient horriblement noires, acquérant de plus une dureté qui permettait de les briser en morceaux. Sous cette nouvelle forme, elles étaient forgées et refondues, souffrant dans ces divers changements d'épouvantables douleurs. Puis on recommençait durant l'éternité. Chaque crime

était puni d'une manière différente. Les âmes qui avaient commis des fautes, dont la punition était retombée, durant la vie, sur leur postérité, étaient punies par leurs enfants....

« .... Enfin Thespésios arriva aux lieux où se trouvent les âmes destinées, pour leur châtiment, à revenir sur la terre afin d'y animer les corps de différents animaux. Les démons étaient chargés de leur donner la forme convenable. On les voyait plier, rompre ou retrancher même des membres entiers pour obtenir la forme nécessaire à l'instinct et aux mœurs du nouvel animal. ..

« En ce moment, Thespésios se sentit enlevé par un courant d'air impétueux, comme s'il eût été lancé par une sarbacane, et se retrouvant dans son corps sur la terre, il ouvrit les yeux, pareil à un homme qui se relèverait du tombeau [1]. »

La vision de Thespésios date du Ier siècle de notre ère. C'est l'époque où toutes les idées que nous avons trouvées jusqu'ici en Égypte, en Chaldée, en Palestine, en Grèce, à Rome, se combinent pour donner naissance à l'Autre Monde chrétien. Le fait est si connu et si naturel qu'il ne vaut pas la peine de nous y arrêter. Les rites orphiques de la purification pour les morts subsistent dans la communauté de Corinthe [2]. Les inscriptions funéraires et les dessins des catacombes s'inspirent des épitaphes païennes [3].

1. Octave Delepierre, *L'Enfer*. Londres, 1876, p. 22-24. Delepierre suit la traduction de Joseph de Maistre (Paris, 1862).

2. V. *I. Cor.*, xv, 29. Cf. Platon, *Rep.*, 2, 364 B. C.

3. V. Dieterich, *Nekyia*, p. 42-45.

Pour prouver la réalité des peines de l'enfer, les Pères de l'Église invoquent le témoignage des auteurs anciens [1]. La foi des masses converties réunit dans une même représentation la Scheôl, la Géhenne, le Tartare et l'Amenti des peintures égyptiennes [2]. Elle transforme les divinités infernales en anges ou en démons. Nulle part cette adaptation n'est plus frappante que dans la littérature apocalyptique. Il serait facile de rattacher l'ouvrage du cistercien de Saltrey à tous ces vieux mythes des religions disparues. Leurs éléments lui ont été transmis par une chaîne ininterrompue d'écrits et de traditions. Mais on ne saurait comprendre pourquoi il a pu associer au souterrain du Lough Derg la descente au séjour des morts du chevalier Owein, sans étudier d'abord les croyances des populations celtiques d'Irlande sur la place occupée par l'Autre Monde.

1. V. Clément d'Alex., *Stromat.*, V, p. 375, t. II, p. 700 (éd. Potter); Eusèbe, *Præp. evang.*, XI, p. 569 (éd. Viger); Minutius Félix, *Octav.*, 4, etc. Tertullien (*De Pœnit.*, 12) et Grégoire le Grand (*Moral.*, IV, 35) défendent l'idée toute païenne que les volcans sont des bouches de l'enfer.

2. V. les *Révélations* de saint Pacôme (trad. Dulaurier. Paris, 1835) ; et la vie de *Joseph de Nazareth* (*Ibid.*, p. 25).

CHAPITRE VIII

L'AUTRE MONDE (FIN)

L'Autre Monde chez les Celtes et en Irlande [1]. — Quelques conclusions.

Les Celtes regardaient la mort comme le milieu d'une longue vie, qui se continuait ensuite plus belle et plus joyeuse dans les terres lointaines d'un Autre Monde mystérieux [2]. Lorsque, rompant ses digues, la mer du Nord envahissait les provinces bataves, le guerrier gaulois saisissait ses armes et se laissait emporter par les vagues avec sa femme et ses enfants [3]. Les débiteurs insolvables s'engageaient à payer leurs dettes dans l'au delà [4]. Sur le bûcher

1. V. Kuno Meyer et Alfred Nutt, *The voyage of Bran son of Febal to the land of the Living*. (Grimm Library, n° 4). Lond., 1895. H. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais et la Mythologie celtique (cours de littér. celt.*, II). Paris, 1884. *L'Épopée celtique en Irlande* (*cours de littér. celt.*, V). Paris, 1892. Anatole Le Braz, *La Légende de la mort chez les Bretons Armoricains*, 2e éd. Paris, 1902, etc.

2. V. César, *De bello gallico*, VI, 14. Lucain, *Pharsale*, I, v. 456-458.

3. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, III, 7, 7. *Éthique d'Eudème*, III, 1, 25.

4. Valère Maxime, II, 6, 10.

funèbre qui consumait la dépouille du chef, on jetait encore ses esclaves, ses chiens et ses chevaux de guerre [1].

La position géographique des régions où se rendaient les âmes varie suivant la situation des différentes tribus. Les populations du continent les plaçaient volontiers dans les îles qu'ils voyaient parfois s'estomper au milieu des brumes de la Manche ou de l'Océan. Ainsi la Grande-Bretagne devint le royaume des ombres pour les marins de la Gaule septentrionale. Procope [2] raconte que, durant la nuit, des coups frappés à leur porte et des voix chuchotantes interrompaient soudain leur sommeil. Ils se levaient en hâte et trouvaient sur la plage des barques chargées de passagers invisibles. Un seul coup de rame, une heure de navigation au plus, suffisaient à les porter sur la côte opposée. Leurs navires, remplis jusqu'au bord, se vidaient comme par enchantement et quelqu'un, qu'ils ne pouvaient distinguer dans les ténèbres, proclamait les noms des nouveaux arrivants. Ces traditions antiques ont survécu dans les légendes bretonnes [3]. L'îlot de Trévennec, au large de la pointe de Raz, la ville engloutie de Ker-Is, dont on entend par un temps calme résonner les cloches sous-marines, les pays merveilleux que le voyageur atteint après un long

1. César, *De bello gall.*, VI, 19. Cf. Pompon. Mela, *Chorographia*, III, 2.

2. Procope, *De bello gothico*, IV, 20.

3. V. A. Le Braz, *op. cit.* Introd., II, p. 37 et suiv. ; p. 377 et suiv. Pour tout ce qui concerne le pays de Galles, v. John Rhys, *Celtic folklore, Welsh and Manx*. Oxford, 1901.

voyage et des épreuves sans nombre, sont autant de mondes des morts. Les mêmes conceptions se retrouvent plus développées dans les vieux textes irlandais. Malgré leur origine relativement récente, les idées chrétiennes et classiques n'ont laissé chez eux que des traces légères [1]. Par la prédominance qu'ils donnent à l'élément sensuel, par l'absence complète de tout idéal philosophique et moral, ils appartiennent à un passé lointain, où l'évolution de la pensée religieuse n'était pas plus avancée qu'à l'époque d'Homère. Les païens d'Irlande ont ignoré le jugement, l'enfer et ses supplices. L'unique séjour qu'ils connaissent, en dehors de l'économie actuelle, est un paradis de joie et de bonheur sans fin. Mais leur mythologie ne lui assigne pas toujours la même place. Tantôt c'est le monde occidental, Mag Mell, la Plaine agréable, située de l'autre côté de l'Océan, tantôt les demeures souterraines des Tûatha Dê Danann.

Au premier type se rattache toute la littérature des Imrama, ou voyages légendaires. Parmi les plus anciens, il faut citer l'Imram de Bran, fils de Fébal, qui remonte à la fin du VIIe ou au commencement du VIIIe siècle de notre ère [2].

Bercé par la mélodie d'une musique divine, Bran, fils de Fébal, s'est endormi. A son réveil, il aperçoit près de lui une branche de pommier. Elle est d'ar-

1. V. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 288 et suiv.
2. Meyer et Nutt, *op. cit.* Texte et trad., p. 1-41 ; p. 133 et suiv. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais*, p. 322 et suiv.

gent massif et couverte de fleurs blanches. Bran retourne avec ce trésor dans la salle du festin où l'attendent de nombreux guerriers. Soudain apparaît sur le seuil une femme étrange qui invite le héros à le suivre et lui décrit, pour l'attirer, la beauté de l'île bienheureuse. Parée de couleurs exquises, elle s'étend à l'ombre d'arbres fleuris. L'atmosphère rayonne d'une lumière étincelante, les oiseaux remplissent l'air de leurs chants harmonieux. Ni le faix des années, ni la maladie, ni les peines, ni la mort n'attristeront jamais cette terre bénie. Mais elle réserve à ses hôtes des jeux héroïques, des mets succulents et des femmes dont la grâce est incomparable. Le lendemain Bran s'embarque avec trente de ses compagnons. Pendant la traversée, il rencontre Manannan [1], qui parcourt l'océan dans son chariot traîné par des chevaux marins. Le dieu lui vante encore les merveilles de son empire, la prairie émaillée de fleurs, inondée de parfums, et le charme des fées folâtrant par la plaine. Ces prédictions ne tardent pas à se réaliser. Au moment où les voyageurs débarquent, les divinités amoureuses les accueillent de la manière la plus aimable; elles les reçoivent dans leur palais, et chacun trouve aux mets qu'elles lui présentent la saveur qu'il désire. Malheureusement, l'un des amis de Bran commence bientôt à souffrir du mal du pays. Tous décident de l'accompagner jusque dans sa patrie. La reine du paradis consent difficilement à les laisser

1. Le dieu Manannân Mac Lir, fils de Ler, c'est-à-dire de la mer; peut-être un dieu solaire.

partir; elle leur recommande d'éviter surtout de descendre à terre. Lorsque le navire aborde les côtes irlandaises, les passagers sont stupéfaits d'apprendre que leur absence a duré plusieurs siècles. Celui d'entre eux qui, malgré les conseils de la déesse, a voulu gagner le rivage, est aussitôt réduit en cendres. Bran raconte son voyage à la foule assemblée et s'éloigne de nouveau vers la haute mer. Depuis, personne ne sait ce qu'il est devenu.

Les aventures de Condlé le Beau [1] reprennent le même thème sans y introduire aucun changement essentiel. Un jour, Condlé vit s'approcher de lui une femme parée de vêtements comme on n'en porte point dans la verte Érin. « D'où viens-tu? » lui demanda-t-il. Elle répondit : « Je viens du pays des vivants. » Ensuite, elle se mit à chanter :

« .... J'ai aimé Condlé le Rouge, je l'invite à venir en Mag Mell.... Viens à moi, ô Condlé le Rouge! Si tu y consens, jamais on ne verra se flétrir de ta personne la jeunesse et la beauté à jamais séduisante. » Le druide Coran essaie en vain de rompre par ses incantations le charme puissant qui pèse sur le héros. Avant de le quitter, la femme lui a donné une pomme magique, qui reste jusqu'à la fin du mois sa seule nourriture. Elle revient alors et lui répète sa première invitation :

1. *Echtra Condla.* Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 144-149. V. d'Arbois de Jubainville, *Épopée celtique en Irlande*, p. 385-390. M. d'Arbois de Jubainville traduit, d'après Windisch (*Revue celtique*, t. II, p. 390-391), Condlé le *bossu*. Nutt (I, p. 145, note 1) rectifie cette erreur. Les passages cités sont empruntés à la traduction de M. d'Arbois de Jubainville.

« Ce n'est pas sur un trône qu'est assis Condlé, quand, au milieu des morts qui passent, il attend la mort terrible. Les vivants qui vivent toujours l'invitent!.... Tu éprouves, à cause de moi, du plaisir. Sur les vagues, ton chagrin serait oublié (?) si, sur la barque de verre, nous arrivions, si nous avions atteint la cité divine de [Téthra] [1] victorieux. Il y a un pays où il n'est pas malheureux d'aller. Je vois que le soleil baisse; quoique ce pays soit loin, nous y serons avant la nuit. C'est le pays de la joie; ainsi pense quiconque le parcourt. Il n'a pas d'autres habitants que des femmes et des filles. » Condlé n'hésita plus; il sauta dans la barque de verre. Ses parents et ses amis le virent s'éloigner sur l'océan lumineux, et plus jamais on n'entendit parler de lui.

Cuchulainn [2], le grand guerrier du cycle de l'Ulster, se rendit aussi dans le monde occidental, pour y épouser Fand, la reine amoureuse. Au début, sa méfiance fut grande, lorsque le dieu Oengus, frère de Fand, lui transmit le désir de la dame de Mag Mell. Il envoya en reconnaissance son écuyer Lôeg, qui partit pour l'Élysée dans le vaisseau de bronze. L'enthousiasme du serviteur, au retour de son expédition, fut tel que les dernières craintes de Cuchulainn se dissipèrent. Il consentit à quitter l'Irlande et vécut pendant un mois sur la terre des vivants. Puis il

1. Téthra, le dieu des morts.

2. Ce récit se trouve dans un des poèmes les plus fameux du cycle Ultonien : « Cuchulainn malade et alité ». V. la trad. dans d'Arbois de Jubainville, *Épopée celtique en Irlande*, p. 170-216. Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 152-160.

revint sain et sauf dans sa patrie. Par ce dernier trait le récit diffère vraiment des deux autres qui précèdent.

Le thème mythique de la visite à l'île enchantée forme le point de départ des romans d'aventures qui racontent les exploits de navigateurs audacieux [1]. Le premier fut, peut-être, le voyage des fils d'O'Corra, dont la version originale a disparu. Le second en date, celui de Mael-Duin [2], est d'un siècle plus récent que l'Imram de Bran. Mael-Duin et ses compagnons découvrent une foule de contrées étranges, parmi lesquelles celle de la reine et de ses dix-sept filles, l'ancienne demeure des divinités éternellement gracieuses et frémissantes d'amour. Avec la navigation célèbre de saint Brandan [3], ce genre littéraire s'adapte au christianisme et devient classique dans tous les pays de l'Europe latine. On connaît trop bien l'odyssée de ce moine pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter longuement. Le bienheureux n'avait pas encore songé à quitter son abbaye, lorsqu'il reçut la visite d'un religieux, qui lui fit sur le monde des révélations étonnantes. Le paradis qu'il avait trouvé dans l'orient lointain était une île pleine de joie et

1. V. Zimmer, *Keltische Beiträge*, II, *Brendan's Meerfahrt*, *Ztschrft für deutsches Alterthum*, v. XXXIII, Heft 2, 3, 4. Berlin, 1889. Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, p. 161-173.

2. Sur le voyage ou la navigation de Mael-Duin, v. Whitley Stokes, *Rev. celtique*, t. IX et X, et d'Arbois de Jubainville, *Épop. celt. en Irlande*, p. 449-500. Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 163-173.

3. Achille Jubinal, *La Légende latine de saint Brandaines*. Paris, 1836; Fr Michel, *Les Voyages merveilleux de saint Brandan à la recherche du paradis terrestre*. Paris, 1878. Cf. Wright, *S. Patrick's Purgatory*, p. 91 et suiv., etc.

de gaîté, où le sol brillait d'un éclat égal à celui du soleil. Sur ses rives parfumées, il avait perdu toute notion du temps. Il croyait n'y être resté qu'une demi-heure, et son séjour avait déjà duré la moitié d'une année, sans qu'il eût éprouvé la moindre envie de manger, de boire ou de dormir. Ses vêtements étaient encore imprégnés des senteurs exquises, qui embaumaient l'atmosphère du jardin de Dieu. Saint Brandan partit avec quelques compagnons. Il aperçut l'enfer au nord de la terre. Une fumée épaisse l'environnait. Mais on pouvait deviner les drames horribles qui se déroulaient dans la fournaise, au bruit des soufflets de forge et des marteaux, aux hurlements des diables et des damnés. Il vit ensuite Judas, exposé sur un roc, au milieu de l'océan. Enfin il atteignit le paradis et le parcourut pendant quarante jours. Un jeune homme, qu'il rencontra au bord d'une rivière, l'avertit que son exploration ne devait pas se prolonger davantage, car personne, durant sa vie, ne gagnerait jamais la région bienheureuse qui s'étendait au delà de l'autre rive. L'influence de ces légendes sur la pensée médiévale fut extraordinaire. Elles contribuèrent puissamment à créer ce grand courant qui allait entraîner des milliers d'aventuriers à la recherche de contrées inconnues. Elles inspirèrent une série de contes et de romans, dont les récits merveilleux passionnaient les foules naïves [1]. Les géographes du moyen âge, dans leurs images du

1. Par exemple le *Voyage des trois pèlerins de Saint-Macaire* (Surius, *de Probatis SS. Vit.*, 23 octobre). Cf. Wright, *op. cit.*, p. 95 et suiv.

monde, dessinent ingénument, au milieu de mers ou de continents fantastiques, la Terre de l'oubli, le Lac de la mort, les fleuves Styx et Achéron, et l'île *Paradisus* aux extrémités de l'Asie [1].

Malgré les transformations politiques, sociales et religieuses, les vieux mythes païens continuent d'exister dans la croyance populaire Au XVIIIe siècle, Michael Comyn racontait comment Oisin fut séduit par une fée de Mag Mell, et comment il l'accompagna au pays de la jeunesse [2]. Aujourd'hui encore, les paysans irlandais n'ont pas oublié leur Monde occidental [3].

La tradition, qui identifie l'empire des morts et les *sîd* ou palais des Tûatha Dê Danann, est tout aussi ancienne que celle des Imrama. Le lecteur se rappelle, sans doute, les fils de la déesse Dana, cette population mystérieuse qui occupait l'Irlande avant les conquérants celtiques, et qui creusa sous le sol ses chambres funéraires. C'est au fond de ces demeures qu'ils se réfugièrent après leur défaite, c'est là que certains mortels sont parvenus à les rejoindre. On trouve dans l'histoire de l'enlèvement d'Étâin [4], qui date probablement du VIIIe siècle, une description de leur royaume enfoui au-dessous des collines. Le dieu Mider possédait dans son sîd de Bregleith

1. Cf. Brit. Mus. ms. Arund., n° 201, fol. 44 v°, et Wright, *op. cit.*, p. 94 et suiv.

2. *Oisin in tir na n-og.* Meyer et Nutt, *op. cit.*, p. 149-152.

3. Cf. Dottin, *Contes et légendes d'Irlande.* Le Havre, 1901, p. 7-10; p. 46.

4. *Tochmarc Etaine.* V. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais*, p. 311 et suiv. Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 174-180. Les passages cités sont empruntés à la traduction de M. d'Arbois de Jubainville.

une femme charmante nommée Étâin. Elle lui fut ravie par le divin Oengus. Celui-ci la chérissait de toute son âme; il n'était pas de trésor qu'il n'amassât autour d'elle pour lui plaire. En dépit de son amour, un coup de vent l'emporta un jour sur la terre, où elle renaquit comme fille du noble Étair. Elle grandit et fut bientôt si belle que le roi suprême de Tara, Éochaid Airem, décida de l'épouser. Mais Mider ne l'avait pas oubliée. Il s'approcha d'elle et lui proposa de reprendre sa première existence. « O belle femme, dit-il, viendras-tu avec moi dans la terre merveilleuse où l'on entend une jolie musique, où, sur les cheveux, on porte une couronne de primevères, où, de la tête aux pieds, le corps est couleur de neige, où personne n'est triste ni silencieux, où les dents sont blanches et les sourcils noirs...., les joues rouges comme la digitale en fleurs.... L'Irlande est belle, mais bien peu de paysages y sont aussi séduisants que celui de la Grande Plaine où je t'appelle. La bière d'Irlande enivre, mais la bière de la Grande Terre est bien plus enivrante. Quel pays merveilleux que celui dont je te parle! La jeunesse n'y vieillit point. Il y coule des ruisseaux d'un liquide chaud, tantôt d'hydromel, tantôt de vin, toujours de choix. Les hommes y sont charmants, sans défaut, l'amour n'y est pas défendu. O femme, quand tu viendras dans mon puissant pays, ce sera une couronne d'or que tu porteras sur la tête. Je te donnerai du porc frais; tu auras de moi pour boisson de la bière et du lait, ô belle femme! — O belle femme! viendras-tu avec moi? »

Tout en cherchant à séduire Étâin, Mider rendait aussi visite au roi son époux. Il lui proposa un tournoi aux échecs. « Si tu gagnes, dit-il, je te donnerai cinquante chevaux bruns à la poitrine large, aux pieds minces et agiles. — Et moi, reprit le roi, je te donnerai ce que tu voudras. » Il était sûr d'être vainqueur parce qu'il se savait le meilleur joueur d'Irlande. Pourtant ce fut lui qui perdit la première partie. « Que désires-tu? » demanda-t-il à son adversaire. « Ta femme, Étâin », répondit le dieu. Avant de la céder, Éochaid Airem exigea sa revanche. Il fut encore battu. Mider répéta ses conditions; il voulait passer ses mains autour de la taille de la reine et lui donner un baiser. Le mari, désolé, demanda encore un délai d'un mois. Il réunit autour de lui ses guerriers et s'enferma dans son château de Tara. Mais, au jour fixé, Mider, plus beau que jamais, parut tout à coup au milieu de l'assemblée. Il saisit Étâin et disparut avec elle par l'ouverture du toit. Beaucoup plus tard, un druide révéla à Éochaid Airem l'entrée du sîd de Bregleith. Le roi réussit à y pénétrer et reprit au dieu son épouse adorée.

Les légendes sur les palais des fées et des esprits sont fréquentes dans le folklore. Le christianisme du moyen âge n'eut pas de peine à les adopter. Parfois seulement, il transforma ces régions mystérieuses, qui s'ouvrent dans les profondeurs du sol, en demeures pour les démons ou en Pays de Saint-Martin. Les aventures du chevalier Owein présentent tous les caractères d'une telle assimilation. Il serait facile d'en signaler d'autres exemples chez les chroniqueurs con-

temporains de Henry de Saltrey. Dans son itinéraire du pays de Galles, Giraldus Cambrensis raconte l'étrange aventure qui arriva au prêtre Élidorus, alors qu'il était encore un enfant. A force d'être roué de coups par un précepteur brutal, il prit en dégoût la maison paternelle et se cacha dans un trou au bord d'une rivière. Le second jour après son escapade, il vit paraître deux nains, qui lui proposèrent de l'emmener dans leur empire. L'enfant, fatigué du jeûne et de la solitude, se laissa entraîner à travers un passage obscur à l'extrémité duquel ses regards étonnés découvrirent une contrée magnifique, avec des champs, des fleuves, des bois et des prairies. La lumière qui l'éclairait était plus douce que celle du soleil; la nuit on n'y voyait briller ni la lune ni les étoiles. Quoique la taille des habitants fût extrêmement petite, leur visage restait toujours beau et leur corps bien proportionné. De longs cheveux descendaient jusque sur leurs épaules. Ils avaient le mensonge en haine et aussi tous les vices des malheureux humains. Le roi de ce pays examina longtemps le jeune Élidorus, puis le donna à son fils comme compagnon de jeu. On lui permit souvent de remonter à la surface du sol afin d'aller embrasser sa mère. Malheureusement celle-ci fut prise d'un violent désir de posséder un peu de ces trésors des nains, dont elle entendait à chaque instant vanter les merveilles. L'enfant, pour lui obéir, déroba la balle d'or avec laquelle il s'amusait. Dans sa fuite, elle lui échappa et les petits hommes la reprirent. Mais à partir de ce moment, l'entrée du royaume souterrain lui fut fermée, et malgré ses re-

cherches, il ne réussit plus à trouver le passage par lequel un jour il avait pu y pénétrer [1].

Parmi les divers prodiges que William Parvus de Newburgh [2] mentionne soigneusement dans ses chroniques, il en est deux qu'il faut rapprocher de l'histoire d'Élidorus. Tout près d'un village du Suffolk, dit-il, on montre encore des excavations, que les gens de l'endroit appellent les fosses aux loups. C'est là que, sous le règne d'Étienne, des moissonneurs aperçurent, à leur grande stupéfaction, un jeune garçon et une fillette entièrement verts. Le premier ne tarda pas à mourir ; mais sa sœur s'habitua peu à peu à notre nourriture et finit même par perdre sa couleur primitive. Lorsqu'on lui demandait quelle était sa patrie, elle répondait aussitôt : Le Pays de Saint-Martin. Elle le décrivait comme un monde très semblable au nôtre, bien que plongé sans cesse dans un vague crépuscule. Du reste, elle ne se rappelait plus où il était situé, ni comment son frère et elle avaient fait pour en sortir. Un jour, tandis qu'ils gardaient les troupeaux de leur père, une musique délicieuse, pareille au son des cloches du monastère de Saint-Edmond, les avait ravis en extase. Lorsqu'ils revinrent à eux, ils étaient sur la terre. Et William de Newburgh ajoute naïvement : « Chacun tirera de ce miracle les conclusions qui lui plairont ; pour

1. *Itin. Camb.*, liv. I, ch. VIII.

2. William Parvus de Newburgh, né à Bridlington en 1136, mort probablement en 1208 ; auteur d'un commentaire du Cantique des cantiques, et d'une *Historia Rerum Anglicarum* écrite à la requête du monastère de Rivaulx. Cette histoire s'arrête en 1198. Elle a été éditée à Londres, en 1856, par Hans Claude Hamilton.

moi, je n'ai aucun regret de l'avoir raconté [1]. »

L'autre événement cité par l'historien n'est pas moins extraordinaire. Il eut pour héros un brave homme du Yorkshire, qui, légèrement égayé par des libations abondantes, rentrait un soir dans son village. Quelle ne fut pas sa surprise, en passant près d'une colline, d'entendre des chants et le bruit d'un festin. Il voulut connaître la cause de ces manifestations qui troublaient si étrangement le silence de la nuit, et, s'approchant d'une porte percée dans le flanc du coteau, il vit une salle resplendissante où se tenait un joyeux banquet. Un des serviteurs l'aperçut et lui offrit à boire. Mais notre paysan, plein de méfiance, renversa prudemment le liquide qu'on lui présentait, et s'enfuit avec la coupe. La rapidité de son cheval lui permit d'échapper aux singuliers convives, après une poursuite échevelée. La coupe, formée d'une matière inconnue, fut cédée pour une grosse somme d'argent à Henry Ier, roi d'Angleterre. Elle figura ensuite parmi les trésors de David, prince des Écossais, et fut rendue plus tard à Henry II [2].

On pourrait multiplier ces anecdotes. Gervais de Tilbury, Ralph de Coggeshall, Roger de Wendover, Matthieu Paris, en fournissent une ample provision. On pourrait rappeler aussi les vieilles ballades anglaises : Orféo et Hérodys [3], Thomas et la reine des

1. *Hist. Rer. Angl.*, liv. I, ch. xxvii.

2. *Hist. Rer. Angl.*, liv. I, ch. xxviii. Cf. Ralph de Coggeshall, *Chron sub temp. Henr. II*.

3. V. Ritson, *Collection of Metrical Romances*. Cf. Wright, *op. cit.*, p. 81-83.

Elfes [1], etc.... Mais les récits que nous avons réunis suffisent à expliquer la facilité avec laquelle Henry de Saltrey s'appropria le mythe irlandais et la popularité immense des aventures du chevalier Owein. L'idée d'une descente dans l'Autre Monde semblait à chacun toute naturelle. Depuis longtemps on pensait que l'enfer était situé au centre de la terre [2]. Les cratères des volcans, le Vésuve, l'Etna, l'Hécla [3] et les différents passages qui conduisaient aux demeures des fées et des esprits lui servaient d'entrées. Le dialogue anglo-saxon de « Saturne et Salomon » fait vivre les anges déchus au fond d'abîmes inaccessibles [4]. Dans son *Image du monde*, de 1245, Gautier de Metz écrit :

Jou ne dis pas qu'infers ne soit
Ailours, en quel liu que ce soit;
Car après la mort partout a
Paine et mal qui deservi l'a.

Or m'oiés, et si ne vous griet,
Coment infers au milieu siet
De la tere, et de quel nature
Il est, et de la paine dure
Que chil ont qui laiens sunt mis.

Là sunt li fleve perilleus,
De fu et de glace hideus.

1. V. ms. Bibl. Pub. Cant, Ff. 5, 48, fol. 14. Dans le même ms. et dans le ms. Bibl. Pub. Cant., Ee. 4, 35, chant sur la visite d'un jeune homme au Purgatoire et au Paradis. Cf. Wright, *op. cit*, p. 85 et suiv.
2. Cf. Wright, *op. cit.*, p. 93-94.
3. V. Tertullien, *De Pœnit.*, 12. Grégoire le Grand, *Moral.*, IV, 35. Radulph Glaber, *Chron.*, II, 7. Cæsar. Heisterb., *Mirac.*, XII, 13. Saxo Grammaticus (éd. P. Er. Muller), préf., p. 16, 17, etc.
4. Cf. Wright, *op. cit.*, p. 90.

Plain d'anemi et d'ordes bestes,
Qui ad ames font grans molestes [1].

Jamais ces traditions antiques ne furent plus vivantes qu'au moyen âge. Elles devaient subsister encore pendant les siècles qui suivirent [2].

Avant d'énumérer les sources auxquelles le cistercien de Saltrey a été puiser ses descriptions des peines infernales et des joies du paradis, il est nécessaire de formuler quelques conclusions générales relatives à la localisation de l'Autre Monde. Sans doute nous sommes loin d'avoir achevé l'étude des croyances qui s'y rattachent. Pour s'en tenir seulement aux races indo-européennes, il faudrait la poursuivre chez les Indiens védiques, les Iraniens et les Scandinaves. Toutefois, l'Élysée mystérieux du dieu Yama et l'enfer compliqué des Brahmanes [3], l'enclos sacré de Yima et l'eschatologie du Vendidad [4], les royaumes opposés de Gudmund et de Geirrod, le Walhalla, le Jotunheim et l'Odainsakr, les Sagas d'Erik, l'Helge Thoreson, de Gorm, de Thorkill...., etc. [5], n'apportent

1. V. Leroux de Lincy, *Bulletin du Bibliophile*, 1843. Cf. Wright, *op. cit*, p. 99. Les extraits sont pris en ms. addit. 10105 du Brit. Mus.

2. V. Antonius Rusca, *De Inferno et statu Dæmonum*. Milan, 1621. Alphonse Lasor A'Varrea, *Universus Terrarum Orbis Delineatus*. Padoue, 1713, etc.

3. V. H. Oldenberg, *La Religion du Véda* (trad. Victor Henry). Paris, 1903, p. 447 et suiv. Cf. L. Schermann, *Materialen zur Geschichte der Indischen Visionslitteratur*. Leipzig, 1892. Meyer et Nutt, *op. cit.*, p. 316-326.

4. V. James Darmesteter, *Le Zend-Avesta, traduction nouvelle avec commentaire historique et philologique*, 3 vol. Paris, 1892-1893, II, 16 et suiv., 271, 584. Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 309-316.

5. V. Rydberg, *Teutonic Mythology*. Lond., 1889, p. 208 et suiv. Sections 50-56. Cf. Meyer et Nutt, I, p. 295-309.

ici aucun élément important que nous n'ayons déjà rencontré au cours de nos recherches. On verra par la suite dans quelle mesure il est possible d'utiliser pourtant certains de ces matériaux.

Cette première remarque en provoque aussitôt une seconde. Les problèmes que soulèvent les représentations de la vie future sont infiniment complexes. Il serait absurde de prétendre les résoudre après un travail comme le nôtre. La seule ambition que nous puissions avoir est de jeter un peu de lumière sur une faible portion d'un territoire immense, encore enveloppé d'une impénétrable obscurité.

A partir du moment où naît, au sein d'une collectivité, l'idée d'un séjour des morts distinct du tombeau de chaque individu, cet Autre Monde reçoit dans l'espace une place quelconque. Parfois c'est un endroit réel, comme la nécropole, parfois un lieu imaginaire situé tantôt sous le sol, tantôt au delà des océans, tantôt en un point plus ou moins vague de l'air ou de l'horizon. Les documents que nous possédons sur les sociétés méditerranéennes ne nous permettent pas de découvrir chez elles les principes en vertu desquels s'est faite cette localisation. L'incertitude de leur préhistoire, les origines ignorées de civilisations que nous ne connaissons vraiment qu'en leur pleine floraison, les mélanges incessants de races et de peuples, tout concourt à rendre ici la question insoluble. L'énigme resterait indéchiffrable sans les découvertes récentes sur les systèmes de classification des populations dites sauvages ou pri-

mitives [1]. On sait maintenant qu'elles projettent leur organisation dans l'univers et qu'elles partagent les êtres et les choses en classes, qui correspondent à leurs propres divisions. Les observations faites sur les tribus australiennes ne laissent aucun doute à cet égard. Elles ont été confirmées par l'étude des peuplades de l'Amérique et de l'Afrique centrale [2] et par une foule de traditions et de rites, que l'on retrouve sur toute la surface du globe. Ces représentations de domaines spéciaux, associés à telle ou telle section d'un groupe social, n'expliqueraient-elles pas l'idée d'un Autre Monde à la fois unique et multiple, puisque sa position peut varier suivant le nombre de ces sections ?

Une telle hypothèse s'appuie sur des faits précis qui méritent d'être signalés. En Australie, par exemple, dans la tribu des Wotjoballuk, chaque clan est rapporté à un espace déterminé qui est vraiment sien.... Le rapport entre le clan et son espace est même tellement intime que ses membres doivent être enterrés dans la direction qui est ainsi déterminée. Ainsi, un homme du clan du Vent chaud sera enseveli « avec la tête dirigée un peu vers l'ouest du nord, c'est-à-dire dans la direction d'où le vent chaud souffle dans leur pays, les gens du soleil sont enterrés dans la direction du lever du soleil et ainsi de suite pour les autres [3]. »

1. V. E. Durkheim et M. Mauss, *De quelques formes primitives de classification*. Année Sociol., 1901-1902.

2. V. R. E. Dennett, *Notes on the Philosophy of the Bavili. Journ. of the Anthrop. Inst.*, janv. 1905, vol. XXXV.

3. V. Dúrkheim et Mauss, *op. cit.*, p. 49-50 ; cf. p. 17 et suiv.

Les Zuñis, tribu de l'Amérique du Nord, ont des coutumes analogues. Ils inhument ceux qui appartiennent aux clans du nord derrière les parcs à dindons, et les autres dans leur maison, au pied des échelles [1].

Les Eskimos des établissements d'Angmagsalik, au nord-est du Groënland, sont divisés en deux classes, les chasseurs et les pêcheurs, les hommes de la terre et ceux de la mer. On place les premiers dans des trous creusés dans la falaise et ils vont au ciel. Les seconds sont précipités dans les flots qui les emportent au royaume sous-marin de la déesse Sedna [2].

Là où ces distinctions ont cessé d'exister sous une forme aussi claire, on peut suivre leurs traces dans les différentes manières de traiter les cadavres. Les rites funéraires se modifient souvent selon le sexe, la position et les qualités des individus. Il en est ainsi dans l'Alaska et chez les Indiens de la Colom-

1. Sur les rites funéraires des tribus nord-américaines, v. H. C. Yarrow, *A Further Contribution to the Study of the Mortuary Customs of the North American Indians. First Annual Report of the Bureau of Ethnology 1879-1880*, p. 87-203. Washington, 1881. Pour les Zuñis, v. Fr. Cushing, *Outlines of the Zuñi mythology 13th Ann. Report of the Bureau of Ethnology.* Washington, p. 336; pour les Hupas, v. P. Earle Goddard, *Life and Culture of the Hupa, Univ. of California publications Americ. Archœol. and Ethnol.* Vol. I, n° 1. Berkeley, 1903, p. 74. Cf. *Hupa texts*, n° 2, *passim;* pour les Kwakiutls, v. Fr. Boas, *The social organisation and the secret societies of the Kwakiutl Indians. Annual. Rep. of the U. S. Nat. Mus.* Washington, 1897, p. 441; pour les Indiens de l'Alaska et de la Colombie britannique, v. Niblack, *The Indians of the N. W. Coast. Smithsonian Report,* 1888.

2. V. G. Holm, *Ethnologisk Skizze of Angmagsalikerne. Meddelelser om Grönland.* Vol. X. Copenhague, 1884, p. 91, 106.

bie britannique. Les esclaves sont jetés à la mer, les hommes libres enterrés, les nobles incinérés. La tribu des Kwakiutls enferme ses grands sorciers dans des coffres qu'elle suspend ensuite aux branches des arbres.

L'incertitude des représentations, les hésitations sur la place occupée par l'Autre Monde sont de nouveaux arguments en faveur de notre thèse. Malgré les contradictions apparentes, les Égyptiens, les Assyriens, les Hébreux, les Grecs ne connaissent au fond qu'un seul empire des ombres, mais qui continue à être localisé en des points divers. Comme lui, le Mictlan des Mexicains est à la fois souterrain et très loin au nord. Chez les Zuñis, l'accès des régions supérieures s'ouvre dans le sol. D'après les mythes des Hupas, le chemin dont on se sert pour descendre aux demeures infernales est coupé par le passage qui mène au ciel. La même confusion règne universellement dans les contes et les légendes qui identifient le monde des morts avec ceux des fées, des esprits, des magiciens ou des antipodes. L'évolution, en affranchissant peu à peu les peuples de leur organisation première, ne réussit pas à effacer de la pensée collective le souvenir des anciennes divisions de l'espace. Elle reste incapable de réunir en un tout harmonieux ce qui appartenait d'abord à des domaines distincts ou opposés, et ses efforts pour parvenir à l'unité échouent devant les survivances des classifications disparues.

D'autres causes encore, telles que les transformations religieuses et sociales, ont contribué à aug-

menter l'incohérence des idées relatives à la vie future. Un cas tout à fait typique est celui de l'Irlande. Les palais des Tûatha Dê Danann et l'île de Manannân sont des mythes inconciliables, qui ne peuvent s'expliquer que par la superposition de deux races, les populations préceltiques et les Fils de Milé.

Nous n'avons pas cherché seulement, dans notre travail, à analyser un certain nombre de représentations, mais encore à les rapprocher des rites funéraires. Le résultat de cette enquête paraît plutôt négatif, puisque l'incinération et l'inhumation sont des pratiques très générales qui s'accommodent, en somme, de toutes les formes d'Autre Monde. L'ensevelissement sous tumulus a eu probablement pour but primitif de conserver le mort près de soi, afin d'utiliser les forces magiques qui résident en lui. La crémation des cadavres, au contraire, est plutôt un procédé technique pour s'en débarrasser. Elle correspond à un ensemble de croyances sur le rôle néfaste de ceux qui n'ont pas reçu les derniers honneurs et qui reviennent persécuter les vivants comme vampires ou comme esprits formant le cortège nocturne de la grande Chasse sauvage. En ce sens, son action est vraiment purificatrice et sanctifiante, c'est un sacrifice, au sens originel du mot. Elle évite aux défunts un sort terrible pour eux et terrible pour leurs frères ; elle leur confère une existence nouvelle et divine, et les prépare à rejoindre un royaume lointain d'où ils ne pourront plus nuire à personne. Ces idées durent être celles des Grecs de l'époque d'Ho-

mère [1]. Elles existaient aussi chez les Scandinaves, qui brûlaient les morts et souvent des victimes humaines, afin de les envoyer au Walhalla [2]. Dans les pays situés au nord de la péninsule des Balkans, qui furent le berceau des deux peuples précédents, les contes et les légendes préconisent encore l'incinération comme le meilleur moyen de mettre fin aux méfaits des revenants et des vampires [3].

Cependant il y a en Europe une double série de rites funéraires qu'on peut associer directement à la représentation d'un autre monde localisé au delà des mers. Les barques de bronze ou de terre cuite, que renferment les nuraghi de Sardaigne et les tombes de Vetulonia et du Latium, étaient destinées sans doute à faciliter un voyage dans la contrée mystérieuse, où résidaient les âmes. Les cérémonies funèbres des Scandinaves répondent à des préoccupations analogues. Le roi Haki, mortellement blessé, est abandonné sur les flots dans un vaisseau auquel on a mis le feu [4]. Les bûchers de Baldr et de Harald

1. Cf. *Il.*, XXIII, 70 et suiv. V. aussi Platon, *Phédon*, 81, 82. Les esprits des morts non purifiés par les rites orphiques reviennent.

2. V. Friedrich Kauffmann, *Balder Mythus und Sage.* (*Texte u. Untersuch. z. Altgerm. Religionsgesch.* Erster Band.) Strasbourg, 1902, p. 9 et suiv. ; 16, 31 et suiv. ; 70, 85, 87, 270 et suiv. ; 292 et suiv. Cf. H. M. Chadwick, *The Cult of Othin.* Lond., 1899, p. 1-28.

3. V. Stefan Hock, *Die Vampyrsagen und ihre Verwertung in der deutschen Litteratur. Forsch. z. neueren Litteraturgesch.* Berlin, 1900, XVII. Il y a bien des moyens de rendre les vampires impuissants : attacher le mort dans son tombeau par des nœuds, des clous ; coudre son linceul, etc.

4. William Morris et Eirikr Magnusson, *The Stories of the Kings of Norway called the round World* (*Heimskringla*) *Snorri Sturluson. Saga Library*, Lond., 1893. I, p. 40.

consument avec eux leurs navires [1]. Autour de certaines sépultures se dressent des pierres qui reproduisent les lignes d'une embarcation [2]. Les tumulus norvégiens recouvrent parfois de grands bateaux normands dans l'intérieur desquels repose, parmi les squelettes d'esclaves et de chevaux, la dépouille de quelque Viking [3]. Au xe siècle de notre ère, le voyageur arabe Ibn Fadhlan, parcourant la Russie méridionale, eut l'occasion d'assister aux funérailles d'un chef d'une tribu germanique établie sur les bords du Volga [4]. La description qu'il en a laissée est profondément impressionnante. Le cadavre, revêtu d'étoffes somptueuses, fut étendu sous une tente élevée au milieu de son navire. Lorsqu'on eut placé auprès de lui des armes, des aliments et des objets de toutes sortes, on lui sacrifia un chien, deux chevaux, une paire de bœufs, un coq et une poule. Puis on amena la jeune fille qui s'était offerte à lui servir de femme dans le paradis. Des libations fréquentes d'un breuvage enivrant l'avaient plongée dans un état de demi-inconscience. Après qu'elle eût été étendue à côté du mort, et plusieurs fois violée, une vieille sorcière lui plongea un couteau dans la poitrine et les hommes l'étranglèrent. Enfin les flammes allu-

1. V. Saxo Grammaticus, éd. A. Holder, p. 74 et 264.

2. V. O. Montélius, *Les Temps préhistoriques en Suède et dans les autres pays scandinaves.* (Trad. Salomon Reinach.) Paris, 1895, p. 302

3. Par exemple les tumulus de Tune et de Gokstad. V. O. Montélius, *op cit.*, p 276-277.

4. Paul Hermann, *Deutsche Mythologie*, p. 37-38, et Otto Schrader, *Totenhochzeit*, p. 20 et suiv.

mées à la base de l'immense catafalque le réduisirent bientôt en cendres avec toutes les victimes.

Ces pratiques, qui remplissaient d'horreur l'écrivain arabe, s'expliquent facilement quand on se souvient des vieux mythes sur les délices de l'Odainsakr et du Walhalla. Les Germains et les Scandinaves, comme les Celtes leurs frères, espéraient dans l'Autre Monde une vie éternelle et bienheureuse. La foi, qui leur permettait d'accepter de bon cœur le martyre, les poussait aussi à entreprendre au travers des océans ces courses aventureuses que chantent les Sagas [1]. En Irlande, les rites funéraires sont encore mal connus. On sait pourtant qu'un saint eut pour cercueil un canot, qui l'emporta jusqu'au cimetière [2]; on a retrouvé aussi la petite barque d'or, dite de saint Patrice [3]. Mais les traditions suppléent à ces incertitudes et confirment les témoignages de documents trop rares. Tout en conservant la croyance aux demeures souterraines des Tûatha Dê Danann, le peuple n'oubliait pas ces régions enchantées que devaient visiter Bran, Mael Duin et saint Brandan.

1. Par exemple la Saga d'Erik, qui va chercher l'Odeinsakr dans le sud-est; le voyage d'Helge Thoreson au royaume de Gudmund, etc.

2. Todd, *Book of Hymns*, hymne 86 et note 2.

3. V. *Archeologia*, 1897, t. LV, vol. 2, pl. 21. Elle se trouve au musée Britann. Le musée de Saint-Germain en possède une reproduction. N° du catal. 45938.

CHAPITRE IX

LES VISIONS CHRÉTIENNES DE L'AUTRE MONDE

L'Apocalypse de Pierre [1]. — Les visions irlandaises et anglo-saxonnes [2].

Henry de Saltrey a emprunté à l'Irlande le mythe du Lough Derg et le nom du héros qui visite l'Autre Monde. Mais ce sont les visions chrétiennes qui lui ont fourni, directement ou indirectement, les éléments dont il se sert pour décrire l'enfer, le purgatoire et le paradis. La plus ancienne de ces visions est l'Apocalypse de Pierre, découverte pendant l'hiver 1886-1887, au cours de fouilles pratiquées en Haute-Égypte, dans la nécropole d'Akhmîm. Ce document remonte certainement à une époque antérieure au milieu du IIe siècle, car le canon de

1. V. A. Harnack, *Bruchstücke des Evangeliums und der Apocalypse des Petrus. Texte und Untersuch.*, IX, 2. Leipzig, 1893. J. A. Robinson et M. R. James, *The Gospel according to Peter and the Revelation of Peter.* Lond., 1892.

A. Lods, *L'Évangile et l'Apocalypse de Pierre.* Paris, 1893.

A. Dieterich, *Nekyia.* Leipzig, 1893.

2. K. Meyer et A. Nutt, *op. cit.*, p. 219 et suiv.

E. J. Becker, *A Contribution to the Comparative Study of the Medieval Visions of Heaven and Hell, with special Reference to the Middle Englisch Versions.* Baltimore, 1899.

Muratori le range parmi les livres sacrés reçus dans l'Église de Rome. Malgré le discrédit jeté plus tard sur toute la littérature apocalyptique, il continue à jouir longtemps encore d'une grande popularité [1].

Le manuscrit d'Akhmîm contient d'abord les dernières lignes d'un discours eschatologique de Jésus-Christ, puis la révélation faite à l'apôtre Pierre des joies des justes et des tourments des damnés.

« .... Et le Seigneur me montra, dit-il, une région fort vaste, en dehors de ce monde [2], resplendissante de lumière, et l'air de ce lieu illuminé par les rayons du soleil, et la terre même fleurie de fleurs qui ne se fanent point, et remplie d'essences aromatiques et de plantes aux belles fleurs qui ne se flétrissent pas et portent des fruits bénis. Or, tel était [le parfum de] ces fleurs qu'il arrivait de là jusqu'à nous. Quant aux habitants de ce lieu, ils étaient revêtus du vêtement des anges radieux, et leur vêtement était en harmonie avec leur séjour. Là, des anges circulaient autour d'eux. La gloire des habitants de ce lieu était égale (pour tous) et d'une même voix ils saluaient avec allégresse le Seigneur Dieu en ce lieu. Le Seigneur nous dit : « C'est ici le lieu de vos devanciers, les hommes justes. »

« Mais je vis aussi, vis-à-vis de celui-là, un autre

1. Clément d'Alexandrie commente l'Apocalypse de Pierre dans ses « Hypotyposes », H. E. VI, 14, 1 ; Eusèbe de Césarée la classe dans les « antilégomènes » (III, 25, 4). A partir du IVe siècle, elle est exclue des canons officiels, mais on continue à la lire, notamment en Palestine (H. E. VII, 19).

2. Ἐκτὸς τούτου τοῦ κόσμου, v. 15.

lieu ténébreux; et c'était un lieu de châtiment. Et ceux qui y étaient punis et les anges qui les châtiaient avaient un vêtement sombre comme l'air de [cet] endroit.

« Et il y avait là des suppliciés pendus par la langue. C'étaient ceux qui blasphèment la voie de la justice. Et il y avait au-dessous d'eux un feu brûlant qui les châtiait.

« Et il y avait un grand marais rempli de fange brûlante, dans lequel étaient les hommes qui tordent la justice; et des anges tourmenteurs s'acharnaient sur eux.

« Il y en avait d'autres encore: des femmes suspendues par leurs tresses au-dessus de cette fange bouillante. C'étaient celles qui s'étaient parées pour l'adultère. Ceux qui avaient pris part à la souillure de leur adultère étaient suspendus par les pieds et avaient la tête dans la fange; et ils se disaient les uns aux autres : « Nous ne croyions pas que nous viendrions en ce lieu. »

« Et je vis les meurtriers et leurs complices précipités dans un lieu resserré et rempli de reptiles dangereux, et [je les vis] blessés par ces bêtes et vivant ainsi là, dans ce supplice. Des vers, comme des nuées sombres, s'acharnaient sur eux. Les âmes des assassinés, qui se trouvaient là et surveillaient le châtiment de ces meurtriers, disaient : « O Dieu! ton jugement est juste. »

« Dans le voisinage de ce lieu-là, je vis un autre endroit resserré, dans lequel le pus fétide des suppliciés s'écoulait et formait là comme un marais. Et

des femmes y étaient assises, ayant du pus jusqu'au cou. Et, vis-à-vis d'elles, il y avait beaucoup d'enfants qui avaient été mis au monde avant terme; assis, ils pleuraient; et des flammes de feu jaillissaient d'eux et frappaient les femmes aux yeux. C'étaient celles qui avaient conçu contre leur gré et s'étaient fait avorter.

« Et d'autres, hommes et femmes, brûlaient jusqu'à mi-corps et, jetés en un lieu obscur, étaient fouettés par de mauvais esprits et dévorés aux entrailles par des vers qui ne connaissaient pas le sommeil. C'étaient ceux qui avaient persécuté les justes et les avaient trahis.

« Et dans le voisinage de ceux-là, encore des femmes et des hommes qui se mordaient les lèvres et qui étaient châtiés, et qui recevaient dans les yeux du feu brûlant. C'étaient ceux qui avaient blasphémé et calomnié la voie de la justice.

« Et vis-à-vis de ceux-ci, d'autres encore, hommes et femmes, qui se mordaient la langue et avaient du feu brûlant dans la bouche. C'étaient les faux témoins.

« Et dans un autre endroit, il y avait des cailloux plus aigus que des épées ou qu'aucune pique, et tout embrasés. Et des femmes et des hommes, vêtus de haillons sordides, s'y roulaient dans les tourments. C'étaient les riches qui s'étaient fiés à leur richesse et n'avaient pas eu pitié des orphelins et des veuves, mais avaient négligé le commandement de Dieu.

« Dans un autre grand marais rempli de pus, de

sang et de fange bouillante, des hommes et des femmes se tenaient jusqu'au genou. C'étaient ceux qui prêtent et qui réclament les intérêts des intérêts.

« D'autres hommes et d'autres femmes, précipités du haut d'un escarpement élevé, arrivaient en bas, et de nouveau étaient contraints, chassés par ceux qui s'acharnaient sur eux, de remonter au sommet de l'escarpement, et de là ils étaient précipités en bas ; et ils n'avaient pas de relâche de ce supplice. C'étaient ceux qui avaient souillé leurs corps en se comportant comme des femmes. Quant aux femmes qui étaient avec eux, c'étaient celles qui avaient eu commerce les unes avec les autres, comme l'homme avec la femme.

« Et auprès de cet escarpement, il y avait un lieu rempli de beaucoup de feu : et là se tenaient des hommes qui, de leurs propres mains, s'étaient fait des statues en place de Dieu. Et auprès de ceux-là, il y avait d'autres hommes et des femmes tenant des bâtons de feu et se frappant les uns les autres, et ne faisant jamais trêve à ce supplice. Et d'autres encore près de ceux-là : des hommes et des femmes brûlant et se roulant et grillant. C'étaient ceux qui avaient abandonné la voie de Dieu [1]. »

Qui donc a pu inspirer à l'auteur inconnu de l'Apocalypse de Pierre ses descriptions de l'Autre Monde ? A part quelques éléments très rares, elles

1. *Apoc. de Pierre*, v. 15-35. Trad. par Adolphe Lods, *op. cit.*, p. 86-90.

ne sont ni évangéliques ni juives. Il semble même qu'elles ignorent la résurrection et le jugement, ces deux doctrines fondamentales de la tradition messianique. Par contre, on est frappé de l'étroite parenté qui existe entre la vision chrétienne et les vieux mythes de l'Orphisme [1]. La prairie lumineuse et embaumée, et les marais pleins de boue et de corruption sont des thèmes familiers aux descentes dans le Hadès que reproduisaient Virgile, Lucien et Plutarque. Notre document ne serait-il pas le premier exemple de leur adaptation à une religion nouvelle dont les idées s'imposaient peu à peu aux sociétés gréco-latines? Une telle hypothèse n'a rien d'étrange. Les communautés orphiques, après s'être répandues à travers les grands centres de la Grèce, et combinées en Italie avec les ordres pythagoriciens, gagnèrent bientôt les autres régions méditerranéennes. Elles furent florissantes dans les villes de l'Égypte, où Clément d'Alexandrie dirige contre leurs mystères une polémique incessante, mais se sert à chaque instant de leurs expressions et de leurs images. Le christianisme et plus spécialement les sectes gnostiques recrutèrent de nombreux adhérents au sein de ces groupes préparés depuis longtemps à toutes les excitations religieuses. On comprend ainsi pourquoi l'Église de Corinthe conserve les rites de purification en faveur des morts [2], pourquoi les peintres des catacombes donnent au Rédempteur les traits et

1. V., à ce sujet, Dieterich, *op. cit.*, p. 225 et suiv.
2. *I. Cor.*, xv, 29.

les attributs d'Orphée [1], et pourquoi, dans la nécropole d'Akhmîm, on a pu découvrir ce texte antique, qui rappelle les papyrus magiques des Égyptiens et les tablettes mystérieuses que les frères de la Grande-Grèce et de Sicile déposaient dans les tombeaux.

L'influence exercée par l'Apocalypse de Pierre fut immense. Il paraît probable qu'elle eut de très bonne heure plusieurs versions différentes [2]. Les Actes de Thomas [3], les visions de Saturus [4] et de Paul [5], l'histoire de Barlaam et de Josaphat [6], le second livre des Oracles sibyllins [7], les Apocalypses d'Esdras [8], de la Vierge et de Zozimas l'ermite [9] la prirent pour modèle. Elle devint le point de départ d'une série d'ouvrages et de traités qui passionnaient la masse des fidèles, en flattant ses enthousiasmes, en ouvrant un champ sans limite aux rêveries de l'imagination.

Leur importance s'accrut encore après la conver-

1. V. Alfred Heussner, *Die altchristlichen Orpheusdarstellungen.* Leipzig, Dissert, 1893. Cf. A. Dieterich, *op. cit.*, p. 229 et p. 43 et suiv.

2. Cf. A. Lods, *op. cit.*, p. 92 et suiv.

3. *Acta Thomæ*, éd. Bonnet, p. 39.

4. *The Acts of the Martyrdom of Perpetua and Felicitas*, by J. Rendel Harris a. S. K. Gifford. Lond., 1890, p. 55 et suiv. Cf. Robinson et James, *op. cit.*, p. 60.

5. V. éd. Tisch., § 31-44, p. 56 et suiv.; M. R. James, *Apocrypha Anecdota, Texts and Studies*, v. II, n° 3. Cambridge, 1893. Herman Brandes, *Visio S. Pauli.* Halle, 1885, etc.

6. Boissonade, *Anecdota Græca*, IV, p. 280-360.

7. *Oracula Sibyllina*, rec. J. H. Friedlieb, p. 47.

8. Éd. Tisch., p. 24.

9. M. R. James, *Texts and Studies*, II, n° 3, p. 86-126. Cf. Hubert Pernot, *Descente de la Vierge aux Enfers d'après les mss. grecs de Paris. Rev. des Études grecques.* T. XIII, 1900, p. 233 et suiv.

sion des Barbares. Cette littérature pieuse, répandue dans le peuple par les écrits des Pères, les commentaires des moines, les prédications des prêtres et des missionnaires, devait produire, sur des foules à demi sauvages, une impression profonde. Les calamités d'une période troublée, les privations, les souffrances, les guerres, les famines, tout ce qui empêche le libre développement de l'individu et augmente l'intensité de la vie collective, préparaient à son action un terrain exceptionnellement favorable. Elle n'eut pas de peine à provoquer, dans les sociétés médiévales, cet état morbide qui allait engendrer le fanatisme des croisades, les paniques de la fin du monde, les épidémies de danse, d'extases et de possessions [1]. Elle explique pour une large part la fréquence des crises nerveuses, des hallucinations, des transes et des syncopes. Lorsque les malades reprenaient conscience d'eux-mêmes, ils se figuraient naturellement avoir contemplé cet enfer et ce paradis, dont les homélistes, quelques jours auparavant, leur avaient décrit les horreurs ou les délices. La vieille fantasmagorie des béatitudes célestes, les anciens catalogues de tortures, se retrouvent, avec un luxe plus ou moins grand de détails et d'additions, dans la longue suite de visions, qui commence à partir du VIIe siècle, celles de Furseus, de Drihthelm, du moine de Wenlok, de Wettin, de saint Ansgar, de l'empereur Charles, d'Albéric, de Tundale, du moine

1. V. Hecker-Hirsch, *Volkskrankheiten des Mittelalters*, p. 124 et suiv.

d'Eynsham, de Thurcill, etc., etc. [1]. C'est là que les artistes du moyen âge cherchent les images du Jugement dernier qui décorent le portail des cathédrales, et les êtres monstrueux, dont les faces grimaçantes se penchent sur les corniches. C'est de là que Dante tire les matériaux auxquels son génie donnera, dans la Divine Comédie, leur plus magnifique expression littéraire [2].

Nous ne pouvons songer à explorer un domaine aussi vaste, où des idées venues d'Orient, de Perse, des contrées musulmanes et germaniques se croisent avec les traditions chrétiennes et gréco-latines [3]. Mais il importe de noter que la plupart de ces visions sont d'origine anglaise ou irlandaise. L'une des premières doit être celle de Furseus, que Bède le Vénérable a rapportée dans son Histoire ecclésiastique [4].

1. Sur ces visions, v. E. Cancellieri, *Ozzervazioni intorno alla questione.... sopra la Originalità del Poema di Dante*. Rome, 1814; Ch. Labitte, *La Divine Comédie avant Dante*. *Revue des Deux Mondes*, 1842. T. XXXI, p. 704 et suiv.; Ozanam, *La Poésie catholique au XIIIe siècle*, 6e éd., 1872, vol. VI. Octave Delepierre, *L'Enfer*. Londres, 1876, p. 34 et suiv.; *Romanische Forschungen*, vol. II, 1886. G. Fritzsche, *Die Lateinischen Visionen des Mittelalters*. Conclusions au vol. III; vol. VIII. E. Peters, *Zur Geschichte der lat. Visionslegenden*. E. J. Becker, *op. cit.*, etc.

2. Nous espérons pouvoir étudier dans un prochain travail la question des rapports du Purgatoire de saint Patrice avec la Divine Comédie.

3. Cf., pour les rapports avec les enfers bouddhistes et brahmaniques, E. J. Becker, *op. cit.*, p. 10 et suiv.; pour le rapprochement avec la vision perse d'Ardaiviraf, Becker, p. 19 et suiv.

4. *Historia Ecclesiastica Gentis Anglorum* (éd. G. H. Moberly), lib. III, ch. XIX (p. 174-179). Cf. *Rev. celtique*, oct. 1904, vol. XXV, n° 4. Whitley Stokes, *The Life of Fursa*, p. 385 et suiv.; *Act. Sanct. Boll.*, jan., t. II, p. 44. Fursa mourut en 650, à Mazières en Poitou.

Furseus ou Fursa appartenait à une famille noble d'Hibernie. Un jour qu'il était étendu malade dans son monastère, il perdit connaissance. Bientôt il lui sembla que des mains le soulevaient de sa couche et l'emportaient vers le ciel. C'étaient deux anges qui l'avaient saisi, tandis qu'un troisième leur servait de guide. En baissant les yeux vers la terre, le moine aperçut dans les profondeurs une vallée pleine d'obscurité. Au-dessus d'elle brûlaient les quatre foyers, dont les flammes avaient été préparées pour consumer le monde. Le premier est réservé aux menteurs, le second aux cupides, le troisième à ceux qui sèment la haine et les discordes, le quatrième enfin aux hommes impies. La violence du feu, un moment, fut telle qu'il parut menacer Furseus. Mais un ange l'avertit de ne pas s'effrayer, car seules les âmes coupables pouvaient être brûlées. Les flammes, en effet, lui livrèrent passage. Plus loin les démons tentèrent de le transpercer de leurs flèches ardentes; les traits vinrent se briser sur le bouclier que tenait l'un des compagnons de Furseus. Ainsi il s'éleva jusqu'au séjour béni où les justes chantent éternellement les louanges du Créateur, puis son âme fut replacée dans son corps.

L'Irlande a produit d'autres visions encore. Celle d'Adamnan remonte peut-être à la fin du VIIIe siècle [1]; celle du noble Tundale, qui eut lieu en l'an

1. La vision d'Adamnan (Fis Adamnain), faussement attribuée au célèbre abbé d'Iona, a été éditée et traduite par M. Whitley Stokes, Calcutta, 1866. (Seulement cinquante exemplaires.) Cf. Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 220-222.

de grâce 1149, est l'une des plus populaires de tout le moyen âge [1]. Pendant un repas, Tundale reçut sur la tête un coup si violent qu'il demeura comme mort. Pourtant, au bout de quelques heures, il se réveilla de sa léthargie et fit connaître à ses amis les choses merveilleuses qu'il avait entrevues. Son âme s'était trouvée d'abord environnée d'une foule d'esprits immondes, qui l'accablèrent d'insultes. Mais son ange gardien, sous la forme d'un beau jeune homme, resplendissant de lumière, accourut à son secours. Il l'entraîna avec lui au bord d'une vallée, dont le sol était formé d'une immense plaque de fer rougie au feu. On y voyait les âmes se tordre et fondre comme de la cire. C'étaient les parricides et les meurtriers. De là Tundale et son guide gagnèrent la base d'une montagne qui s'élevait à une hauteur vertigineuse. L'une de ses pentes plongeait dans un brasier de soufre empoisonné, l'autre dans une mer de neige glacée. Les démons faisaient passer les damnés de l'extrême froid à l'extrême chaleur, pour les punir de leurs trahisons et de leurs fourberies. L'ange mena ensuite Tundale près d'un gouffre insondable, au fond duquel on entendait gronder un fleuve de feu. Une planche longue et étroite s'étendait au-dessus de l'abîme. Beaucoup y tombaient en essayant de le traverser. Mais le gentilhomme atteignit sans trop de peine l'autre rive.

1. Sur la vision de Tundale, v. Delepierre, *op. cit.*, p. 63 et suiv.; E. J Becker, *op. cit.*, p. 81 et suiv. On la trouve dans Migne, *Patr. lat.*, CCXVII, 1038 et suiv.; dans Vincent de Beauvais, *Speculum Historiale*, lib. XXVII, c. 88, etc.

Après avoir suivi pendant quelque temps une route obscure, il aperçut une bête monstrueuse, dont le gosier béant pouvait contenir dix mille hommes d'armes. Elle était pleine de flammes, de glace, de corruption et de reptiles venimeux. Tundale fut englouti avec les autres âmes dans la gueule formidable. Pourtant, grâce au secours du ciel, et sans qu'il sût comment, il se retrouva dehors. Puis il dut séjourner à l'intérieur d'une fournaise, d'où sortaient d'innombrables langues de feu. Un monstre horrible, accroupi sur un lac de glace, lui infligea de nouvelles tortures. Enfin l'ange le conduisit devant le Prince des Ténèbres, que des chaînes de fer rouge retenaient attaché au milieu d'un énorme brasier. Ce spectacle fut le dernier que Tundale contempla dans les régions infernales. Il visita aussi le purgatoire et les jardins du paradis, dont rien ne vient troubler la fraîcheur et l'harmonie. Il eût souhaité d'y demeurer toujours. Mais son guide ne le lui permit pas et l'obligea à regagner la terre.

C'est encore dans l'Histoire de Bède qu'on lit la plus ancienne des visions anglo-saxonnes, celle du moine Drihthelm [1]. Lorsqu'il eut été ravi en extase, il rencontra un ange vêtu d'étoffes éblouissantes, qui l'attira dans la direction du nord-est. Ils atteignirent bientôt une vallée d'une longueur infinie, divisée en deux sections. La première était remplie de flammes, la seconde de glace et de neige. Un vent furieux poussait les âmes, tantôt d'un côté,

1. Lib. II, cap. xii.

tantôt de l'autre. A ces souffrances intolérables s'ajoutaient des supplices de toutes sortes que les diables leur faisaient subir. Drihthelm fut très étonné d'apprendre que c'était seulement le purgatoire. L'enfer lui apparut ensuite, comme un précipice immense d'où jaillissaient des globes de feu. La terreur du pauvre moine ne connut plus de bornes, quand il vit qu'ils renfermaient des âmes, dont les hurlements se mêlaient aux rires des démons. Ceux-ci essayèrent vainement de le pousser dans leur empire. L'ange le prit et l'emporta vers le sud-est, sur le sommet du mur qui entourait le paradis. Drihthelm admira la plaine lumineuse et embaumée ; il se réjouit d'entendre la musique divine des chœurs des élus et revint consolé dans sa cellule.

Il serait facile de multiplier ces exemples. Mais la persistance des mêmes éléments dans les divers documents que nous pourrions citer en rendrait bien vite la lecture fastidieuse. A partir du moment où Bède le Vénérable impose à la Grande-Bretagne les idées de Grégoire et la doctrine du purgatoire, les descriptions de l'Autre Monde ont toutes un type uniforme. Les poètes anglo-saxons s'inspirent des visions [1]. Cynewulf, Béowulf et leurs écoles, composées en majeure partie de clercs et de moines, empruntent beaucoup plus aux traditions ecclésiastiques qu'à la vieille mythologie païenne. Leur enfer

1. V. Waller Deering, *The Anglo-Saxon Poets on the Judgment Day*. Halle, 1890. Cf. E. J. Becker, *op. cit.*, p. 54 et suiv. V. Grein, *Bibliothek der angelsächsischen Poesie*, 4 vol. Göttingen. Nouvelle édition par R. Wülcker.

est un gouffre profond rempli à la fois de feu et de glace, de flammes et d'obscurité, d'infection, de boue, de dragons et de reptiles venimeux. Les méchants sont condamnés à des tourments éternels auxquels viennent se joindre les agonies morales et l'obligation de contempler les joies des rachetés. Leur paradis est celui que chante la paraphrase du poème du Phénix, attribué à Lactance [1].

J'ai entendu dire
qu'il y a loin d'ici,
dans les contrées orientales,
un pays très illustre
renommé parmi les hommes.
Cette région n'est pas semblable
à celles qu'habitent les humains.
Mais elle a été retirée
par la puissance du Créateur,
loin de tous ceux qui font le mal.
Magnifique est la plaine,
Comblée de délices,
parfumée des plus douces
odeurs de la terre.
Unique est cette ile,
illustre, le Créateur,

1. *Exeter Book*, p. 197 et suiv. Éd. Thorpe. Cf. le texte anglo-saxon et la traduction anglaise dans Wright, *op. cit.*, p. 186-190. V. aussi Meyer et Nutt, *op. cit.*, I, p. 238-247. Nutt cite une partie du poème latin et, en regard, la version anglaise donnée par M. Gollancz, dans son éd. de l'*Exeter Book*. Le poème latin compte cent soixante-dix vers. Grégoire de Tours l'attribue à Lactance. Cette opinion est acceptée généralement par les critiques modernes. (Cf. Riese, *Rhein. Mus.*, XXXI; Ebert, s. v. *Lactantius*, *Herzog et Plitt.*)

La paraphrase anglo-saxonne compte trois cent quatre-vingt-six vers. On l'attribue quelquefois à Cynewulf, le grand poète northumbrien de la fin du VIII[e] siècle. L'ouvrage appartient en tout cas à son école.

sublime, abondant en pouvoirs,
qui en a posé les fondements.
Là est souvent ouverte,
pour les bienheureux,
la porte du royaume des cieux.
C'est une plaine exquise,
couverte de forêts.

. . . .

. . . .

Il n'y a pas dans ce pays
d'inimitié haineuse,
ni de lamentations, ni de vengeance,
ni aucun signe de mal,
ni la mort dure,
ni perte de vie,
ni venue d'ennemi,
ni péché, ni querelle,
ni exil pénible,
ni peine du pauvre homme,
ni désir de richesse,
ni souci, ni sommeil,
ni maladie douloureuse,
ni les dards de l'hiver,
ni la terreur des tempêtes
violentes sous le ciel,
ni la dure gelée
avec ses pendeloques glacées,
ne frappe aucun être.
Là ni grêle, ni pluie
ne tombent sur la terre.

. . . .

. . . .

Sur le sol coulent
des eaux plaisantes
du milieu des bois.
Là, chaque mois
du gazon de la terre
elles débordent, froides comme la mer,
et pénètrent tous les bosquets....
Là ne se flétrissent pas,

saints sous le ciel,
les ornements des bois,
ni ne tombent à terre
les fleurs éclatantes,
parure des arbres de la forêt.
Mais là, merveilleusement,
sur les arbres sont toujours
les branches chargées,
et le fruit renouvelé
Dans tous les temps.
. . . .
. . . .

Sans avoir sur le purgatoire des idées aussi claires que celles de Bède, qui affirme l'existence d'un lieu d'épreuves temporaires pour les âmes pécheresses, les poètes anglo-saxons considèrent pourtant les feux du jugement comme purificateurs. L'épilogue du poème de Cynewulf, intitulé *Elene* [1], parle d'une triple division de l'humanité à la fin du monde. Dans les flammes vengeresses qui doivent le consumer, les âmes recevront des places conformes à leurs mérites ou à leurs fautes. Les bons occuperont les régions supérieures et pourront échapper aux ardeurs de la fournaise. Les mauvais seront partagés en deux catégories. Les uns, après avoir été passés au creuset comme l'or, atteindront le séjour de la félicité. Pour les autres, il n'y a plus de salut possible. Leur sort est de subir des peines éternelles [2].

L'observation que nous venons de faire, sur l'origine chrétienne des conceptions des poètes anglo-

1. V. v. 1285 et suiv. Cf. E. J. Becker, *op. cit.*, p. 71 et suiv.
2. Cf. plus haut l'*Apoc. d'Hénoch* et la *Vision de Thespésius*, p. 115 et suiv. et p. 143 et suiv.

saxons, s'applique mieux encore aux homélistes [1]. Aelfric, Wulfstan et les prédicateurs contemporains décrivent sans cesse les terreurs des derniers jours. Ils citent des passages de la vision de Paul, ils traduisent au peuple celles de Furseus et de Drihthelm [2]. Depuis le xe siècle jusqu'au xiiie, les sermons sont remplis de passages effrayants sur les supplices de l'enfer.

Le moyen âge vit dans la contemplation de l'Autre Monde. Au moment où Henry compose les aventures du chevalier Owein, Adam, prieur d'Eynsham, écrit la vision d'un de ses moines [3] et Thurcill, brave paysan d'Essex, visite en extase les séjours des damnés et des bienheureux [4]. L'ouvrage du cistercien de Saltrey n'est plus un mystère lorsqu'on l'a replacé à son époque et dans son milieu. Le mythe du Purgatoire de saint Patrice apparaît comme le résultat nécessaire d'un vaste ensemble de croyances et de traditions, dont nous avons tenté de retracer l'histoire. Il faudrait pouvoir suivre encore son étrange destinée à travers la littérature des différents pays d'Europe. Ce sera, nous l'espérons, le sujet d'un prochain travail.

1. Aelfric (955 (?) † ?), *Homeliæ catholicæ*, éd. Benj. Thorpe; Wulfstan, *Homélies*, éd. A. Napier.

2. Sur les mss. des versions latines, anglaises et françaises de la vision de Paul, v. E. J. Becker, *op. cit.*, p. 74 et suiv. Sur l'emploi qu'en font les homélistes, v. p. 66 et suiv. Le ms. Rawlinson, n° 505, dans la Bodléienne, contient, au fol. 174, une trad. anglo-saxonne de la vision de Furseus. La vision de Drihthelm fait le sujet d'une homélie. V. ms. Bib. Pub. Cant. Li, 1, 33.

3. V. Matthieu Paris, *Chronica Majora*, vol. II, p. 423-437. Cf E. J. Becker, *op. cit.*, p. 93 et suiv.

4. V. Roger de Wendover, *Flores Hist. Rolls series*, vol. I, p. 497 et suiv. Cf. E. J. Becker, *op. cit.*, p. 96 et suiv.

Vu :

Le président de la soutenance,

Montauban, 6 juillet 1906,

A. WESTPHAL.

Vu :

Le Doyen,

C. BRUSTON.

Vu et permis d'imprimer :

Toulouse, le 10 juillet 1906,

Le Recteur, président du conseil de l'Université,

PERROUD.

INDEX

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPRIMERIE JACQUIN.

